

002
ΚΛΣ
ΣΤ2Β
2310

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ
ΓΕΩΡΓΙΟΣ Α. ΛΑΜΠΡΟΠΟΥΛΟΣ
ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΣΤΕΦΑΝΟΣ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΕΝ ΤΩ Δ' ΓΥΜΝΑΣΙΩ ΑΘΗΝΩΝ

Η 9 ΓΛΓ

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΤΟΜΟΣ Α'

ΔΙΑ ΤΗΝ Α' ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ,
ΤΗΝ ΑΝΤΙΣΤΟΙΧΟΝ ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΛΟΙΠΩΝ ΣΧΟΛΕΙΩΝ
ΤΗΣ ΜΕΣΗΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ
ΚΑΙ ΤΗΝ Γ' ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΑΣΤΙΚΩΝ ΣΧΟΛΕΙΩΝ ΘΗΛΕΩΝ

ΕΚΔΟΣΙΣ ΠΕΜΠΤΗ

Τιμάται μετὰ τοῦ βιβλιοσήμου δρ. 4.60
(Ἀξία βιβλιοσήμου δρ. 0,90)

Ἀριθμὸς ἐγκριτικῆς ἀποφάσεως 27966

Ἀριθμὸς ἀδείας κυκλοφορίας 527, 15 Ἰουνίου 1922

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ „ΕΣΤΙΑΣ“

44-ΕΝ ΟΔΩ ΣΤΑΔΙΟΥ-44

1922

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

ΚΑΘΗΓΗΤΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΕΝ ΤΩ Δ' ΓΥΜΝΑΣΙΩ, ΑΘΗΝΩΝ

Κατεχωρίσθη ἐν τῷ βιβλίῳ δωρεῶν

αἰθ. ἀριθ. 1155 τοῦ 1922

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΤΟΜΟΣ Α'

ΔΙΑ ΤΗΝ Α' ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ,
ΤΗΝ ΑΝΤΙΣΤΟΙΧΟΝ ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΛΟΙΠΩΝ ΣΧΟΛΕΙΩΝ
ΤΗΣ ΜΕΣΗΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ
ΚΑΙ ΤΗΝ Γ' ΤΑΞΙΝ ΤΩΝ ΑΣΤΙΚΩΝ ΣΧΟΛΕΙΩΝ ΘΗΛΕΩΝ



ΕΚΔΟΣΙΣ ΠΕΜΠΤΗ

ΔΙΑ ΤΗΝ ΕΠΙΣΤΗΜΟΝ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ „ΕΣΤΙΑΣ“

44—ΕΝ ΟΔΩ ΣΤΑΔΙΟΥ—44

1922

162

202
K1E
572B
2310

Τὰ γνήσια ἀντίτυπα φέρουσι τὴν ὑπογραφὴν τοῦ συγγρα-
φέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ Βιβλιοπωλείου τῆς «Ἐστίας».

[Faint handwritten signature]



Τύποις Τυπογρ. Ἐταιρείας Στ. Χριστοῦ, Γαμβέτα καὶ Γλάδστανος 12.

Ψηφιοποιήθηκε ἀπὸ τὸ Ἰνστιτούτο Ἐκπαιδευτικῆς Πολιτικῆς



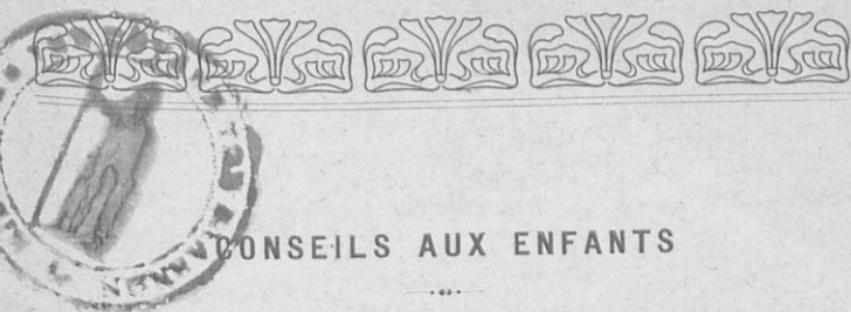
TABLE DES MATIÈRES

	page
Conseils aux enfants (<i>Victor Hugo</i>)	5
Le retour de l'école. (<i>H. Durand</i>)	7
La patrie. (<i>Souvestre</i>)	8
Le sou perdu. (<i>Allou</i>)	10
Le cœur d'une mère. (<i>L. Ratisbonne</i>)	11
Ésope et un insolent. (D'après <i>Phèdre</i>)	12
Les épis de blé	14
Le cheval et l'âne. (D'après <i>Ésope</i>)	15
Le miroir. (<i>L. Ratisbonne</i>)	16
La jeune fille. (<i>André Theuriel</i>)	17
Jeanne Hachette. (<i>Barran</i>)	18
La mère. (<i>La Harpe</i>)	19
Fondation de Marseille. (D'après <i>Augustin Thierry</i>)	20
L'amour maternel chez les oiseaux. (<i>Legouvé</i>)	22
Le matin. (<i>Lamartine</i>)	23
Le bon fils. (<i>Néel</i>)	24
Le lierre et le rosier. (<i>Le Bailly</i>)	25
Alexandre et Diogène. (<i>Fénelon</i>)	26
Dieu prouvé par l'ordre du monde. (<i>Voltaire</i>)	28
Providence de Dieu. (<i>Lefranc de Pompignan</i>)	29
Les hirondelles (<i>Lamennais</i>)	30
La campagne. (<i>Laprade</i>)	31
Le loup et le chien. (<i>J.-B. Say</i>)	32
La bonne compagnie. (<i>Lachambaudie</i>)	33
La patience. (<i>Schmid</i>)	34
Gratitude envers les maîtres. (<i>De Amicis</i>)	35
Un écolier reconnaissant	36
Les deux voyageurs. (<i>Florian</i>)	37
L'enfant grec. (<i>Rollin</i>)	39
Deux sœurs. (<i>Laprade</i>)	40
La grappe de raisin. (<i>M. Guyau</i>)	41
La montre de Rémi. (<i>Hector Malot</i>)	42
Le loup et le jeune mouton. (<i>Fénelon</i>)	43
Arrivée à Constantinople. (<i>Chateaubriand</i>)	44
Avis d'une mère à sa fille. (<i>Mme De Lambert</i>)	46
Les deux horloges. (<i>J.-B. Say</i>)	47
Trait de dévouement conjugal. (<i>Blanchard</i>)	48

Le chat dans la basse-cour. (D'après Victor Hugo)	page 49
Mes petits poulets (Eugénie de Guérin)	» 50
La Grèce. (Fénelon)	» 51
La jeune ménagère. (Erckmann-Chatrian)	» 52
La fenêtre de la maison paternelle. (Lamartine)	» 53
Aidez-vous les uns les autres. (Lamennais)	» 54
Le sifflet. (Franklin)	» 55
Les nids. (Chateaubriand)	» 56
La liberté. (Arnauld)	» 57
La promenade. (Bernardin de Saint-Pierre)	» 58
Le maréchal Lefèvre. (Saint-Marc-Girardin)	» 61
La clef du buffet	» 62
Le paresseux. (Fénelon)	» 63
Les deux charrues. (Joliveau)	» 63
Souvenirs des jeunes années. (Jules Simon)	» 64
Vœux de l'enfant. (Lamartine)	» 65
ΛΕΞΙΛΟΓΙΟΝ τῶν ἐν τοῖς τεμαχίοις τῶν συγγραφέων εὐρισκομένων λέξεων	» 67

Notices biographiques.

Victor Hugo	» 6
Émile Souvestre	» 9
Louis Ratisbonne	» 12
André Theuriét	» 17
Augustin Thierry	» 21
Ernest Legouvé	» 22
Alphonse de Lamartine	» 23
Fénelon	» 27
Voltaire	» 28
Lamennais	» 30
Victor de Laprade	» 31
Jean-Baptiste Say	» 33
Florian	» 38
Rollin	» 40
Chateaubriand	» 45
Bernardin de Saint-Pierre	» 60
Saint-Marc-Girardin	» 61
Jules Simon	» 65



CONSEILS AUX ENFANTS

Se trouvant dans un petit village de Normandie¹ (quelque temps avant sa mort), Victor Hugo offrit un repas aux enfants de la commune. Avant le repas, le poète prononça les paroles suivantes, dont² tous les enfants peuvent faire leur profit.²

Vous êtes petits, vous êtes gais, vous jouez, c'est l'âge heureux. Eh bien, voulez-vous — je ne dis pas être toujours heureux, vous verrez plus tard que ce n'est pas facile, — mais voulez-vous n'être jamais tout à fait malheureux? Il ne faut pour cela que deux choses, deux choses très simples: *aimer* et *travailler*.

Aimez bien qui vous aime; aimez aujourd'hui vos parents, aimez votre mère; ce qui vous apprendra doucement à aimer votre patrie, notre mère à tous³.

Et puis, travaillez. Pour le présent, vous travaillez à vous instruire, à devenir des hommes, et, quand vous avez bien travaillé et que⁴ vous avez contenté vos maîtres, est-ce que vous n'êtes pas plus légers, plus dispos? Est-ce que vous ne jouez pas avec plus d'entrain? C'est toujours ainsi; travaillez et vous aurez la conscience satisfaite.

Et quand la conscience est satisfaite et que⁴ le cœur est content, on ne peut pas être entièrement malheureux.

Pour le moment, mes chers petits convives, ne pensons qu'à nous réjouir d'être ensemble, et faites,

je vous prie, honneur à mon déjeuner de tout votre appétit. Je désire que vous soyez seulement aussi contents d'être avec moi que je suis heureux⁵ d'être avec vous.

VICTOR HUGO

Exercices.— 1. Conjuguer le verbe *aimer* aux temps simples.— 2. Mettre au féminin les adjectifs *gai, heureux, malheureux, léger, cher*.— 3. Former un verbe avec l'adjectif *content*, avec le substantif *honneur*.

Questions.

Quels sont les deux mots qui résument les conseils de Victor Hugo?
 Qui devez-vous aimer tout d'abord? Et ensuite?
 Pourquoi les enfants doivent-ils bien travailler à l'école?
 En terminant, quel conseil Victor Hugo donna-t-il à ses petits convives?

Notice biographique.

VICTOR HUGO (1802—1885.—Victor Hugo, né à Besançon, est le plus grand poète du XIX^e siècle. Son œuvre est immense. Poésie : *Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, la Légende des siècles*, etc. Drame : *Cromwell, Hernani, le Roi s'amuse, Ruy Blas*, etc. Prose : *Notre-Dame de Paris, les Misérables*, etc.



Toutes ces œuvres se font remarquer par la richesse du coloris, l'abondance des images et par une puissante inspiration.



LE RETOUR DE L'ÉCOLE

Quand l'écolier revient, au bout de la journée,
Vers le toit paternel qui fume à l'horizon¹,
Sa tâche d'écolier à peine terminée²,
Le devoir filial³ l'attend à la maison.

Sa mère, pauvre veuve au travail résignée⁴,
A reconnu le bruit des pas de son garçon ;
Elle quitte son banc près de la cheminée
Où brûle tristement quelque maigre tison.

Elle court vers son fils, et le serre et l'embrasse ;
Et puis cent questions des choses de la classe⁵ :
« A-t-il bien travaillé ? le maître est-il content ? »

Et l'enfant, tout joyeux des baisers de sa mère,
Des bons points mérités fait le compte sincère⁶ :
Le pauvre toit s'égaie et rit en l'écoutant.

H. DURAND

Exercices.— 1. Comment les mots *pas*, *fils* s'écrivent-ils au singulier ?
— 2. Mettre *travail* au pluriel.— 3. Mettre au féminin les adjectifs *paternel*,
filial, *joyeux*.

Questions.

Ce tableau est-il bien touchant ?

Quelle est la cause de la vive satisfaction de la pauvre mère ?

Pourquoi la maison devient-elle gaie et riante ?



LA PATRIE

Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort¹ de chez le tourneur¹, et la droite se tire avec peine; mais au-dessus de ses débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant



Ces maisons, ces arbres, c'est la patrie.

son regard rayonnant d'une sereine énergie, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite.

Toutes les fois que² je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Un jour je le trouvai tout soucieux.

« Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière? »

— Non, lieutenant, lui répondis-je.

— Eh bien, reprit-il³, la patrie est en péril. »

Je ne comprenais pas trop, et cependant cela me fit quelque chose.

« Tu n'as peut-être jamais pensé à⁴ ce que c'est que⁴ la patrie, reprit-il. La patrie, c'est tout ce qui t'entoure, tout ce que tu as aimé. Cette campagne que tu vois, ce village, ces maisons, ces arbres, c'est la patrie! Les lois qui te protègent, le pain qui paye ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis⁵, c'est la patrie! La petite chambre où tu 'as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie! Tu la vois, tu la respirez partout! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance; réunis tout cela sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie! »

J'étais tremblant⁶ d'émotion avec de grosses larmes⁷ dans les yeux :

« Ah! j'entends, m'écrai-je, c'est la famille en grand, c'est le morceau du monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme! »

SOUVESTRE

Exercices.—1. Former un verbe avec chacun des mots *ruine, regard, travail*.—2. Mettre *yeux* au singulier.—3. Mettre *morceau* au pluriel.—4. Conjuguer à l'indicatif le verbe *visiter*.

Questions.

Faites le portrait du père Chaufour.

Que dit-il un jour à l'enfant ?

Qu'est-ce qu'il lui explique ?

De quelle pensée l'enfant est-il si fortement touché, que ses larmes coulent ?

Notice biographique.

ÉMILE SOUVESTRE (1806-1854).—Écrivain français né à Morlaix, Souvestre s'est surtout fait remarquer comme conteur: *Les derniers Bretons, Un Philosophe sous les toits, au Coin du feu* sont celles de ses œuvres qui sont les plus estimées.

LE SOU PERDU

Un jour, en traversant un jardin public, je rencontrai un enfant qui semblait chercher un objet perdu et qui pleurait.

«Qu'as-tu donc? lui dis-je.

— Ah! monsieur, répondit-il, ma mère m'avait donné un sou pour acheter du lait: je l'ai perdu.

— Eh bien, mon enfant, ce malheur est réparable: tiens, voilà un autre sou, et ne pleure plus.»

Cela dit, je m'éloignai. Mais, à cinquante pas de là, j'entends courir derrière moi; c'était l'enfant qui voulait me rejoindre.

«Monsieur, dit-il tout joyeux, j'ai retrouvé mon sou et je vous rends le vôtre.»

Le sentiment de la justice avait parlé dans cette âme d'enfant.

ALLOU

Exercices.—1. Mettre au féminin les adjectifs *public, joyeux*.—2. Mettre *sou* au pluriel.—3. Conjuguer au passé défini les verbes *rencontrer, s'éloigner*.—4. Lire le morceau au pluriel: un jour... *nous rencontrâmes*.

Questions.

Pourquoi l'enfant pleurait-il?

Quel sentiment le promeneur éprouve-t-il en le voyant pleurer?

Qu'est-ce qu'il y a de louable dans la conduite de l'enfant?

En quoi consiste le sentiment de la justice?

Maxime.— *On éprouve l'or et l'argent avec une pierre de touche; mais c'est par le moyen de l'or et de l'argent qu'on éprouve le cœur des hommes.*



LE CŒUR D'UNE MÈRE

« Ta pauvre mère est bien malade.
Ne fais pas de bruit, mon enfant !
Pas de cris et pas de gambade !
C'est le docteur qui le défend. »

L'enfant se tait¹. Dans la demeure,
La mort entre pendant la nuit.
Et quand il se réveille, on pleure :
« Puis-je, à présent, faire du bruit ? »

De lui se détourne son père,
Puis on l'habille tout de noir².
« Ah ! me voilà beau³, j'espère ?
Je veux voir maman.

— Viens la voir. »

Et, sanglotant, le père emporte
L'enfant étonné dans ses bras⁴
Jusqu'en la chambre de la morte.
« Maman ! elle ne bouge pas.

Porte-moi donc sur son lit, père ! »
Et lui, dans ses pleurs étouffant,
Sur le cœur glacé de la mère
Souleva le petit enfant.

« Voilà celle dont la tendresse
T'a nourri ! regarde-la bien,
Tu n'auras plus une caresse !
Hélas ! elle n'entend plus rien ! »

Il se trompait. Le cœur, sans vie,
 Dès que l'enfant chéri fut là,
 Se remit à battre⁵, et, ravie,
 Cette mère se réveilla!

L. RATISBONNE

Exercices.— 1. Conjuguer les verbes *se réveiller*, *se détourner* au présent, le verbe *se tromper* à l'imparfait.— 2. Former un verbe avec chacun des mots *cri*, *demeure*, *caresse*.

Questions.

Qu'a voulu montrer le poète, dans le morceau ci-dessus?
 Que fait pour vous votre mère? Que fait pour vous votre père?
 Comment pouvez-vous faire plaisir à votre mère?

Notice biographique.

LOUIS RATISBONNE (1827-1900).—Ratisbonne, né à Strasbourg, a surtout écrit pour les enfants, dont il a finement analysé les sentiments et les pensées. La *Comédie enfantine*, les *Figures jeunes*, recueils de poésie, sont celles de ses œuvres qui sont les plus connues et les plus estimées.

ÉSOPE ET UN INSOLENT

Un homme insolent frappa Ésope¹ d'un coup de pierre.

«Je vous estime d'autant plus», dit Ésope. Et il lui donna une pièce de monnaie. Puis il ajouta :

«Je ne puis vous donner davantage : mais je vais² vous montrer² une personne qui pourra faire mieux. Voici un homme puissant et fort riche qui s'avance :

frappez-le aussi³ d'un coup de pierre, et vous aurez la récompense qui vous est due⁴.»

L'insolent crut ce qu'Ésope lui avait dit.



Je vais vous montrer une personne qui pourra faire mieux.

Mais il n'eut pas ce qu'il attendait. Au lieu de recevoir de l'argent, lorsqu'il eut frappé l'homme riche, il fut pris et pendu⁵.

D'après PHÈDRE

Exercices.— 1. Conjuguer les verbes *frapper*, *donner*, *ajouter* au passé défini.— 2. Former des contraires en mettant *im* devant *puissant*, *possible*.— 3. Former un verbe avec le substantif *récompense*.

Questions.

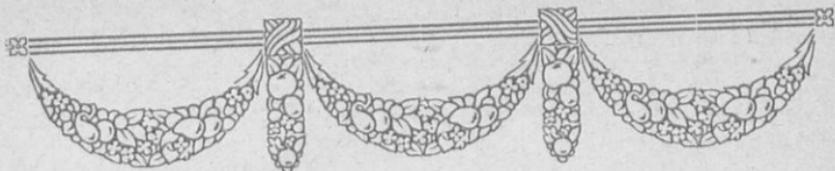
Qu'est-ce qu'un insolent ?

Pourquoi Ésope lui donna-t-il une pièce de monnaie ?

L'insolent fut-il aussi bien récompensé par l'homme riche que par Ésope ?

Qu'espérait-il avoir ? — Qu'eut-il ?





LES ÉPIS DE BLÉ

Un jour, le père Grégoire alla aux champs avec son plus jeune fils, Georges, encore enfant. Les coquelicots et les bluets étalaient leurs jolies fleurs au milieu des blés à demi mûrs. En courant et sautillant çà et là, l'enfant dit à son père :

« Pourquoi, papa, parmi ces épis, les uns sont-ils penchés vers la terre, tandis que les autres sont droits et lèvent la tête ?

— C'est, mon enfant, l'image de ce qui a lieu¹ dans le monde. L'épi qui semble se dresser fièrement est vide ; il ne contient peut-être pas un grain de blé ; au contraire, l'épi incliné vers la terre en est rempli. Ainsi en est-il² parmi les hommes : la vanité est souvent l'indice de l'incapacité et de la sottise, tandis que la modestie accompagne ordinairement le vrai mérite. »

Questions.

- 1. Où alla un jour le père Grégoire avec son fils Georges ?
- 2. En quel état étaient alors les blés et qu'y voyait-on ?
- 3. De quelle couleur sont les coquelicots et les bluets ?
- 4. Quelle différence le petit Georges remarqua-t-il parmi les épis ?
- 5. Quelle question Georges fit-il alors à son père ?
- 6. Que répondit le père ?



LE CHEVAL ET L'ÂNE

Un cheval et un âne voyageaient ensemble, conduits par le même maître. L'âne était trop chargé et le cheval trop peu.

En chemin, l'âne s'approcha du cheval et lui dit à



L'âne tomba et mourut.

l'oreille: «Camarade¹, je ne puis aller² plus loin², ma charge est trop lourde. Ne voudras-tu pas en prendre une partie?³»

Mais le cheval tourna la tête et fit⁴ la sourde oreille⁴.

Quelques pas plus loin, l'âne dit encore⁵ au cheval:

«Je t'en prie, aide-moi, je sens que je vais tomber⁶.»

Pour toute réponse⁷, le cheval secoua la tête. L'âne se traîna encore un peu, puis il tomba et mourut.

Le conducteur, qui n'avait rien entendu de cette conversation, mit toute la charge du mort sur le dos du cheval et, en plus, la peau de l'âne.

D'après ÉSOPE

Exercices.— 1. Mettre *cheval* au pluriel. — 2. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *lourd*, *sourd*. — 3. Former un verbe avec chacun des mots *charge*, *réponse*. — 4. Conjuguer aux temps simples les verbes *voyager*, *tourner*, *tomber*. — 5. Quel est le nom contenu dans le verbe *voyager*? — 6. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Que demandait l'âne au cheval?

Pourquoi le cheval faisait-il la sourde oreille?

Est-ce qu'il s'en repentit?

Que prouve cette histoire?

Expliquez pourquoi les hommes ont intérêt à s'entr'aider.

LE MIROIR

La petite Laura s'admirait dans la glace.

Sa mère dit: «Remets ce miroir à sa place.

—Je veux me voir!» répond l'enfant

En pleurant, criant, trépignant.

«Tu le veux? Eh bien! tiens, regarde ta grimace!»

Et Laura vit dans le miroir

Une enfant en colère, épouvantable à voir!

L. RATISBONNE*

* L. Ratisbonne: voir la notice biographique, page 12.



LA JEUNE FILLE

La vraie jeune fille est comme une fleur qui a encore sur ses pétales le velouté de l'enfance. Elle est avant tout¹ naturelle et simple. Elle se montre telle qu'elle est², avec ses qualités et ses défauts, ses aversions et ses sympathies, et, comme tout ce qui est naturel, elle est un charme pour les yeux et pour le cœur.

Si peu douée qu'elle soit³ sous le rapport de la beauté³, elle plaît néanmoins, parce que ses yeux limpides et son franc sourire reflètent la santé et la gaieté de son âme. En un mot, elle est jeune, et elle emporte partout avec elle, comme une auréole, cette délicieuse couleur d'aube de la jeunesse.

ANDRÉ THEURIET

Exercices. — 1. Former un verbe avec chacun des mots *fleur, charme*. — 2. Mettre au féminin les adjectifs *naturel, franc, délicieux*. — 3. Lire le morceau au pluriel : *les vraies jeunes filles*.

Questions.

- Comment est la vraie jeune fille?
 Comment se montre-t-elle?
 Que reflètent ses yeux et son sourire?
 Qu'emporte-t-elle partout avec elle?

Notice biographique.

ANDRÉ THEURIET (1833—1907).—Prosateur et poète, il a publié *le Chemin des Bois, le Bleu et le Noir, les Nids, Sous Bois* etc. Il se plaît à peindre les bois, les champs et les mœurs provinciales. Ses œuvres se distinguent par l'élégante simplicité de sa langue et la fraîcheur de ses descriptions.

JEANNE HACHETTE

Charles le Téméraire¹ vint attaquer Beauvais², croyant emporter facilement cette ville et marcher sur Paris.

Les habitants se défendirent avec courage; mais ils étaient trop peu nombreux pour pouvoir³ résister longtemps. Les femmes, transportées d'une émulation magnanime, voulurent partager, avec leurs pères et leurs époux, les fatigues de la lutte et la gloire de sauver la ville.

Sous la conduite d'une héroïne, Jeanne Hachette, elles volent sur les remparts, renversent les échelles et précipitent les assaillants dans les fossés; Jeanne Hachette, à leur tête, arrache un étendard des mains de l'ennemi.

L'exemple des femmes redouble le courage des hommes; en vain Charles le Téméraire multiplie les assauts, en vain son artillerie foudroie jour et nuit la place, il est obligé de lever le siège après avoir perdu une grande partie de son armée.

BARRAU

Exercices.— 1. Mettre *époux* au singulier.— 2. Former un verbe avec chacun des mots *fatigue, lutte, conduite*.— 3. Conjuguer au présent le verbe *foudroyer*.

Questions.

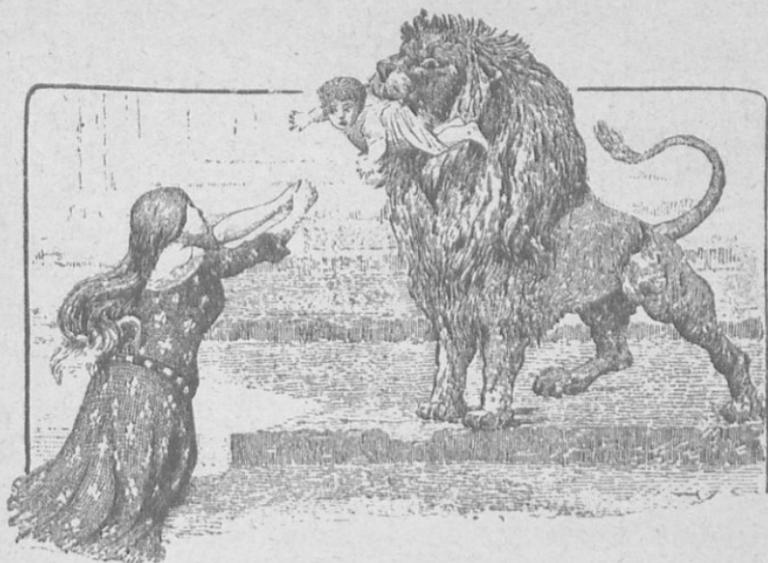
Quelle ville vint attaquer Charles le Téméraire?

Comment se défendirent les habitants?

Que firent les femmes?

Que fit Charles le Téméraire?





«Rends-moi mon enfant!» cria-t-elle.

LA MÈRE

Dans une grande ville d'Italie, à Florence, un lion sortit un jour de la cage où on le tenait enfermé. Lorsqu'il parut dans les rues de la ville, les habitants épouvantés couraient de toutes parts.

Dans la foule, se trouvait une femme qui, en s'enfuyant, laissa tomber son enfant qu'elle portait dans ses bras.

Le lion qui la suivait de près, saisit l'enfant dans sa gueule et semblait prêt à le dévorer.

Mais la mère, sans crainte du danger, retourna sur ses pas¹ et s'approchant du lion: «Rends-moi mon enfant! rends-moi mon enfant!» cria-t-elle tout en larmes² et d'une voix suppliante.

Le lion s'arrêta surpris, regarda fixement la femme à genoux³ devant lui et posa doucement à terre l'en-

fant qui n'avait aucun mal ; puis il se dirigea vers les forêts prochaines.

L'amour de la mère pour son enfant est plus puissant que la crainte de la mort.

LA HARPE

Exercices.— 1. Mettre *voix* au pluriel, *genoux* au singulier.— 2. Conjuguer au passé défini les verbes *sortir*, *saisir*, *s'arrêter*, *se diriger*.— 3. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Que firent les habitants de Florence, en voyant un lion échappé de sa cage ?

Qu'arriva-t-il à une femme qui portait un enfant ?

Que fit-elle ?— Le lion fut-il touché ?

De quoi une mère est-elle capable pour son enfant ?

Devons-nous beaucoup aimer notre mère ?



FONDATION DE MARSEILLE

Vers l'an 600 avant notre ère¹, un vaisseau grec, conduit par un marchand nommé Euxène, vint jeter l'ancre² sur la côte, à l'est³ de l'embouchure du Rhône⁴.

Nann, le roi du pays, accueillit avec amitié cet étranger et l'amena dans sa maison, où un grand repas était préparé, car ce jour-là, il mariait sa fille Gyptis.

Suivant l'usage gaulois, Gyptis devait, elle-même, à la fin du banquet, choisir son mari parmi les assistants. A l'heure dite, elle parut, en effet, dans la salle du festin. Tout émue⁵ et toute rougissante sous ses longs voiles blancs, elle tenait à la main, pour l'offrir à l'époux de son choix, une coupe pleine d'hydromel.

Elle fit à pas lents le tour de la table; ses yeux baissés ne semblaient pas voir les convives qui se tournaient vers elle à mesure qu'elle passait⁶. Quand elle fut arrivée devant Euxène, elle s'inclina légèrement, et, à la surprise générale, lui présenta la coupe.

Nann approuva le choix de sa fille et donna à Euxène un territoire situé au bord de la mer, dans lequel se trouvait compris le petit golfe où il avait débarqué.

C'est là que fut aussitôt fondée Massilia qui devint la florissante cité de Marseille.

D'après AUGUSTIN THIERRY

Exercices.— 1. Mettre au féminin les adjectifs *grec, blanc, long*.— 2. Mettre au pluriel les mots *époux, choix, pays*.— 3. Dites de quels mots est formé *hydromel*.— 4. Former un verbe avec chacun des mots *fin, choix, surprise*.

Questions.

Par qui fut fondée Marseille?

Vers quelle époque Euxène arriva-t-il en Gaule?

Quel événement devait se passer ce jour-là chez le roi Nann?

Quel choix fit Gyptis?

Que donna le roi Nann à son gendre?

Comment s'appela d'abord la nouvelle ville?

Notice biographique.

AUGUSTIN THIERRY (1795-1856), né à Blois, a été le rénovateur des études historiques en France. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur l'histoire de France, Conquête de l'Angleterre par les Normands*, etc. Devenu aveugle, il n'en poursuivait pas moins ses travaux et dictait ses dernières œuvres.

L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES OISEAUX

J'ai été témoin du courage d'une jeune mère fauvette. Elle avait bâti son nid dans un buisson à hauteur du regard ; le père et la mère, selon la coutume de ces jolis oiseaux, se tenaient tour à tour sur le nid pour couvrir les œufs. Or, si je m'approchais au moment où le mâle était le gardien, il s'enfuyait dans les branches supérieures, volant, criant, s'agitant ; mais il s'enfuyait.

Était-ce la femelle, au contraire ? Elle restait. Je voyais son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur ; n'importe, elle restait. Il y avait certainement là un sentiment, il y avait vaillance, puisqu'il y avait peur ; il y avait dévouement puisqu'il y avait sacrifice.

Par l'amour maternel, l'animal s'élève presque à la nature humaine.

LEGOUVÉ

Exercices.— 1. Conjuguer à l'imparfait les verbes *s'approcher*, *s'enfuir*.— 2. Former un verbe avec chacun des mots *témoin*, *sacrifice*.— 3. Mettre *maternel* au féminin.

Questions.

- Où se trouvait le nid de fauvette ?
 Que faisait le père quand on s'approchait ? Et la mère ?
 Quel sentiment éprouvait-elle ?
 Quelle leçon faut-il tirer de ce récit ?

Notice biographique.

ERNEST LEGOUVÉ (1807-1903) obtint d'abord quelques succès au théâtre avec *Adrienne Lecouvreur* (drame) et *Bataille de Dames* (comédie). Il se préoccupa ensuite de collaborer à l'éducation générale par la conférence et par le livre ; dans ce but il écrivit d'excellents ouvrages d'une lecture attachante et instructive : *Nos Filles et nos Fils*, *Les Pères et les Enfants*, *La Lecture en Action*, etc.

LE MATIN

L'oiseau chante, l'agneau bêle,
 L'enfant gazouille au berceau ;
 La voix de l'homme se mêle
 Au bruit des vents et de l'eau ;
 L'air frémit, l'épi frissonne,
 L'insecte au soleil bourdonne ;
 L'airain pieux, qui résonne,
 Rappelle au Dieu qui le donne
 Le premier soupir du jour ;
 Tout vit, tout luit, tout remue :
 C'est l'aurore dans la nue,
 C'est la terre qui salue
 L'astre de vie et d'amour.

LAMARTINE

Notice biographique.

ALPHONSE DE LAMARTINE (1790-1869), né à Mâcon, est le plus grand poète du XIX^e siècle après Victor Hugo. Il publia d'abord les *Premières Méditations*, son chef-d'œuvre ; puis les *Nouvelles Méditations*, les *Harmonies*, la *Chute d'un ange*, *Jocelyn*, etc. Ses principaux ouvrages en prose sont : le *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, les *Confidences*, etc. Lamartine fut également orateur politique de premier ordre et l'un des fondateurs de la deuxième république en 1848.





LE BON FILS

Frédéric, roi de Prusse, avait appelé son petit domestique. Ne le voyant pas venir¹, il entra dans l'antichambre et le trouva endormi.

Il allait² le réveiller, quand il aperçut dans sa poche une lettre qui en sortait à moitié. Il eut la curiosité de la lire.

C'était une lettre de la vieille mère du jeune homme. Elle remerciait son fils de lui avoir envoyé ses gages, et appelait les bénédictions du ciel sur lui, qui était son unique soutien.

Le roi remit la lettre où il l'avait prise; puis, sans bruit, rentrant dans son cabinet, il remplit de pièces d'or une bourse, qu'il glissa dans la poche du jeune homme.

Il ouvrit alors bruyamment la porte du cabinet, et le valet se réveilla en sursaut³.

— «Tu dors bien,» lui dit le roi.

Le valet voulut s'excuser. Dans son embarras, portant la main à sa poche, il fut⁴ très étonné d'y trouver⁴ une bourse. Il la sortit⁵, devint très pâle et fondit en larmes⁶ devant le roi, sans pouvoir proférer une parole.

— «Qu'as-tu?» lui demanda Frédéric.

— Sire, dit le jeune homme en se jetant à ses pieds, je ne sais comment cette bourse se trouve dans ma poche. Quelqu'un aura voulu me perdre.

— Non, dit le roi; j'ai été généreux envers toi, parce que tu es bon pour ta mère. Envoie-lui cet argent, et en même temps écris-lui que j'aurai soin d'elle et de toi⁷.»

Frédéric avait voulu récompenser le bon fils et le fidèle serviteur.

Méthode NÉEL

Exercices.— 1. Mettre *ciel* au pluriel.— 2. Dites de quels mots est formé *antichambre*.— 3. Mettre *vieille* au masculin.— 4. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Que faisait le domestique, quand Frédéric l'appela ?

Que fit alors le roi ?

Qu'aperçut-il dans la poche du jeune homme ?

Que fit-il après avoir lu la lettre ?

Qu'arriva-t-il ensuite ?

Pourquoi le domestique eut-il peur ?

Que lui dit le roi ?

Que prouve cette histoire ?



LE LIERRE ET LE ROSIER

Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,

Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.

L'arbuste lui répond : « Apprends que, sans appui,

J'ai su¹ m'élever par moi-même;

Mais toi, dont l'orgueil est extrême,

Tu ramperais encor² sans le secours d'autrui. »

LE BAILLY



ALEXANDRE ET DIOGÈNE

Un jour Alexandre, passant par Corinthe, eut² la curiosité de voir Diogène, qui y était pour lors¹; il le trouva assis au soleil dans le Cranée², où il raccommodait son tonneau avec de la glu.

« Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il.

— Et moi je suis Diogène, répondit le philosophe.



« Retire-toi un peu de côté. »

— Ne me crains-tu point? continua Alexandre.

— Es-tu bon ou mauvais? reprit Diogène.

— Je suis bon, repartit Alexandre.

— Hé! qui est-ce qui craint ce qui est bon? » reprit Diogène.

Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres³ de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit: « Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène; je serai bien aise⁴ de te secourir: demande-moi tout ce que tu voudras.

— Retire-toi un peu de côté, répondit Diogène ; tu empêches⁵ que je ne jouisse⁵ du soleil.»

Alexandre demeura fort surpris de voir⁶ un homme au-dessus⁶ de toutes les choses humaines.

— Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui⁷ qui est content⁷ de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en⁸ augmenter les limites?»

FÉNELON

Exercices.— 1. Mettre au comparatif et au superlatif les adjectifs *bon, mauvais*.— 2. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *grand, libre, fort*.— 3. Lire le morceau au présent.

Questions.

Qui était Diogène ?

Qu'est-ce qu'Alexandre lui dit ?

Qu'est-ce que Diogène répondit ?

Que pensez-vous des paroles d'Alexandre et de la réponse de Diogène ?

La leçon que Diogène donne à Alexandre ne s'applique-t-elle qu'aux rois ?

Notice biographique.

FÉNELON (1651-1715) fut précepteur du duc de Bourgogne (petit-fils de Louis XIV) et ensuite archevêque de Cambrai. Il composa, pour son élève, qui devait être roi, des ouvrages qui sont encore intéressants aujourd'hui, entre autres les *Fables*, écrites en prose, les *Dialogues des morts*, les *Aventures de Télémaque*.

Par son style pur et harmonieux, par ses idées libérales et hardies, Fénelon est un des écrivains les plus intéressants et les plus séduisants de la fin du règne de Louis XIV.



DIEU PROUVÉ PAR L'ORDRE DU MONDE

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre n'en porte pas l'empreinte¹? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration² et atterrer notre esprit. Non seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre.

Je ne sais s'il y a une preuve plus frappante, et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: «Les cieux racontent la gloire de Dieu.»

VOLTAIRE

Exercices.— 1. Conjuguer les verbes *devoir, pouvoir, savoir* au présent de l'indicatif.— 2. Mettre au féminin *chétif*.— 3. Former un verbe avec chacun des mots *admiration, preuve, ordre*.

Questions.

Que démontre l'univers?

Quelle empreinte portent tous les êtres?

Comment est fait le corps du moindre animal?

Que prouve cet ordre du monde?

Notice biographique.

VOLTAIRE (1694-1778) doit être mis au premier rang des grands écrivains français. Il a rempli tout le XVIII^e

siècle de son nom et de ses ouvrages. Poète, il composa des tragédies : *Zaïre*, *Alzire*, *Méropé* et une épopée, *la Henriade*. Prosateur, il a écrit des *Contes* charmants et pleins d'esprit. Historien, on lui doit l'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV*. Mais c'est surtout dans sa *Correspondance* que Voltaire apparaît comme le plus français des grands écrivains de la littérature française.



Voltaire fut encore un défenseur passionné de la liberté de pensée et de la tolérance religieuse.

PROVIDENCE DE DIEU

Le souverain de la nature
 A prévenu tous nos besoins;
 Et la plus faible créature
 Est l'objet de ses tendres soins.
 Il verse également la sève
 Et dans le chêne qui s'élève
 Et dans les humbles arbrisseaux,
 Du cèdre voisin de la nue
 La cime orgueilleuse et touffue
 Sert de base au nid des oiseaux.

LEFRANC DE POMPIGNAN



LES HIRONDELLES

Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher¹ en d'autres climats la pâture que Dieu leur y a préparée, elles s'assemblent: puis, sans se séparer jamais, elles volent vers les rivages où elles se reposent dans la paix et dans l'abondance.

Seule, que deviendrait chacune d'elles? Pas une² n'échapperait aux périls² de la route. Réunies, elles résistent aux vents: l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent ainsi le terme du voyage.

LAMENNAIS

Exercices.— 1. Mettre *douces* au masculin pluriel.— 2. Former un verbe avec chacun des mots *abondance, voyage*.— 3. Conjuguer les verbes *s'assembler, s'appuyer* au présent, le verbe *se reposer* au futur.

Questions.

Quand les hirondelles arrivent-elles dans nos contrées?
 Quand nous quittent-elles?
 Où se rendent-elles?
 Comment voyagent-elles?
 Quelle leçon nous donne leur exemple?

Notice biographique.

LAMENNAIS (1782-1854) est un des écrivains les plus estimés du XIX^e siècle. Parmi ses ouvrages nous ne citerons que les *Paroles d'un Croyant* qui eurent un succès prodigieux et furent, ainsi qu'on l'a dit, comme «un nouvel Évangile du peuple.»



Son style est éloquent et passionné.

LA CAMPAGNE

Après vos sœurs et votre mère,
 Enfants au cœur¹ tendre et soumis,
 Que la nature vous soit chère²;
 Les champs sont nos meilleurs amis.
 L'air des champs donne avec largesse
 Comme un autre lait maternel;
 Il fait croître en force, en sagesse,
 L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
 L'éclat des prés verts, du lac bleu,
 Qui vous feront le mieux connaître
 Et chérir la bonté de Dieu.
 Aimez donc les bois, la fontaine,
 L'étang bordé de longs roseaux,
 Les petites fleurs, le grand chêne
 Tout peuplé de joyeux oiseaux.

LAPRADE

Questions.

Que sont les champs?

Comment est l'air des champs?

Qu'est-ce que nous apprenons à connaître par la nature?

Notice biographique.

VICTOR DE LAPRADE (1812-1883). Poète lyrique, a publié plusieurs œuvres durables, *Pernette*, *les Symphonies*, *le Livre d'un père*, *Livre des adieux*, etc., où dominant le sentiment religieux et l'amour de la nature.



LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup (je ne sais trop comment) eut un chien pour ami. Un jour, ils firent¹ route ensemble¹ et devisèrent² assez franchement, car les loups mêmes ont leurs moments de bonhomie.

Mais, à tout instant, la conversation s'arrêtait: au



Le loup et le chien.

moindre bruit, quand une feuille tombait, quand l'ombre d'un oiseau venait à passer³, mon loup dressait l'oreille, tout effrayé, et se préparait au combat ou à la fuite.

«Quelle mortelle inquiétude t'agite? lui dit le chien;

je ne te vois pas une minute en repos. Marchons tranquillement et libres de soucis.

— Je ne puis, lui répondit l'animal féroce.

— Mais que crains-tu?

— Je crains tout, car j'ai pour ennemi tout le monde.

— Quoi! tout le monde! Ah!... je comprends, tu ne sais faire que le mal.»

J.-B. SAY

Exercices. — 1. Mettre *loup, chien* au féminin. — 2. Mettre *mortelle* au masculin. — 3. Quels sont les adjectifs contenus dans les adverbess *franchement, tranquillement*? — 4. Former un verbe avec chacun des mots *combat, fuite, repos*.

Questions.

Est-ce que les loups ont des amis?

Est-ce que le loup marchait tranquillement en compagnie du chien?

Que lui dit le chien?

Que répondit le loup?

Pourquoi les méchants ont-ils tout le monde pour ennemi?

Notice biographique.

JEAN-BAPTISTE SAY (1767-1832), écrivain français qui s'occupa plus particulièrement d'économie politique. Il fut le défenseur du libre-échange ou commerce libre entre les nations.

LA BONNE COMPAGNIE

La renoncule un jour, dans un bouquet,

Avec l'œillet se trouva réunie;

Le lendemain elle eut le parfum de l'œillet:

On ne peut que gagner en bonne compagnie.

LACHAMBAUDIE



LA PATIENCE

Deux servantes, Marie et Marguerite, portaient chacune un panier très lourd; celle-ci murmurait continuellement et se plaignait de la pesanteur de son fardeau; celle-là en riait¹ et en plaisantait comme s'il était léger.

«Comment peux-tu rire? dit Marguerite; ton panier est aussi lourd que le mien, et tu n'es pas plus forte que moi.

— C'est parce que j'ai mis dans le mien, répondit Marie, une petite plante qui en diminue le poids².

— De grâce³, dis-moi, Marie, quelle est cette plante. Je voudrais en avoir pour alléger aussi mon panier.

— La plante précieuse, lui dit Marie, qui rend tous les fardeaux légers, c'est la patience.»

SCHMID

Exercices.— 1. Mettre *précieuse* au masculin.— 2. Mettre *léger* au féminin.— 3. Conjuguer les verbes *plaisanter*, *rire* à l'imparfait.— 4. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Comment s'appelaient les deux servantes?

Que portaient-elles?

De quoi se plaignait l'une?

Que faisait l'autre? Pourquoi?

Qu'est-ce qui rendait son fardeau très léger?



GRATITUDE ENVERS LES MAITRES

A Henri.

Respecte et aime ton instituteur, mon fils. Aime-le, parce que ton père l'aime et le respecte; aime-le, parce qu'il consacre sa vie au bonheur de tant d'enfants qui l'oublieront. Aime-le, parce qu'il ouvre et éclaire ton intelligence et élève ton âme.

Plus tard, quand tu seras un homme, et que¹ nous ne serons plus de ce monde¹, ni lui, ni moi, son souvenir se présentera à toi souvent auprès du mien, et alors certaines expressions de douleur et de fatigue de son bon visage te feront de la peine², même après trente ans. Et tu auras honte³, tu regretteras de ne pas l'avoir aimé, de t'être mal comporté⁴ envers lui.

Aime ton instituteur, parce qu'il appartient à cette grande famille enseignante épars⁵ dans le monde entier, qui élève des milliers d'enfants⁶, grandissant avec toi.

Je ne serai pas fier de l'affection que tu me portes⁷, si tu ne l'éprouves pas aussi pour tous ceux qui te font du bien⁸; et, entre eux, ton maître est le premier après tes parents.

Aime-le comme tu aimerais un père; aime-le quand il te caresse et aussi quand il te gronde, quand il est juste et quand il te semble⁹ ne l'être pas⁹; aime-le quand il est gai, mais aime-le plus encore quand il est triste, et prononcé toujours avec respect ce titre «maître»: après celui de père, c'est le plus noble, le plus doux qu'un homme puisse donner à un autre homme.

DE AMICIS

Exercices.— 1. Conjuguer le verbe *ouvrir* au présent, le verbe *regretter* au futur.— 2. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *fier, juste, gai, triste*.— 3. A quel mode et à quel temps est le verbe *qu'un homme puisse*?

Questions.

Après vos parents, à qui devez-vous le plus? Pourquoi?
Comment récompenserez-vous votre maître de ses efforts pour vous instruire et vous rendre meilleur?
Que prouve la sévérité du maître dans certains cas?

UN ÉCOLIER RECONNAISSANT

Un jour, le grand Carnot¹ s'arracha² à ses importants travaux, pour revoir les lieux où s'était écoulée son enfance. Il prit le chemin qui menait à la maison d'école. Là, il eut le bonheur de retrouver son vieux maître, blanchi par les années, qui enseignait encore les petits enfants. Alors, en présence³ des élèves en extase³ devant son uniforme⁴ chamarré de dorures⁴, il se jeta dans les bras du vieillard; puis, le désignant fièrement:

— Voilà, dit-il, après mes parents, l'homme à qui je dois le plus, voilà mon second père. C'est⁵ de lui que j'ai appris⁵ à connaître et à aimer la France.

X.

Questions.

Où alla Carnot, un jour? . . . Dans quel but?
Quel bonheur eut-il?
Que faisait son vieux maître?
Que dit Carnot en présence des élèves?

LES DEUX VOYAGEURS

Le compère¹ Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine².

Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,



Il tire la bourse et la donne.

Lui dit: «Pour nous la bonne aubaine³!

—Non, répond Thomas froidement,

Pour nous n'est pas bien dit; *pour moi*, c'est différent⁴.»
Lubin ne souffle⁵ plus; mais, en quittant la plaine⁶,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.

Thomas tremblant, et non sans cause⁷,

Dit: «Nous sommes perdus! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi*, c'est autre chose⁸.»

Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
 Immobile de peur, Thomas est bientôt pris:
 Il tire la bourse et la donne.

*Qui ne songe qu'à soi⁹ quand sa fortune est bonne,
 Dans le malheur n'a point d'amis.*

FLORIAN

Exercices.— 1. Comment les mots *louis, bois, taillis* s'écrivent-ils au singulier?— 2. Conjuguer le verbe *songer* au présent.— 3. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *prochain, différent, vrai*.— 4. Former un verbe avec le substantif *chemin*.— 5. Quel est l'adjectif contenu dans l'adverbe *froidement*?— 6. Quel est le contraire de l'adjectif *différent*?

Questions.

Où allaient Thomas et son ami Lubin?
 Que trouva Thomas sur la route?
 Que dit Lubin à Thomas?
 Que répondit Thomas?
 Racontez cette histoire . . . Que prouve-t-elle?
 Lubin eut-il raison d'abandonner Thomas?

Notice biographique.



FLORIAN (1755—1794).— Florian écrivit d'abord des romans et des comédies, mais il est surtout connu par ses fables qui le placent immédiatement après La Fontaine comme fabuliste.



L'ENFANT GREC

Après la prise d'Athènes¹ par les troupes romaines, la ville fut complètement ruinée et la population réduite² à l'esclavage². Les vainqueurs se partagèrent entre eux les habitants et les dépouilles résultant du pillage.

Le général romain chargé de répartir les enfants, voulut auparavant s'assurer s'ils avaient reçu quelque instruction, afin de réserver les plus intelligents pour les officiers. Il ordonna donc qu'on fit écrire à chaque enfant quelques mots sur sa tablette.

En examinant ensuite lui-même ce que les enfants avaient écrit, le général put lire sur la tablette de l'un d'eux ces beaux vers d'Homère :

«Heureux³, trois fois heureux, celui qui est mort dans les champs d'Ilion; il n'a pas vu le deuil de la patrie!»

Surpris et ému, le général fit appeler⁴ l'enfant devant lui. Il se présenta sans trouble, le visage⁵ à la fois triste et fier et semblant résigné d'avance à la peine qui l'attendait.

Après l'avoir un moment regardé en silence, le général lui prit la main avec bonté : «Toi, dit-il, qui sais aimer ta patrie même quand⁶ elle est détruite, tu es digne de vivre libre. Reste dans ton pays, mon enfant.»

ROLLIN

Exercices.— 1. Mettre *général* au pluriel.— 2. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *libre, fier, heureux*.— 3. A quel mode et à quel temps est le verbe *qu'on fit écrire*?

Questions.

- Quelle était alors la situation d'Athènes? •
 Quel sort attendait la population?
 Que voulut faire le général?
 Que signifie la phrase écrite par l'enfant?
 Pourquoi le général fut-il ému?
 Pourquoi épargna-t-il à l'enfant les hontes de l'esclavage?

ROLLIN (1661-1741), célèbre professeur et recteur de l'Université de Paris, publia un *Traité des études* qui est un monument de raison et de goût, et une *Histoire ancienne*, remarquable par sa simplicité et le sentiment moral.

 DEUX SŒURS

Elles vont la main dans la main¹;
 On ne les voit jamais qu'ensemble:
 Sans que l'une à l'autre ressemble,
 Toujours dans le même chemin,
 Elles vont la main dans la main.
 Jamais de pleurs ni de querelles;
 A ces deux cœurs qui ne font qu'un,
 Livres, jouets, tout est commun;
 Tout gâiment se partage entre elles;
 Jamais de pleurs ni de querelles.

LAPRADE*

Exercices.—1. Conjuguer le verbe *aller* au présent.—2. A quel mode et à quel temps est le verbe *ressemble*?—3. Former un verbe avec le substantif *querelle*.

Questions.

- Comment vont ces deux fillettes?
 Quelle pensée, quel désir ont-elles?
 Que savent-elles faire, pour se complaire l'une à l'autre?

* Laprade: voir la notice biographique, page 31.

LA GRAPPE DE RAISIN

Une mère donna à sa fille une grappe de raisin; la jeune fille, après l'avoir prise, songea que cette grappe ferait plaisir à son frère et la lui porta.

Le frère la prit et dit:— Mon père, qui travaille là-bas, doit être fatigué¹: portons-lui cette grappe rafraîchissante.

Le père prit la grappe à son tour², puis, apercevant sa femme non loin de là, il s'empressa de venir près d'elle pour la lui offrir.

C'est ainsi que³ la grappe de raisin, après avoir fait le tour de la famille, revint dans les mains qui l'avaient donnée. Heureuse la famille où l'union règne! C'est l'image de l'union qui doit régner entre tous les enfants d'une même patrie.

M. GUYAU

Exercices.— 1. Conjuguer le verbe *régner* au présent, le verbe *songer* au passé défini.— 2. Lire le morceau au présent.

Questions.

Que donna la mère à sa fille?

Que songea celle-ci?

Que fit son frère? Et son père?

Quelle conclusion morale peut-on tirer de ce récit?

Quand dit-on que l'union règne dans la famille, dans la patrie?

Maxime.— *Soyons unis par l'affection, et nous serons heureux.*



LA MONTRE DE RÉMI

J'avais une montre, une montre à moi¹, dans ma poche, à laquelle je pouvais regarder l'heure. Et je la tirai de ma poche pour voir quelle heure il était : midi. Cela n'avait aucune importance pour moi qu'il fût midi² ou deux heures, mais je fus très heureux qu'il fût midi³. Pourquoi? J'aurais été bien embarrassé⁴ de le dire; mais cela était. Ah! midi, déjà midi! Je savais qu'il était midi; *ma montre me l'avait dit*; quelle affaire⁵!

Et il me sembla qu'une montre, c'était une sorte de confident à qui l'on demande conseil et avec qui l'on pouvait s'entretenir :

«Quelle heure est-il, mon amie la montre?

—Midi, mon cher Rémi.

—Ah! midi! alors je dois faire ceci et cela, n'est-ce pas?

—Mais certainement.

—Tu as bien fait de me le rappeler; sans toi, je l'oubliais.

—Je suis là pour que tu n'oublies pas.»

HECTOR MALOT

Exercices. — 1. Former un verbe avec le substantif *conseil*. — 2. A quel mode et à quel temps sont les verbes *qu'il fût*, *pour que tu n'oublies pas*? — 3. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Rémi était-il content? Pourquoi?

A quoi lui servait la montre?

Quand était-il heureux?

Que demandait-il à son amie la montre?

Que lui répondit la montre?

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc, les chiens dormaient; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins.

Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation¹ avec lui:

«Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton.

— L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs², pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau: j'ai trouvé ici l'un et l'autre³. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu.

— Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est⁴, vivons comme frères et paissons ensemble.»

Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces⁵ et l'avala.

Défiez-vous⁶ des belles paroles⁶ des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en⁷ par leurs actions et non par leurs discours.

FÉNELON*

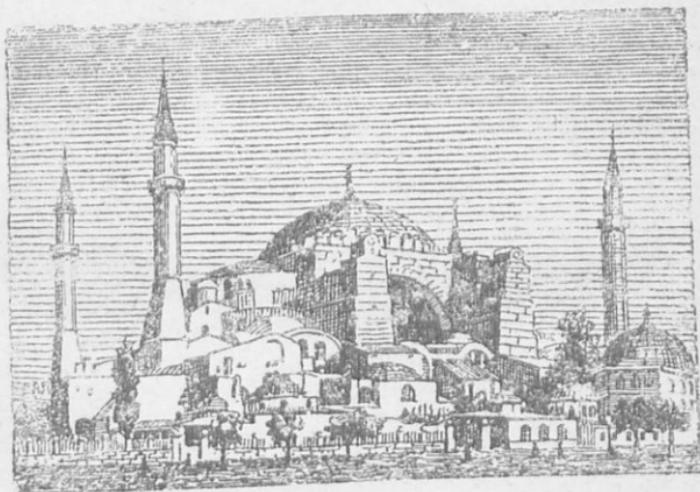
Questions.

- Que vient faire le loup?
- Qui entre en conversation avec lui?
- Que dit le loup?
- Que fit le jeune mouton?
- Quelle conclusion morale peut-on tirer de cette fable?

* Fénelon: voir la notice biographique, page 27.

ARRIVÉE A CONSTANTINOPLÉ

Constantinople et surtout la côte d'Asie étaient noyées dans le brouillard ; les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du Sérail, le vent du nord se leva et balaya, en moins de quelques minutes, la brume



Le temple d'Hagia-Sophia, à Constantinople.

répandue sur ce tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu des palais du commandeur des croyants¹.

Devant moi le canal² de la mer Noire² serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre³, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait aux regards et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées⁴

Galata, Constantinople et Scutari, les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sur ces objets sa nappe bleue⁵, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur⁶: voilà ce que j'admirais.

On n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue⁷ de l'univers.

CHATEAUBRIAND

Exercices.— 1. Mettre au singulier les mots *cyprès*, *palais*.— 2. Dites de quels mots est formé *amphithéâtre*.— 3. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

De quelle ville est-il question? Où est-elle située?

Que vit l'auteur de la pointe du Sérail?

Quelles sont les beautés qui l'ont frappé?

Notice biographique.

CHATEAUBRIAND (1768—1848), né à Saint-Malo, est le premier en date des grands écrivains en prose du XIX^e siècle. Après une enfance passée à Saint-Malo, Chateaubriand voyagea beaucoup et ne rentra en France qu'en 1800.

Ses principales œuvres: le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *Mémoires d'outre-tombe*, resteront à jamais célèbres pas les magnifiques descriptions qu'elles renferment.

Le style de Chateaubriand est plein de majesté, d'éclat et d'harmonie; il a servi de modèle à tous les grands écrivains du XIX^e siècle.



AVIS D'UNE MÈRE A SA FILLE

De l'attitude qu'une jeune personne doit garder dans la conversation.

Le silence convient toujours à une jeune personne: il y a de la modestie et de la dignité à le garder; vous jugez les autres et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais, comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes. Les expressions marquent les sentiments, et les sentiments sont les expressions des mœurs.

Il faut surtout éviter le caractère plaisant; c'est toujours un mauvais personnage, et rarement en faisant rire se fait-on estimer¹.

Mme DE LAMBERT

Exercices.— 1. Former un verbe avec l'adjectif *plaisant*, avec le substantif *sentiment*.— 2. Former un adverbe en *ment* avec chacun des adjectifs *fier*, *net*, *plaisant*.— 3. A quel mode et à quel temps sont les verbes *qu'il soit*, *qu'ils soient*?

Questions.

Pourquoi une fille doit-elle garder le silence?
 Quelle est la première règle pour bien parler?
 Que doit-on respecter dans ses discours?
 Que faut-il surtout éviter? Pourquoi?



LES DEUX HORLOGES

Une horloge allait mal, et son aiguille, tantôt retenue par la rouille, tantôt accélérée par les rouages défectueux, montrait au hasard toutes les heures, hors la véritable. Néanmoins, fière de son assurance, elle se moquait d'une autre horloge, sa voisine, vieille machine usée qui ne valait pas mieux, mais qui du moins ne marquait rien du tout et avait perdu jusqu'à ses aiguilles¹.

« Considère mon importance, disait la première; tout le monde me consulte; on a recours à moi² dans toutes les circonstances critiques de la journée. L'un règle son aiguille sur la mienne; l'autre court au rendez-vous que je lui indique; tous me rendent grâces³; mais, pour toi, après qu'on a jeté sur ton cadran un regard dédaigneux, on passe son chemin⁴. »

L'autre horloge répondit: « On peut me dédaigner; mais je ne trompe personne. »

J.-B. SAY*

Exercices.— 1. Mettre *dédaigneux* au féminin, *défectueux* au féminin pluriel.— 2. Former un verbe avec le substantif *recours*.— 3. Conjuguer à l'imparfait les verbes *aller*, *se moquer*.

Questions.

Comment allait la première horloge?

Pourquoi montrait-elle au hasard toutes les heures, hors la véritable?

Pourquoi se moquait-elle de l'autre horloge?

Que lui disait-elle?

Que répondit l'autre horloge?

* J.-B. Say: voir la notice biographique, page 33.



TRAIT DE DÉVOUEMENT CONJUGAL

L'empereur Conrad III¹ assiégeait une petite ville de l'État du duc de Wurtemberg² qui y était enfermé. Le duc soutint le siège³ longtemps et ne se rendit qu'à la dernière extrémité⁴. Irrité de sa résistance, l'empereur voulut mettre tout à feu et à sang⁵. Cependant il fit grâce⁶ aux femmes; il leur permit de sortir et d'emporter avec elles ce qu'elles avaient de plus précieux.

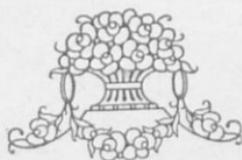
La femme du duc profita aussitôt de cette permission pour sauver les jours de son mari: elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant⁷, et l'empereur les vit sortir ainsi chargées, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre⁸ un spectacle aussi touchant, et cédant à l'admiration qu'il lui causait, il fit grâce⁶ aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

BLANCHARD

Exercices.— 1. Mettre au féminin les substantifs *empereur, duc*.— 2. Mettre *feu* au pluriel.— 3. Former un verbe avec chacun des mots *siège, résistance, admiration*.

Questions.

- Quelle ville assiégeait Conrad?
 Quand le duc se rendit-il?
 Que fit l'empereur?
 Que fit la duchesse? Et les autres femmes?
 Pourquoi l'empereur fit-il grâce aux hommes?



LE CHAT DANS LA BASSE-COUR

Rien ne me divertit comme un chat dans une basse-cour. C'est un spectacle charmant.

Regardez-le. Il est là couché au soleil, roulé dans sa fourrure. Il a chaud¹, il est bien.

Et pendant que le chien, fatigué d'avoir veillé toute la nuit, dort dans sa niche, que² le pourceau



Pendant que les volailles bavardent, le chat regarde et ne dit rien. grogne, que² le dindon glousse, que² les oies et autres volailles bavardent au hasard, lui, il regarde et ne dit rien.

S'il s'absente une heure ou deux, c'est pour aller chasser dans le verger, chasser non en chien³, mais en chat, non pour les autres, mais pour lui.

Il a déjeuné discrètement, dans l'ombre, d'un moineau ou d'un chardonneret. Il rêve, il observe; et toujours et dans tous ses mouvements et dans toutes ses actions, il déploie vis-à-vis des autres bêtes qui l'entourent des manières d'homme bien élevé qui se serait fourvoyé dans une réunion d'imbéciles.

D'après VICTOR HUGO*

Exercices.— 1. Mettre *chat* au féminin.— 2. Conjuguer au présent les verbes *divertir, dormir, déployer*.— 3. A quel mode et à quel temps est le verbe *se serait fourvoyé*?

Questions.

Où est couché le chat?

Que font les autres animaux de la basse-cour?

Où va le chat quand il s'absente un moment?

Que semble-t-il penser des autres bêtes?

MES PETITS POULETS

Vous me parlez de mes poulets : je les aime toujours, je vous le prouve en vous quittant pour les faire souper. Ils sont tous de bon appétit, mes chers petits poulets; mais un m'est venu avec la patte cassée. Le pauvre petit m'a fait pitié, le voilà à l'infirmierie jusqu'à guérison, c'est-à-dire à la cuisine, où je lui ferai autant de visites qu'un médecin. Vous rirez de moi, mais j'aime les bêtes, chiens, poulets, pigeons, tous les animaux.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

* *Victor Hugo* : voir la notice biographique, page 6.



LA GRÈCE

La Grèce entière s'ouvre à moi. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même¹ de l'antiquité. Je cherche cet aréopage, où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu; je descends au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république; je monte au double sommet du Parnasse, je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé.

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions² du disciple bien-aimé², ô heureuse Pathmos; j'irai baiser sur la terre les pas de l'apôtre, et je croirai voir les cieux ouverts!... La Grèce entière s'ouvre à moi; le sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse renaît à la liberté, et l'Église de Corinthe³ va reflourir: la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre⁴.

FÉNELON*

Exercices. — 1. Mettre *curieux* au féminin. — 2. Former des contraires en mettant *in* devant *connu*, *attentif*, *docile*; *im* devant *mobile*, *poli*; *il* devant *lisible*; *ir* devant *régulier*. — 3. Conjuguer au présent les verbes *cueillir*, *s'ouvrir*, *se sentir*.

Questions.

- Où l'auteur se sent-il transporté?
 Que cherche-t-il à recueillir?
 Qu'ira-t-il faire à Pathmos?
 Que dit-il du Péloponèse? de l'Église de Corinthe?

* *Fénelon*: voir la notice biographique, page 27.



LA JEUNE MÉNAGÈRE

C'est la fille aînée du père Jérôme qui veillait à tout, sa mère étant morte depuis plusieurs années. Cette jeune fille de seize à dix-sept ans conduisait le ménage de son père mieux qu'une femme de trente ans. Elle avait une figure fraîche et riante. C'était un petit être plein de courage, d'intelligence et de vivacité, allant, venant, trottant comme une alouette, dressant la table, faisant la cuisine, veillant sur ses petits frères et sœurs, riant avec eux, les embrassant et les corrigeant au besoin.

Faire beaucoup avec peu de chose; se tirer d'affaire¹ quand on n'a presque rien; apprêter un bon repas avec quelques herbes, un peu de sel; trouver moyen d'être toujours aussi propre, aussi bien mise² avec une jupe de toile que d'autres avec des robes de soie; et puis s'égayer, répondre à tout venant³ avec esprit et bon sens⁴; voilà ce qu'on ne rencontre pas souvent.

ERCKMANN-CHATRIAN

Exercices.—1. Mettre *fraîche* au masculin.—2. Former un adverbe en *ment* avec les adjectifs *plein*, *propre*.—3. Lire le morceau au *présent*.

Questions.

Quel âge avait la jeune ménagère?
 Comment conduisait-elle le ménage de son père?
 Faites son portrait.
 Dites quelles étaient ses occupations.
 Nommez quelques-unes de ses qualités.





LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE

Autour du toit qui nous vit naître,
Un pampre étalait ses rameaux ;
Les grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

La mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait ses grappes de miel.
Et les enfants suçaient la branche
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux cep languit, jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte...
Et moi je pleure en y pensant¹.

LAMARTINE*

Exercices.— 1. Mettre *vieux* au féminin.— 2. Former un verbe avec l'adjectif *blanc*.— 3. Conjuguer le verbe *sucer* aux temps simples.

Questions.

Vers quoi le poète se reporte-t-il en imagination ?

Comment se la représente-t-il ?

Pourquoi verse-t-il des larmes ?

* *Lamartine* : voir la notice biographique, page 23.



AIDEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES¹

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles, et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre les ardeurs du soleil, elle languit, se dessèche et meurt.

Quand l'homme est seul, les vents de la puissance le courbent vers la terre, et l'ardeur de la convoitise² des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls, mais unissez-vous les uns aux autres, appuyez-vous et abritez-vous mutuellement. Tant que vous serez désunis, et que³ chacun ne songera qu'à soi³, vous n'aurez rien à espérer que souffrance, malheur et oppression.

LAMENNAIS*

Exercices.— 1. Quel est le nom contenu dans le verbe *espérer*? — 2. Quel est l'adjectif contenu dans l'adverbe *mutuellement*? — 3. Conjuguer au présent les verbes *languir*, *mourir*, *nourrir*. — 4. Conjuguer à l'impératif les verbes *s'aider*, *s'unir*, *s'appuyer*, *s'abriter*. — 5. Lire le morceau au futur.

Questions.

Que deviennent les arbres et les plantes lorsqu'ils sont seuls?
Dites pourquoi les hommes doivent s'unir et s'appuyer.

* *Lamennais*: voir la notice biographique, page 30.



LE SIFFLET

Quand j'étais un enfant de cinq à six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles; mais, charmé du son d'un sifflet que je vis, chemin faisant¹, dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers en échange tout mon argent.

Revenu chez moi², fort content de mon achat, sifflant par toute la maison, je fatiguai les oreilles³ de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais instrument, me dirent que je l'avais payé dix fois plus qu'il ne valait⁴; alors ils me firent penser au nombre de choses que j'aurais pu acquérir avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent; ils me tournèrent tellement en ridicule⁵ que j'en pleurai de dépit; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant par la suite⁶ de quelque utilité pour moi; car l'impression resta dans mon âme; aussi, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même⁷: *Ne donnons pas trop pour le sifflet*, et j'épargnais mon argent.

FRANKLIN

Questions.

Comment Franklin avait-il eu ce sifflet?

Qu'arriva-t-il chez lui?

Fut-il content de ce qu'il a fait?

Quelle est la morale de cette histoire?

LES NIDS



Une admirable Providence se fait remarquer¹ dans les nids des oiseaux.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille² ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnet des bâtiments aux fenêtres d'une église; d'autres dérobent le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce.

Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes: un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature.

Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoiyante des pins et les abîmes de verdure³ au-dessous du chêne paternel.

CHATEAUBRIAND*

Exercices.— 1. Mettre *travaux, palais* au singulier.— 2. Former un adverbe en *ment* avec les adjectifs *admirable, brillant*.— 3. Conjuguer au présent les verbes *commencer, s'élever, jeter*.

Questions.

Comment les oiseaux construisent-ils leurs nids?
 Comment le père et la mère dirigent-ils le premier vol de leurs petits?
 Comment encouragent-ils leurs efforts?
 Que reconnaît-on dans tout cela?

*Chateaubriand: voir la notice biographique, page 45.



«A la plus riche des cages je préfère mes bocages,» dit l'oiseau.

LA LIBERTÉ

Petit oiseau, dit l'enfant,
Vois cette cage dorée
Que pour toi j'ai préparée:
Est-il séjour plus charmant?

Tapis de fleurs, lit de mousse,
Millet sec et mouron frais,
Rien n'y manque... Que d'attraits!
Que la vie y sera douce!

—Petit enfant, dit l'oiseau,
A la plus riche des cages
Je préfère mes bocages
Et le plus humble arbrisseau.

Rien n'excite mon envie
Dans ton palais enchanté.
J'y perdrais la liberté:
La liberté, c'est la vie!

ARNAULT

Exercices.— 1. Mettre *oiseau*, *arbrisseau* au pluriel.— 2. Mettre *douce* au masculin, *sec*, *frais* au féminin.— 3. Conjuguer au présent le verbe *préférer*.

LA PROMENADE

LA MÈRE.

Que le mois d'avril paraît doux après un hiver rigoureux ! Reposons-nous au pied de ce chêne qui montre ses premières feuilles. Asseyons-nous sur ce gazon. Amuse-toi, ma fille, à cueillir des fleurs, pendant que je tiendrai ton petit frère sur mes bras.

L'ENFANT.

Je vais lui en faire¹ un gros bouquet, et pour vous aussi, et pour moi aussi.

LA MÈRE.

Tiens, voilà des violettes au pied de ces églantiers.

L'ENFANT.

Oh ! qu'elles sentent bon² ! Je croyais qu'elles ne venaient³ que dans les jardins. Maman, comment appelez-vous ces fleurs blanches qui viennent⁴ parmi les violettes ? Elles sentent bon aussi.

LA MÈRE.

Ce sont des primevères.

L'ENFANT.

Ah ! voici des marguerites dans l'herbe. Qu'elles sont jolies ! Pourquoi ont-elles un petit étui vert qui les enveloppe à moitié ?

LA MÈRE.

C'est pour défendre la fleur. On* appelle cet étui un calice. C'est comme le bourrelet que je mets à la tête de ton petit frère, de peur⁵ qu'il ne se blesse⁵ en tombant.

L'ENFANT.

Mais les fleurs ne tombent pas.

LA MÈRE.

Non, mais elles se choquent les unes contre les autres, quand il fait du vent.

L'ENFANT.

Voilà beaucoup d'autres fleurs blanches le long du bois. Elles ressemblent à des marguerites, mais elles sont plus grandes.

LA MÈRE.

Ne les cueille pas ; ce sont des fleurs de fraisiers ; cet été, elles se changeront en fraises.

L'ENFANT.

Et les autres fleurs des prés, deviennent-elles aussi bonnes à manger ?

LA MÈRE.

Non.

L'ENFANT.

Elles ne servent donc à rien ?

LA MÈRE.

Il n'y en a aucune d'inutile. Les abeilles viennent y chercher leur miel.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'une abeille ?

LA MÈRE.

C'est une mouche jaunâtre, à quatre ailes. Tiens, en voilà une sur cette fleur de muguet. Prends⁶ garde d'y toucher⁶, car elle pique bien fort. Tu peux la regarder.

L'ENFANT.

Oh ! elle enfonce sa tête dans les godets du muguet, comme quand je mets mon doigt dans mon dé ! Elle ramasse avec son bec pointu une poussière jaune, qu'elle met entre ses cuisses avec ses pattes de de-

vant. Venez donc voir, maman; que cela est curieux! En voilà encore d'autres sur d'autres fleurs; mais il n'y en a pas sur leurs feuilles: les feuilles ne sont donc bonnes à rien?

LA MÈRE.

Oh si! Ces vaches, que tu vois là-bas, les mangent et les changent en lait dans leurs mamelles.

L'ENFANT.

Je ne savais pas que le lait venait des plantes et le miel de leurs fleurs.

LA MÈRE.

Les abeilles en tirent encore de la cire, les moutons de la laine, et elles font produire des œufs aux poules, qui en mangent les graines.

L'ENFANT.

Mais qui est-ce qui fait les plantes?

LA MÈRE.

C'est le bon Dieu, ma fille. C'est lui qui a fait le soleil, la pluie, la plante, l'abeille qui tire le miel de ses fleurs, la vache qui change les herbes en lait, et les hommes, qui jouissent de tous ces bienfaits, souvent sont sans reconnaissance.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Notice biographique.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814) est né au Havre. Après de longs voyages à travers les deux mondes, il publia les *Études de la nature* et, du jour au lendemain, devint célèbre. Sa gracieuse idylle de *Paul et Virginie* est un des livres les plus populaires de la littérature française.



LE MARÉCHAL LEFÈVRE

Le maréchal Lefèvre¹ avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et admirait, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'Empire.

«Parbleu, lui dit-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité!

— Veux-tu, répondit le maréchal, avoir tout cela?

— Oui, certainement.

— La chose est très simple : tu vas descendre² dans la cour de mon hôtel; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi; si tu échappes aux balles³, je te donnerai tout ce que tu m'envies : c'est comme cela que je l'ai gagné⁴.»

SAINT-MARC-GIRARDIN

Exercices.—1. Mettre *maréchal* au pluriel.—2. Mettre *bel* au féminin.—3. Former un verbe avec le substantif *envie*.—4. Quel est l'adjectif contenu dans l'adverbe *certainement*?

Questions.

Qui vint rendre visite au maréchal Lefèvre?

Quel sentiment éprouva-t-il? Pourquoi?

Que dit-il au maréchal?

Quelle réponse spirituelle fit celui-ci?

Notice biographique.

SAINT-MARC-GIRARDIN (1801-1873), né à Paris, fut un professeur illustre, un critique fin et judicieux. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de littérature dramatique*, *Essais de littérature et de morale*, *La Fontaine et les Fabulistes*.



LA CLEF DU BUFFET

Voltaire* avait à son service un brave garçon, fidèle et dévoué, mais paresseux et qui, en toute occasion, cherchait à simplifier sa besogne.

« Joseph, lui dit un jour son maître, apporte-moi mes souliers. »

Joseph arrive tout empressé, et Voltaire remarque avec étonnement que ses souliers portent encore la trace de la sortie de la veille.

« Tu as oublié de broser mes souliers, ce matin ? »

— Non, monsieur, répliqua Joseph ; mais les rues sont pleines de boue et, dans deux heures, vos souliers seront aussi sales qu'à présent. »

Voltaire sourit, se chaussa et s'en va sans répondre. A peine avait-il franchi le seuil de la maison que Joseph courait après lui :

« Monsieur, monsieur, criait-il, et la clef ? »

— La clef ?

— Oui, la clef du buffet, pour déjeuner.

— Pour déjeuner ? A quoi bon¹, mon ami ? Deux heures après, tu auras aussi faim qu'à présent². »

Joseph comprit et, depuis lors, il cirait chaque jour avec soin les souliers de son maître.

x.

Questions.

Quel était le défaut de Joseph ?

Quelle raison donne-t-il pour expliquer que les souliers ne sont pas cirés ?

Est-ce la vraie raison ?

Pourquoi Voltaire ne dit-il rien et se contente-t-il de sourire ?

Pourquoi Joseph a-t-il besoin de la clef ?

Que lui répond Voltaire ?

* *Voltaire* : voir la notice biographique, page 28.

LE PARESSEUX

Que faire d'un paresseux? il n'est bon à rien. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts.

Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée¹; il n'en sait rien; il a dormi tard; il s'est habillé lentement; il a fait plusieurs tours dans sa chambre. L'heure du dîner est venue; l'après-dîner se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée.

Il aura vécu sans songer qu'il vivait et sans rien faire d'utile.

FÉNELON*

Questions.

- Que fait le paresseux?
 Comment passe-t-il son temps?
 Quelles sont les conséquences de la paresse?

LES DEUX CHARRUES

Le soc d'une charrue, après un long repos,
 S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère

Tout radieux, revenant des travaux.

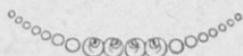
«Forgé de mêmes bras, de semblable matière,

Lui dit-il, je suis terne, et toi, poli, brillant.

Où prends-tu cet éclat, mon frère? — En travaillant.»

JOLIVEAU

* Fénelon : voir la notice biographique, page 27.



SOUVENIRS DES JEUNES ANNÉES

Je vois à présent la maison telle qu'elle était réellement: une pauvre maison; mais on y était si heureux! On s'y aimait tant! On y faisait tant de bien! C'était la maison des pauvres¹ et des malades.

Si vous avez toujours vécu à la ville, vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à visiter les journaliers sur les cinq heures, à leur apporter du pain et du cidre frais, à bottelet avec eux la paille et le foin, à monter sur le haut des meules et à y trouver un camarade qui vous fait dégringoler plus vite que cela². J'avais une fourche à ma taille pour aller jouer avec les autres. Comme on chantait! Les filles savaient autant de chansons qu'il y a de jours dans l'an...

Quand j'avais bien couru toute la journée, c'était un moment délicieux pour moi que celui³ où je sentais venir le sommeil. Je pensais que tout le monde m'aimait et que j'aimais tout le monde. Je pensais qu'on m'aimerait encore plus quand je serais grand parce que je ferais plus de bien. Ma pensée flottait entre le désir d'être un jour capitaine avec des épaulettes d'or et celle de devenir avocat et d'étonner tout le monde de mon éloquence. Le sommeil bienfaisant venait par là-dessus. Je me réveillais le matin, gai comme un pinson et je commençais par embrasser tout le monde.

...J'étais un homme de dix ans dans ce temps-là. O l'heureux temps!... Il me semble que c'était hier et même parfois que c'est aujourd'hui. Nous étions dix-huit à la table de famille et voilà longtemps, hélas! que je suis seul.

JULES SIMON

Exercices.— Quel est le contraire de l'adjectif *heureux*?— 2. Conjuguer à l'imparfait les verbes *penser, sentir, savoir, faire*.— 3. Former un verbe avec chacun des mots *pensée, désir*.

Questions.

- Pourquoi était-on heureux dans cette maison?
 Quels étaient, pour cet enfant, les plaisirs de la journée?
 A quoi pensait-il le soir?
 Que sont devenus ceux qui l'entouraient alors?
 Quel sentiment exprime la dernière phrase?

Notice biographique.

JULES SIMON (1814-1896).—Philosophe, écrivain, et homme politique, J. Simon considéra toujours l'éducation comme le premier des devoirs sociaux et il accorda toute sa confiance à l'école primaire.



Son style est remarquable par la clarté et la précision. Parmi ses ouvrages citons : *Le Devoir, L'Ouvrière, Mémoire des autres*, et enfin *Premières Années* et *Soir de ma Journée* où l'auteur raconte ses souvenirs.



VŒUX DE L'ENFANT

O Père qu'adore mon père,
 Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
 Toi dont le nom terrible et doux
 Fait courber le front de ma mère,

Puisque tu réponds de si loin
 Aux vœux que notre bouche adresse,
 Je veux te demander sans cesse
 Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
 Donne la plume aux passereaux,
 Et la laine aux petits agneaux,
 Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
 Au mendiant le pain qu'il pleure¹,
 A l'orphelin une demeure,
 Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
 Au père qui craint le Seigneur;
 Donne à moi sagesse et bonheur,
 Pour que ma mère soit heureuse.

LAMARTINE*

Exercices.— 1. Mettre *doux* au féminin.— 2. Former un verbe avec chacun des mots *nom*, *demeure*.— 3. Conjuguer le verbe *craindre* au présent.

Questions.

Qu'est-ce qui fait le mérite et le charme de cette prière?
 Que demande l'enfant à Dieu d'abord?

A qui pense-t-il surtout, quand il souhaite pour lui-même la sagesse et le bonheur?

* *Lamartine*: voir la notice biographique, page 23.



ΛΕΞΙΛΟΓΙΟΝ *

ΤΩΝ ΕΝ ΤΟΙΣ ΤΕΜΑΧΙΟΙΣ ΤΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ ΕΥΡΙΣΚΟΜΕΝΩΝ ΛΕΞΕΩΝ

Α

abaisser (s'), χαμηλώνω, πίπτω.
 abeille, f. μέλισσα.
 abondance, f. αφθονία.
 abri, m. σκέπη, καταφύγιον.
 abriter, προστατεύω, προφυλάττω. || s' —, προφυλάττομαι αμοιβαίως.
 absent (s'), απουσιάζω.
 absorber, απορροφῶ.
 accélérer, επιταχύνω.
 accident, m. συμβάν.
 acclamer, επευφημῶ.
 accompagner, συνοδεύω.
 accomplir, εκπληρῶ.
 accueillir, υποδέχομαι.
 achat, m. αγορά.
 acheter, αγοράζω.
 acquérir, αγοράζω.
 action, f. πράξις.
 admirable, θαυμαστός.
 admiration, f. θαυμασμός.
 admirer, θαυμάζω. || s' —, θαυμάζω εμαυτόν.
 adorer, λατρεύω, προσκυνῶ.

adresser, απευθύνω.
 affamé, πειναλέος.
 affection, f. στοργή, αγάπη.
 afin de, ἵνα.
 âge, m. ηλικία.
 agiter, ταράσσω. || s' —, ἀνησυχῶ, ταράσσομαι.
 agneau, m. ἀρνίον.
 agrandir (s'), γίνομαι μεγαλείτερος.
 aider, βοηθῶ. || s' —, βοηθοῦμαι αμοιβαίως.
 aiguille, f. βελόνη. || δείκτης ὄρολογίου.
 aile, f. πτέρυξ.
 aimable, ἠδύς.
 aimer, αγαπῶ. || s' —, αγαπῶ αμοιβαίως.
 aîné, πρεσβύτερος.
 ainsi, οὕτω. || pour — dire, οὕτως εἰπεῖν. || — que, καθώς, ὥσπερ.
 air, m. αἶρ. || τρόπος, ὕφος, ἔξωτερικόν.
 aigain, m. χαλκός. || κώδων.
 ajouter, προσθέτω.

* Τὸ Λεξιλόγιον τοῦτο δίδει τὴν μετάφρασιν τῆς Γαλλικῆς λέξεως ἐν τῇ ἰδιαιτέρᾳ σημασίᾳ καθ' ἣν ἡ λέξις ἀπαντᾷ ἐν τῷ κειμένῳ.

- alléger, καθιστῶ ἑλαφρότερον.
- aller, πηγαίνω. || s'en aller, ἀπέρχομαι.
- alors, τότε.
- alouette, f. κορυδαλός.
- âme, f. ψυχή.
- amener, φέρω.
- ami, m. φίλος.
- amitié, f. φιλία.
- amour, m. ἀγάπη.
- amphithéâtre, m. ἀμφιθέατρον.
- amuser (s'), διασκεδάζω.
- an, m. ἔτος.
- âne, m. ὄνος.
- animal, m. ζῷον.
- animer, ἐμψυχῶ, ζώογονῶ.
- année, f. ἔτος.
- annonce, f. ἀγγελία.
- annoncer, ἀναγγέλλω. || ἀποκαλύπτω.
- antichambre, f. προθάλαμος.
- antiquité, f. ἀρχαιότης.
- apaiser (la faim), παύω τὴν πείναν.
- apercevoir, βλέπω. || s'—, παρατηρῶ.
- apôtre, m. ἀπόστολος.
- appartement, m. διαμέρισμα.
- appartenir, ἀνήκω.
- appeler, καλῶ. || ἐπικαλοῦμαι.
- appétit, m. ὄρεξις.
- apporter, φέρω.
- apprendre, μανθάνω. || διδάσκω.
- apprêter, παρασκευάζω.
- approcher, πλησιάζω. || s'—, πλησιάζω (οὐδ.).
- approuver, ἐγκρίνω.
- appui, m. ὑποστήριγμα.
- appuyer (s'), στηρίζομαι.
- après, μετά. || κατόπιν.
- après-dîner, m. ἀπόγευμα.
- arbre, m. δένδρον.
- arbrisseau, m. δενδρούλλιον.
- arbuste, m. χαμόδενδρον.
- architecte, m. ἀρχιτέκτων.
- ardeur, f. καύσων.
- aréopage, m. ὁ ἄρειος Πάγος τῶν ἀρχ. Ἀθηνῶν.
- argent, m. χρήματα.
- argument, m. ἐπιχείρημα. || ἀπόδειξις.
- armée, f. στρατός.
- arracher, ἀποσπῶ, ἀρπάζω.
- arrêter (s'), ἵσταμαι, σταματῶ.
- arrivée, f. ἀφίξις.
- arriver, φθάνω, ἔρχομαι.
- arrondir (s'), στρογγυλαίνω (οὐδ.).
- art, m. τέχνη.
- artillerie, f. πυροβολικόν.
- Asie, f. ἡ Ἀσία.
- aspect, m. θέα.
- assaillant, m. πολιορκητής.
- assaut, m. ἔφοδος.
- assembler (s'), συναθροίζομαι.
- asseoir (s'), κάθηται.
- assez, ἀρκετά.
- assiéger, πολιορκῶ.
- assis, καθήμενος.

assistants (les), οἱ παριστά-
μενοι.
assurance, f. θάρρος.
assurer, ἐγγυῶμαι. || βεβαιῶ. ||
s'—, βεβαιουῶμαι. || ἔξακριβῶ.
astre, m. ἄστρον.
Athènes, αἱ Ἀθῆναι.
attacher, συνδέω.
attaquer, προσβάλλω.
attendre, περιμένω.
atterrer, καταπλήττω.
attirer, ἔλκω, ἐφέλκω.
attitude, f. στάσις τοῦ σώμα-
τος, ἦθος.
attrait, m. χάρις, θέλητρον.
aube, f. αὐγή, ἠώς.
aucun, κανείς.
augmenter, αὐξάνω.
aujourd'hui, σήμερον.
auparavant, πρότερον.
auprès, πλησίον.
auréole, f. φωτοστέφανος δι'
οὔ οἱ ζωγραφῶν περιβάλλουσι
τὰς κεφαλὰς τῶν ἁγίων ὡς
σημεῖον δόξης.
aurore, f. ἠώς, αὐγή.
aussi, ἐπίσης. || τόσον. || ὅθεν,
ἐπομένως.
aussitôt, εὐθύς, παραχρῆμα. ||
—que, εὐθύς ὡς, ἄμι.
autant, τόσον. || d'—plus, τό-
σο μᾶλλον.
autour, περίξ.
autre, ἄλλος.
autrefois, ἄλλοτε.
autrui, m. οἱ ἄλλοι, ὁ πλησίον.
avalier, καταβροχθίζω.
avance (d'), ἐκ τῶν προτέρων.
avancer, s'avancer, προχωρῶ.
avant, πρὸ (χρον.).
avec, μετά, σύν.
aversion, f. ἀπέχθεια, ἀντιπά-
θεια.

avis, η. παραίνεσις, συμβουλή.
avocat, m. δικηγόρος.
avoir, ἔχω.
avouer, ὁμολογῶ.
avril, m. ὁ Ἀπρίλιος.

B

babiole, f. ἄθυρομα.
baie, f. κολπίσκος, ὄρμος.
baiser, m. φίλημα.
baiser, φιλῶ, ἀσπάζομαι.
baisser, ταπεινῶ (τοὺς ὀφθαλ-
μοὺς).
balayer, σαρώνω. || σκορπίζω.
|| καθαρίζω.
banc, m. ἐδώλιον.
banquet, m. συμπόσιον.
base, f. βάσις.
basse-cour, f. ὀρνιθῶν, ὀπι-
σθαύλιον.
bataille, f. μάχη.
bateau, m. πλοῖον.
bâtiment, m. οἰκοδομή.
bâtir, κτίζω.
battre, δέρω, κτυπῶ. || νικῶ. ||
οὐδ. πάλλω. || être battu
δέρομαι.
bavarder, φλυαρῶ.
beau, bel, ὠραῖος.
beaucoup, πολύ.
bec, m. ράμφος.
bêler, βελάζω.
bénédiction, f. εὐλογία.
berger, m. ποιμῆν.
besace, f. πήρα, δισσάκκιον.
besogne, f. ἐργασία.
besoin, m. ἀνάγκη.
bête, f. ζῶον.
bibliothèque, f. βιβλιοθήκη.
bien, m. τὸ ἀγαθόν.
bien, καλῶς. || πολύ. || eh—!
λοιπόν!

- bien-aimé, προσφιλέστατος.
 bienfaisant, εὐεργετικός. ||
 σωτήριος.
 bienfait, m. εὐεργέτημα, δῶ-
 ρον.
 bienséance, f. εὐκοσμία, εὐ-
 πρέπεια.
 bientôt, μετ' οὐ πολὺ.
 blanc, blanche, λευκός, —ή.
 blanchir, λευκαίνομαι.
 blé, m. σίτος.
 blessé, m. τραυματίας.
 bleu, κυανοῖς.
 bluet, m. κύανος (φυτόν).
 bocage, m. ἄλσος.
 bœuf, m. βοῦς.
 bois, m. δάσος.
 bon, καλός, ἀγαθός. || χρήσι-
 μος. || ἱκανός.
 bonheur, m. εὐτυχία, εὐτύ-
 χημα.
 bonhomie, f. ἀγαθότης, ἀκα-
 κία.
 bonté, f. ἀγαθότης.
 bord, m. ἄκρα, χεῖλος. || ἀκτί.
 border, περιγυρῶ.
 botte, f. ὑπόδημα.
 botteler, δεματιάζω.
 bouche, f. στόμα.
 boue, f. λάσπη.
 bouger, κινεῖμαι.
 bouquet, m. ἀνθοδέσμη.
 bourdonner, βομβῶ.
 bourrelet, m. στεφάνη ἐπὶ
 τῆς κεφαλῆς τῶν παιδίων,
 ὅπως μὴ κτυπῶσιν ὅταν πί-
 πτωσιν.
 bourse, f. βαλάντιον.
 bout, m. τέλος, τέλος.
 boutique, f. μαγαζεῖον.
 branche, f. κλάδος.
 bras, m. βραχίον. || les—, ἡ
 ἀγκάλη.
 brave, γενναῖος. || καλός, τί-
 μος.
 brebis, f. ἀμνάς.
 brillant, ὑλιστερός.
 briller, λάμπω.
 brin, m. κάρφος.
 briser, θραύω.
 brosser, βουρτσίζω.
 brouillard, m. ὁμίχλη.
 bruit, m. θόρυβος, κρότος.
 brûler, καίω.
 brume, f. ὁμίχλη.
 bruyamment, θορυβωδῶς.
 buffet, m. σκευοθήκη. || κυλι-
 κεῖον.
 buisson, m. βάτος, θάμνος.

C

- ça, ἐδῶ.
 cabinet, m. γραφεῖον.
 cacher, κρύπτω.
 cage, f. κλωδός.
 calice, m. κάλυξ τοῦ ἄνθους.
 calme, γαλήνιος.
 camarade, m. συνάδελφος. ||
 φίλος.
 campagne, f. ἐξοχή. || πεδιάς.
 canal, m. διῶρυξ.
 capitaine, m. λοχαγός.
 car, διότι.
 caractère, m. χαρακτήρ.
 caresse, f. θωπεία.
 caresser, θωπεύω.
 casser, θραύω, σπάνω.
 causer, προξενῶ.
 ceci, τοῦτο.
 céder, ὑποχωρῶ.
 cèdre, m. κέδρος.
 cela, τοῦτο, ἐκεῖνο.
 céleste, οὐράνιος. || θεῖος
 celle-ci, αὕτη.
 celle-là, ἐκεῖνη.

- cer (προφ. cè, cèr πρὸ φω-
 νήεντος), κλήμα ἀμπέλου.
 cependant, ἐν τούτοις.
 certain, τις. || βέβαιος.
 certainement, βεβαίως.
 cesse (sans), ἀδιακόπως.
 chacun, ἕκαστος.
 chagrin, m. λύπη.
 chair, f. σάρξ, κρέας.
 chambre, f. δωμάτιον.
 champ, m. ἀγρός, πεδῖον.
 champêtre, ἀγροτικός.
 changement, m. ἀλλοίωσις.
 changer, μεταβάλλω.
 chanson, f. ᾠσμα.
 chant, m. ᾠσμα.
 chanter, ᾄδω.
 chaque, ἕκαστος.
 chardonneret, m. καρδερίνα.
 charge, f. φορτίον.
 chargé, φορτωμένος.
 charger, ἐπιφορτίζω.
 charmant, θελκτικός.
 charme, m. μαγεία.
 charmer, μαγεύω, γοητεύω.
 charrue, f. ἄροτρον.
 chasser, θηρεύω, κυνηγῶ.
 chat, m. γαλῆ.
 chausser (se), φορῶ τὰ ὑπο-
 δήματα μου.
 chemin, m. ὁδός, δρόμος.
 cheminée, f. ἐστία, τζάκι.
 chêne, m. δρυς.
 cher, προσφιλής, ἀγαπητός.
 chercher, (ἀνα)ζητῶ.
 chéri, ἀγαπητός.
 chérir, ἀγαπῶ. || σέβομαι.
 chétif, μηδαμινός.
 cheval, m. ἵππος. || à-, ἔφιπ-
 πος.
 chez, πρόθ. παρὰ, εἰς.
 chien, m. κύων.
 choisir, ἐκλέγω.
- choix, m. ἐκλογή.
 choquer (se), συγκρούομαι.
 chose, f. πράγμα.
 cidre, m. μηλίτης (οἶνος).
 ciel (πλ. cieux), m. οὐρανός. ||
 Θεός.
 cime, f. κορυφή.
 cinq, πέντε.
 cinquante, πενήντα.
 circonstance, f. περίστασις.
 cire, f. κηρός.
 cirer, λουστράρω.
 cité, f. πόλις.
 clair, διαυγής. || εὐληπτός, σα-
 φής.
 clef, f. κλειδί.
 climat, m. κλίμα.
 cœur, m. καρδιά.
 colère, f. ὀργή, θυμός.
 colline, f. λόφος.
 combat, m. μάχη.
 comique, κωμικός.
 comme, ὡς, ὅπως. || ὅτε, ἐνώ.
 || ἐπειδή. || πῶς.
 commencer, ἀρχίζω.
 comment, πῶς.
 commun, κοινός.
 commune, f. κοινότης, δήμος.
 compagnie, f. συναναστροφή.
 complètement, ὀλοσχερῶς.
 composer, συγγράφω.
 comprendre, περιλαμβάνω. ||
 ἐννοῶ.
 conducteur, m. ὁδηγός.
 conduire, ὀδηγῶ. || κυβερνῶ,
 διευθύνω.
 conduite, f. ὀδηγία, ἡγεσίη.
 confident, m. ἐμπιστος.
 confondre (se), συγχέομαι.
 conjugal, συζυγικός.
 connaître, γνωρίζω.
 consacrer, ἀγιάζω. || καθιστῶ
 ἱερόν, σεβάσιμον. || ἀφιερῶ.

- conscience, f. συνείδησις.
 conseil, m. συμβουλή.
 considérer, σκέπτομαι, ἀνα-
 λογίζομαι.
 consoler, παρηγορῶ.
 Constantinople, ἡ Κωνσταν-
 τινούπολις.
 consternation, f. κατάπληξις.
 consulter, συμβουλευόμαι.
 contempler, ἐπισκοποῦ.
 contenir, περιέχω.
 content, εὐχαριστημένος. || εὐ-
 θυμὸς.
 contenter, εὐχαριστῶ. || se—,
 ἀρκοῦμαι.
 continuer, ἐξακολουθῶ.
 contraire, ἐναντίος. || au—,
 τοῦναντίον.
 contre, ἐναντίον.
 convenir, ἀρμόζω.
 conversation, f. συνομιλία.
 convive, m. συνδατυμῶν.
 convoî, m. ἐφοδιοπομπή.
 coquelicot, m. παππαροῦνα.
 Corinthe, ἡ Κόρινθος.
 corps, m. σῶμα.
 corriger, διορθῶνω.
 côte, f. ἀκτὴ.
 côté (de), πλαγίως.
 coteau, m. κλιτύς. || λόφος.
 couche, f. κοίτη, κλίνη.
 coucher (se), κατακλίνομαι.
 couler, ρέω. || (ἐπὶ χρόνου)
 περὶνῶ, παρέρχομαι.
 couleur, f. χροῶμα.
 coup (de pierre), πετριά. || —
 d'œil, βλέμμα, ματιά. ||
 tout à—, αἴφνης.
 coupe, f. κύπελλον.
 couper, κόπτω.
 cour, f. αὐλή.
 courage, m. ἀνδρία, καρτε-
 ρία.
 courber, κάμπω, λυγίζω. ||
 se—, κύπτω.
 courir, τρέχω.
 couronne, f. στέμμα.
 course, f. δρόμος. || ροῦς.
 court, βραχύς.
 cousine, f. ἐξαδέλφη.
 contume, f. ἔθιμον, ἔθος.
 couver, ἐπωάζω.
 couvert, m. περικάλυμμα.
 couvrir, καλύπτω. || se—, κα-
 λύπτομαι.
 craindre, φοβοῦμαι.
 crainte, f. φόβος.
 créature, f. πλάσμα.
 creuser (se), κοιλαίνομαι.
 cri, m. κραυγή.
 crier, κράζω, φωνάζω.
 critique, κρισιμὸς.
 croire, πιστεύω, νομίζω, φρονῶ.
 croire, ἀναπτύσσομαι, αὐ-
 ξάνω. || βλαστάνω.
 cruel, σκληρός. || ἄπλαγχνος.
 cueillir, δρέπω.
 cuisine, f. μαγειρεῖον. || μα-
 γειρική.
 cuisse, f. μηρός.
 curieux, περιέργος. || σπάνιος,
 θαυμαστός.
 curiosité, f. περιέργεια
 cypres, m. κυπάρισσος.

D

- danger, m. κίνδυνος.
 dans, ἐν, ἐντός.
 davantage, περισσότερον.
 dé, m. δακτυλήθρα.
 débarquer, ἀποδιβάζομαι.
 débile, ἀδύνατος.
 débris, m. ἐρείπιον.
 dédaigner, περιφρονῶ.
 dédaigneux, περιφρονητικός.

- défaut, m. ἐλάττωμα.
 défectueux, ἐλαττωματικός.
 défendre, ἀπαγορεύω. || ὑπερ-
 ασπίζω. || προστατεύω, προ-
 φυλάττω. || se—, ἀμύνομαι.
 dégringoler, καταραυλώ.
 déjà, ἤδη.
 déjeuner, m. πρόγευμα.
 déjeuner, προγευματίζω.
 délices, f. ἡδονή. || θέλγητρα.
 délicieux, ἡδύς, ἡδιστος.
 Delphes, οἱ Δελφοί.
 demain, αὔριον.
 demander, ζητῶ. || ἔρωτῶ.
 démêlé, εὐκρινής.
 demeure, f. κατοικία.
 demeurer, κατοικῶ, μένω.
 demi, ἡμισυς. || à—, ἕξ ἡμι-
 σείας, σχεδόν.
 démontrer, ἀποδεικνύω.
 dépenser, ἐξοδεύω. || κατανα-
 λίσκω.
 dépit, m. ἀγανάκτησις, πείσμα.
 déployer, ἐπιδεικνύω.
 déposer, ἀποθέτω.
 dépouille, f. λεία, λάφυρα.
 dépouillé (ἐπὶ δάσους), γυμνός.
 dépouiller, ἐκδύω. || être dé-
 pouillé, γυμνοῦμαι.
 depuis, ἀπό.
 dérober, ὑποκλέπτω.
 dérouler, ἐκτυλίσσω, ἐκτείνω.
 derrière, ὀπισθεν.
 descendre, καταβαίνω.
 désigner, δεικνύω.
 désir, m. ἐπιθυμία, πόθος.
 désirer, ἐπιθυμῶ.
 dessécher(se), ἀποξηραίνομαι.
 desseïn, m. σχέδιον.
 dessous (au-), ὑποκάτω.
 dessus (au-), ὑπεράνω, ἄνω-
 θεν. || là—, κατ' ἐκείνην τὴν
 στιγμήν, τότε.
- désuni, διηρημένος.
 détourner (se), στρέφομαι ἀλ-
 λοῦ.
 détruire, καταστρέφω.
 deuil, m. πένθος.
 devant, ἔμπροσθεν, πρό.
 développer, ἀναπτύσσω.
 devenir, γίνομαι.
 devise, f. σύμβολον, ἔμβλημα.
 devoir, m. καθήκον.
 devoir, ὀφείλω.
 dévorer, καταβροχθίζω.
 dévoué, ἀφωσιωμένος.
 dévouement, m. αὐταπάσ-
 νησις.
 Dieu, ὁ Θεός.
 différent, διάφορος.
 digne, ἄξιος.
 dignitaire, m. μεγιστάν.
 dignité, f. σεμνότης.
 dindon, m. ἰνδαλεκτρονών,
 γάλλος.
 dîner, m. γεῦμα.
 dire, λέγω. || c'est-à—, δι-
 λαδή.
 direction, f. διεύθυνσις.
 diriger (se), διευθύνομαι.
 disciple, m. μαθητής.
 discours, m. λόγος.
 discrètement, μυστικῶς.
 disperser, διασκορπίζω, τρέπω
 εἰς φυγήν.
 dispos, εὐθυμος.
 divertir, τέρπω.
 docteur, m. ἰατρός.
 doigt, m. δάκτυλος.
 domestique, m. ὑπηρέτης.
 donc, λοιπόν.
 donner, δίδω.
 dont, τοῦ ὁποίου, τῆς ὁποίας,
 τῶν ὁποίων.
 doré, κεχρυσωμένος, ἐπίχρυσος.
 dormir, κοιμῶμαι.

dos, m. ράχις
 double, διπλοῦς.
 doucement, ἀγάλι ἀγάλι.
 douleur, f. λύπη. || πόνος.
 doux, γλυκύς. || εὐχάριστος, χα-
 οίεις.
 dresser, ἀνορθῶ. ||—la table,
 στρώνω τὴν τράπεζαν. ||
 se—, ἀνορθοῦμαι.
 droit, m. δικαίωμα.
 droit, εὐθύς, ἴσιος. || δεξιός. ||
 à droite, δεξιά.
 duc, m. δούξ.
 duchesse, f. δούκισσα.
 durer, διαρκῶ.
 duvet, m. πτίλον. || χνούδι.

E

eau, f. ὕδωρ.
 échange, m. ἀνταλλαγή.
 échanger, ἀνταλλάσσω.
 échapper, διαφεύγω. || s'—,
 ἐκφεύγω, χάνομαι.
 échelle, f. κλίμαξ (κινητή).
 éclairer, φωτίζω. || παιδεύω.
 éclat, m. λαμπρότης.
 éclore, ἐκκολάπτομαι.
 école, f. σχολεῖον.
 écolier, m. μαθητής.
 écouler (s'), διαρρέω.
 écouter, ἀκούω.
 écrier (s'), ἀνακραῖω.
 écrire, γράφω.
 effet, m. ἀποτέλεσμα. || en—,
 πράγματι.
 effrayé, ἔντρομος.
 également, ἐξ ἴσου. || ὁμοίως.
 égayer (s'), φαιδρύνομαι. ||
 διασκεδάζω.
 églantier, m. ἀγρία τριαντα-
 φυλλιά.
 église, f. ἐκκλησία.

éléance, f. κομψότης, χάρις.
 élément, m. στοιχείον.
 élever, ἀνυψῶ. || ἀνατρέφω,
 παιδαγωγῶ. || s'—, (ἀν) ὑ-
 ψοῦμαι· ἀνεγείρομαι. || bien
 élevé, καλοανατεθραμμένος.
 éloigner, ἀπομακρύνω. || s'—,
 ἀπομακρύνομαι.
 éloquence, f. εὐγλωττία.
 embarras, m. ἀμηχανία.
 embouchure, f. ἐκβολή πο-
 ταμοῦ.
 embrasser, ἀσπάζομαι.
 émotion, f. συγκίνησις.
 empereur, m. αὐτοκράτωρ.
 empire, m. κράτος.
 emprocher, τσεπάνω.
 emporter, ἀποκομίζω, ἀπάγω,
 παίρνω. || πορθῶ, κυριεύω.
 empressé, βιαστικός.
 empresser (s'), σπεύδω.
 ému, συγκινηθεῖς.
 émulation, f. ἄμιλλα.
 enceinte, f. περίβολος.
 enchanté, μάγος, εὐάρεστος.
 encore, ἀκόμη.
 encourager, ἐνθαρρύνω.
 endormir, ἀποκομίζω.
 énergie, f. δραστηριότης.
 enfance, f. παιδικὴ ἡλικία.
 enfant, m. παιδίον, τέκνον. ||
 f. κοράσιον.
 enrhumé, ἔγκλειστος.
 enfermer, ἐγκλείω.
 enfin, ἐπὶ τέλους.
 enfoncer, βυθίζω.
 enfuir (s'), φεύγω.
 ennemi, m. ἐχθρός.
 énorme, μέγιστος.
 enseignant, διδασκαλικός.
 enseigner, διδάσκω.
 ensemble, ὁμοῦ.
 ensuite, ἔπειτα.

entendre ακούω. || έννοῶ.
 entier, ὀλόκληρος.
 entièrement, ἔξ ὀλοκλήρου.
 entourer, περιβάλλω, περι-
 στοιχίζω.
 entrain, m. εὐθυμία. || ζῆλος.
 entre, μεταξύ.
 entreprendre, ἐπιχειρῶ.
 entrer, εἰσερχομαι.
 entretenir (s'), συνδιαλέγομαι.
 enveloppe, f. περικάλυμμα.
 envelopper, περικαλύπτω.
 envers, πρὸς.
 envie, f. φθόνος. || πόθος, ἐ-
 πθυμία.
 envier, φθονῶ, ζηλεύω.
 envoyer, στέλλω.
 épargner, φείδομαι, οἰκονομῶ.
 épaule, f. ὤμος.
 épauvette, f. ἐπωμῖς.
 épi, m. στάχυς.
 éprouvable, φοβερός.
 éprouvante, ἔντρομος.
 éproux, m. σύζυγος.
 éprouver, ἀσθάνομαι.
 Esope, ὁ Αἰσωπος.
 espace, m. διάστημα.
 espérer, ἐλπίζω.
 esprit, m. πνεῦμα. || νοῦς.
 estimer, ἔκτιμῶ.
 étaler, ἐκθέτω, ἐξαπλῶ. || ἐπι-
 δεικνύω.
 étang, m. λίμνη.
 état, m. κατάστασις. || κράτος.
 été, m. θέρος.
 éteindre, σβήνω.
 étendard, m. σημαία.
 étendre, ἐκτείνω.
 étonné, ἐκπληκτός.
 étonnement, m. ἐκπληξις.
 étonner, ἐκπληττω.
 étouffer, οὐδ. πνίγομαι.
 étranger, m. ξένος.

être, m. ὄν.
 être, εἶμαι.
 étui, m. θήκη, κέλυφος.
 Europe, Εὐρώπη.
 éviter, ἀποφεύγω.
 exactement, ἀκριβῶς.
 exagérer, λέγω ὑπερβολήν.
 examiner, ἐξετάζω.
 exciter, διεγείρω.
 excuser (s'), δικαιολογοῦμαι.
 exemple, m. παράδειγμα.
 expérience, f. πείρα.
 exposer (s'), ἐκτίθεμαι.
 expression, f. ἔκφρασις.
 extrême, ἄκρος, ἔσχατος. || ὑ-
 περβολικός, ὑπέρομετρος.
 extrémité, f. ἄκρον.

F

face, f. πρόσωπον. || —à—,
 πρόσωπον πρὸς πρόσωπον.
 facile, εὐκόλος.
 facilement, εὐκόλως.
 faible, ἀσθενής, ἀδύνατος. ||
 ταπεινός.
 faim, f. πείνα. || avoir—, πεινῶ.
 faire, κάμνω.
 famille, f. οἰκογένεια.
 fardeau, m. φορτίον.
 fatigue, f. κόπος, μόχθος.
 fatigué, κουρασμένος.
 fatiguer (se), κουράζομαι.
 faut (il), πρέπει.
 fauvette, f. ὑπολαΐς.
 faveur (en—de), ἔνεκα.
 femelle, f. θήλεια, θήλυ ζώου.
 femme, f. γυνή. || σύζυγος.
 fenêtre, f. παράθυρον.
 fente, f. ρωγμή, σχισμὴ.
 ferme, σταθερός.
 féroce, ἄγριος.
 festin, m. συμπόσιον.

fête, f. ἑορτή.
 feuillage, m. φύλλωμα.
 feuille, f. φύλλον.
 fidèle, πιστός.
 fier, ἀλαζών, ὑπερήφανος.
 fièrement, ὑπερηφάνως.
 fierté, f. ὑπερηφάνεια.
 figure, f. μορφή, πρόσωπον.
 figurer (se), φαντάζομαι.
 filial, υἱικός.
 fille, f. θυγάτηρ, κόρη.
 fils, m. υἴος.
 fin, f. τέλος.
 fixement, ἀτενῶς.
 fleur, f. ἄνθος.
 fleurî, ἀνθηρός.
 fleuve, m. ποταμός.
 Florence, ἡ Φλωρεντία.
 florissant, ἀκμάζων.
 flotter, ταλαντεύομαι.
 flûte, f. αὐλός.
 foin, m. χόρτον ξηρόν.
 fois, f. φορά. || à la—, συγ-
 χρόνως.
 fondation, f. ἴδρυσις.
 fonder, ἰδρύω.
 fontaine, f. πηγή.
 force, f. δύναμις, ρώμη.
 forêt, f. δάσος.
 forger, σφυρηλατῶ.
 former, σχηματίζω.
 fort, δυνατός. || ἐπίρ. δυνατά.
 || λίαν, πολύ.
 fortement, ἰσχυρῶς.
 fortune, f. τύχη.
 fossé, m. τάφρος.
 foudroyer, κεραυνοβολῶ.
 foule, f. πλῆθος.
 fourche, f. δίκανον.
 fourrure, f. γούνα.
 fourvoyer (se), ἀποπλανῶμαι.
 fragile, εὐθραυστος.
 frais, fraîche, δροσερός.

fraise, f. φράουλα.
 fraisier, m. φραουλιά.
 franc, εἰλικρινής.
 France, f. Γαλλία.
 franchement, ἀφελῶς, εἰλι-
 κρινῶς.
 franchir, διαβαίνω.
 frappant, θαυμαστός. || ἔναρ-
 γής.
 frapper, κτυπῶ.
 frêle, ἀσθενής, ἀδύνατος.
 frémir, φρίττω.
 frère, m. ἀδελφός.
 frissonner, φρίττω, ἀνατρι-
 χιάζω.
 froidement, ψυχρῶς.
 front, m. μέτωπον.
 frontière, f. τὰ σύνορα.
 fuir, φεύγω.
 fuite, f. φυγή.
 fumer, καπνίζω.

G

gages, m. μισθὸς στρατιώτου.
 gagner, κερδίζω.
 gai, φαιδρός.
 gaîté, f. φαιδρότης, εὐθυμία.
 gaîment, εὐθύμως. || προθύ-
 μως.
 gambade, f. ἄτακτον πῆδημα.
 garçon, m. ἀγόρι. || ὑπηρέτης.
 garder, τηρῶ, φυλάττω. || se—,
 φυλάττομαι, προσέχω.
 gardien, m. φύλαξ.
 gauche, ἀριστερός. || à —,
 ἀριστερά.
 gaulois, γαλατικός.
 gazon, m. χλόη.
 gazouiller, γλυκοκελαδῶ. ||
 ψελλίζω.
 général, γενικός. || οὖσ. στρα-
 τηγός.

généreux, μεγαλόδωρος.
 genou, m. γόνυ.
 gens, m. ἄνθρωποι.
 Georges, ὁ Γεώργιος.
 glace, f. πάγος. || κάτοπτρον.
 glacé, παγωμένος.
 glisser, παρεμβάλλω, χώνω
 ἐπιδεξίω.
 gloire, f. δόξα.
 glousser, κλάζω.
 glouton, λαίμαργος.
 glu, f. ἰξός.
 godet, m. μέρος τοῦ ἄνθους
 περιέχον τὰ πέταλα.
 golfe, m. κόλπος.
 goûter, ἀπολαμβάνω.
 grain, m. κόκκος, σπειρὶ τῶν
 σιτηρῶν. || ράξι, ρῶγα.
 graine, f. σπέρμα, σπόρος.
 grandeur, f. μέγεθος.
 grandir, μεγαλῶνω (οὐδ.).
 grappe, f. βότρυς, τσαμπί.
 gratitude, f. εὐγνωμοσύνη.
 grec, grecque, ἕλλην, ἕλλη-
 νικός.

Grèce, f. Ἑλλάς.
 Grégoire, ὁ Γρηγόριος.
 grimace, f. μορφασμός.
 grogner, γρουλλίζω.
 gronder, ἐπιπλήττω.
 gros, μέγας.
 guérison, f. θεραπεία.
 gueule, f. στόμα ζώου.

H

habile, ἱκανός.
 habiller, ἐνδύω. || s²-, ἐνδύομαι.
 habitant, m. κάτοικος.
 hardi, τολμηρός.
 hasard (au-), εἰκῆ, ἀπερισκέ-
 πτως.

hasarder, ριψοκινδυνεύω.
 haut, ὑψηλός. || le-, ἡ κορυφή.
 hauteur, f. ὕψος.
 hélas! φεῦ!
 Henri, ὁ Ἑρριίκος.
 herbe, f. χόρτον.
 héroïne, f. ἥρωϊς.
 heure, f. ὥρα.
 heureux, εὐτυχίης.
 hier, χθές.
 hirondelle, f. χελιδών.
 hiver, m. χειμῶν.
 Homère, ὁ Ὅμηρος.
 homme, m. ἄνθρωπος, ἀνήρ.
 honnêteté, f. τιμότης.
 honneur, m. τιμή.
 horloge, f. ὠρολόγιον.
 horloger, m. ὠρολογοποιός.
 hors, ἐκτός, πλὴν.
 hôtel, m. μέγαρον.
 humain, ἀνθρώπινος.
 humble, ταπεινός. || ἀφανής.
 hydromel, m. ὑδρόμελι (πο-
 τόν).

I

ici, ἔδῶ.
 idée, f. ἰδέα.
 île, f. νῆσος.
 image, f. εἰκῶν.
 imbécile, ἡλίθιος.
 imiter, μιμοῦμαι.
 immédiatement, ἀμέσως. ||
 εὐθύς, κατόπιν.
 immensité, f. τὸ ἄπειρον. ||
 μεγάλη ἔκτασις.
 immobile, ἀκίνητος.
 importance, f. ἀξία, σπου-
 δαιότης.
 important, σπουδαῖος.
 importe (n'), ἀδιάφορον.
 impression, f. ἐντύπωσις.

incapacité, f. ἀνικανότης.
 incliner (s'), κλίνω, κύπτω. ||
 ὑποκλίνομαι.
 inconnu, ἄγνωστος.
 indice, m. τεκμήριον, γνώρι-
 σμα, σημεῖον.
 indifférence, f. ἀδιαφορία.
 indiquer, δεικνύω.
 inexprimable, ἀνεκφράστος.
 infirmerie, f. νοσοκομεῖον.
 informe, ἄμορφος.
 innombrable, ἀναρίθμητος.
 inquiet, ἀνίσυχος.
 inquiétude, f. ἀνησυχία.
 insecte, m. ἔντομον.
 insolent, θρασύς, προπετής.
 instant, m. στιγμή.
 instituteur, m. διδάσκαλος.
 instruction, f. παιδεία.
 instruire, διδάσκω. || s' —, δι-
 δάσκομαι.
 instrument, m. μουσ. ὄργανον.
 insultant, ὑβριστικός.
 intelligence, f. διάνοια, νοῦς.
 || εὐφνία.
 intelligent, εὐφνής.
 inutile, ἄχρηστος.
 irriter, παροργίζω.
 Italie, Ἰταλία.

J

jamais, ποτέ.
 jambe, f. κνήμη, πούς.
 jardin, m. κήπος.
 jaunâtre, ὑπόξανθος, κίτρι-
 νωπός.
 jaune, κίτρινος.
 jaunir, κίτρινίζω (οὐδ.).
 Jeanne, ἡ Ἰωάννα.
 Jérôme, ὁ Ἰερώνυμος.
 jeter, ῥίπτω. || se —, ῥίπτομαι.

jeune, νέος, νεαρός. — homme,
 νέος. — fille, νεάνις.
 jeunesse, f. νεότης.
 joie, f. χαρά.
 joli, κομψός, ὠραῖος.
 Joseph, ὁ Ἰωσήφ.
 jouer, παίζω.
 jouet, m. παίγνιον.
 jouir, ἀπολαμβάνω.
 jour, m. ἡμέρα. || les — s., ὁ
 βίος, ἡ ζωή. || tous les — s.,
 καθημερινῶς.
 journalier, m. ἡμεροδουλεῦ-
 τής.
 journée, f. ἡμέρα.
 jovial, φαιδρός.
 joyeux, φαιδρός, περὶ χαρῆς.
 juger, κρίνω.
 jure, f. φοῦστα.
 jusque, μέχρι.
 juste, δίκαιος. || ἀκριβής, εὐά-
 μοστος.
 justice, f. δικαιοσύνη.

L

là, ἐκεῖ, ἐδῶ. || — bas, ἐκεῖ
 κάτω.
 lac, m. λίμνη.
 laine, f. ἔριον.
 laisser, ἀφίνω.
 lait, m. γάλα.
 languir, μαραίνομαι, φθίνω.
 large, εὐρύς.
 largesse, f. ἐλευθεριότης.
 Laura, ἡ Λάουρα.
 laurier, m. δάφνη.
 léger, ἑλαφρός.
 légèrement, ἑλαφρῶς.
 lendemain, m. ἡ ἐπαύριον.
 lent, βραδύς.
 lentement, βραδέως.
 lequel, ὁ ὁποῖος. || ἔρωτ. ποῖος.

lettre, f. ἐπιστολή.
 lever, ὑψῶ. || —le siège, λύω
 τὴν πολιορκίαν. || se — (ἐπὶ
 ἀνέμου), σηκώνομαι, ἀρχί-
 ζω νὰ φρυσῶ.

liberté, f. ἐλευθερία.

libre, ἐλεύθερος.

lien, m. δεσμός.

lierre, m. κισσός.

lieu, m. τόπος, μέρος. || au—
 de, ἀντί.

lieutenant, m. ὑπολοχαγός.

ligne, f. γραμμή.

limite, f. ὄριο.

limpide, διανγής, καθαρός.

lion, m. λέων.

lire, ἀναγνώσκω.

lit, m. κλίνη. || στρωμνή.

livre, m. βιβλίον.

livrée, f. οἱ ἀκόλουθοι μεγά-
 λου οἴκου.

loi, f. νόμος.

loin, μακράν.

long, μακρός. || le—de, κατὰ
 μῆκος τοῦ.

longtemps, ἐπὶ πολὺ.

lors, τότε.

lorsque, ὅταν.

louis, m. λουδοβίκειον.

loup, m. λύκος.

lourd, βαρῦς.

lui, ἐκεῖνος.

luire, λάμπω.

lutte, f. πάλη, ἀγών.

M

machine, f. μηχανή.

maçonner, κτίζω.

magnanime, μεγαλόφρων.

magnifique, μεγαλοπρεπής.

maigre, ἰσχνός. || πενιχρός.

main, f. χεῖρ.

mais, ἀλλά.

maison, f. οἰκία.

maître, m. κύριος. || διδάσκα-
 λος.

mal, m. τὸ κακόν. || ἐπὶ κακῶς.

malade, ἀσθενής.

mâle, m. ἄρσεν.

malheur, m. δυστυχία, δυστύ-
 χημα.

malheureux, δυστυχής.

maman, f. μήτηρ, μαμά.

mamelle, f. μαστός.

manche, f. χεῖρίς, μανίκα.

manger, τρώγω.

manière, f. συμπεριφορά.

manquer, ἔλλείπω. || στεροῦ-
 μα.

manteau, m. μανδύας.

marchand, m. ἔμπορος.

marcher, βαδίζω· προχωρῶ.

maréchal, m. στρατιόρχης.

marguerite, f. μαργαρίτα (ἄν-
 θος).

Marguerite, ἡ Μαργαρίτα.

marî, m. σύζυγος.

Marie, ἡ Μαρία.

marier, νυμφεύω.

marquer, δεικνύω, δηλῶ.

masse, f. ὄγκος.

mât, m. ἱστός.

maternel, μητρικόν.

matière, f. ὕλη.

matin, m. πρωΐα.

matinée, f. προμεσημβρία.

mauvais, κακός, ἄθλιος.

médecin, m. ἰατρός.

meilleur, καλλίτερος.

mêler (se), ἀναμιγνύομαι.

même, ὁ αὐτός, ἡ αὐτή, τὸ αὐ-
 τό. || lui—, αὐτὸς οὗτος. ||

ἐπὶ. μάλιστα, ἀκόμη καί.

ménage, m. τὰ τῆς οἰκίας, οἰ-
 κοκυριόν.

mendiant, m. ἐπαίτης.
 mener, ἄγω, φέρω.
 mépriser, περιφρονῶ.
 mer, f. θάλασσα.
 mère, f. μήτηρ.
 mérite, m. ἀρετή, ἀξία.
 métamorphose, f. μεταμόρ-
 φωσις.
 mettre, θέτω. || se —, τίθειμαι.
 meule, f. θημωνία.
 midi, m. μεσημβρία.
 miel, m. μέλι.
 mien (le), ὁ ἰδικός μου.
 mieux, καλλίτερον.
 milieu (au), ἐν μέσῳ.
 mille, χίλιοι. || ἄπειροι.
 millet, m. κεχρί.
 minaret, m. μιναρὲς τζαμίου.
 mince, λεπτός, ἰσχνός.
 minute, f. λεπτόν τῆς ὥρας.
 miroir, m. κάτοπτρον.
 modestie, f. μετριοφροσύνη,
 κοσμιότης. || αἰδώς.
 mœurs, f. ἥθη.
 moindre (le), ὁ ἐλάχιστος.
 moineau, m. στρουθίον.
 moins, ὀλιγότερον. || du —,
 τοῦλάχιστον.
 mois, m. μῆν.
 moitié (à), κατὰ τὸ ἥμισυ.
 moment, m. στιγμή. || pour
 le —, κατὰ τὸ παρόν.
 monde, m. κόσμος. || tout le —,
 ὅλοι.
 monnaie, f. νομίσματα.
 monsieur, κύριος.
 monter, ἀναβαίνω.
 montre, f. ὥρολόγιον.
 montrer, δεικνύω. || se —, φαί-
 νομαι.
 monument, m. μνημεῖον.
 moquer (se), περιπαίζω,
 χλευάζω.

morceau, m. τεμάχιον.
 mort, m. νεκρός. || f. ὁ θάνα-
 τος.
 morte, f. νεκρά.
 mortel, θανάσιμος. || θνητός.
 mot, m. λέξις.
 mouche, f. μυῖα.
 mourir, ἀποθνήσκω.
 mouron, m. ἀναγαλλίς (φυ-
 τόν).
 mousse, f. βρύον.
 mouton, m. πρόβατον.
 mouvement, m. κίνησις.
 moyen, m. μέσον, τρόπος.
 muguet, m. ἀνθεμῖς.
 multiplier, πολλαπλασιάζω.
 mur, m. τοῖχος.
 mûr, ὄριμος.
 muraille, f. τεῖχος.
 murmurer, γογγύζω.
 mutuellement, ἀμοιβαίως.

N

naître, γεννῶμαι.
 nature, f. φύσις.
 naturel, φυσικός. || ἀνεπιτή-
 δευτος.
 naturellement, φυσικά.
 néanmoins, οὐχ ἦττον.
 nécessaire, ἀναγκαῖος.
 net, nette, καθαρός. || διαυγής.
 niche, f. οἰκίσκος κυνός.
 nid, m. φωλεά.
 noble, εὐγενής.
 noir, μέλας.
 nom, m. ὄνομα.
 nombre, m. ἀριθμός.
 nombreux, πολυάριθμος.
 nommé, ὀνόματι.
 nommer, ὀνομάζω. || προσα-
 γορεύω.
 non, ὄχι.

nord, m. βορρᾶς.
 nourrir, τρέφω.
 nourrisson, m. θρέμμα, βρέ-
 φος.
 nouveau, νέος.
 payer, πνίγω.
 nue, f. νεφέλη, νέφος. || οὐρα-
 νός.
 nuit, f. νύξ.

O

objet, m. αντικείμενον, πράγμα.
 obliger, ἀναγκάζω.
 observer, παρατηρῶ.
 occasion, f. εὐκαιρία, περίστα-
 σις.
 œil (πλ. yeux), m. ὀφθαλμός.
 œillet, m. γαρούφαλον.
 œuf, m. ὄον.
 officier, m. ἀξιωματικός.
 offrir, προσφέρω, παρουσιάζω.
 oie, f. χήν.
 oiseau, m. πτηνόν.
 ombre, f. σκιά.
 on, τις.
 ondoyant, ἀνεμοκίνητος, κυ-
 ματίζων.
 oppression, f. κατάθλιψις.
 or, σύνδ. λοιπόν.
 or, m. χρυσός. || d'—, χρυσοῦς.
 ordinairement, συνήθως.
 ordonner, διατάσσω.
 ordre, m. τάξις. || διαταγή.
 oreille, f. οὖς.
 orgueil, m. ὑπερηφάνεια.
 orgueilleux, ἀλαζών, ὑπερή-
 φανος.
 ormeau, m. πελέα.
 orphelin, m. ὀρφανός.
 os, m. ὀστοῦν.
 oser, τολμῶ.
 où, ὅπου.

oublier, λησμονῶ.
 ouvert, ἀνοικτός.
 ouvrier, m. ἐργάτης.
 ouvrir ἀνοίγω. || s'—, ἀνοί-
 γομαι.

P

paille, f. ἄχυρον.
 pain, m. ἄρτος.
 paître, βόσκω.
 paix, f. εἰρήνη, ἡσυχία.
 palais, m. ἀνάκτορον.
 pâle, ὠχρός.
 rampre, m. κληματὶς ἀμπέλου.
 panier, m. καλάθι.
 para, m. πατήρ, μπαμπᾶς.
 paraître, φαίνομαι, ἐμφανίζο-
 μαί.
 parbleu, μὰ τὴν ἀλήθειαν.
 parc, m. μάνδρα, στάνη.
 parce que, διότι.
 parcourir, διατρέχω.
 parents, m. γονεῖς.
 paresseux, ὀκνηρός.
 parfois, ἔνιοτε.
 parfum, m. ἄρωμα.
 Paris, οἱ Παριῖσιοι.
 parler, ὁμιλῶ.
 parmi, μεταξύ.
 Parnasse, ὁ Παρνασσός.
 parole, f. λόγος, λέξις.
 part, f. μέρος. || de toutes—s,
 πανταχόθεν.
 partager, διανέμω, μοιράζω. ||
 μετέχω. || se—, μοιράζομαι.
 partie, f. μέρος.
 partir, ἀναχωρῶ.
 partout, πανταχοῦ.
 parure, f. κόσμος, στολισμός.
 parvenir, κατορθώνω.
 pas, m. βῆμα.
 passer, διέρχομαι, περνῶ. ||

- παρέροχομαι. || se —, παρέροχομαι, περνῶ συμβαίνω.
 passereau, m. στρουθίον.
 paternel, πατριχός.
 Pathmos, ἡ Πάτμος.
 patience, f. ὑπομονή.
 patrie, f. πατρίς.
 patte, f. πούς ζώου.
 pâture, f. τροφή.
 Paul, ὁ Παῦλος.
 pauvre, πτωχός. || καυμένος
 payer, πληρώνω.
 pays, m. χώρα, πατρίς.
 peau, f. δορά.
 peine, f. ποινή. || δυσκολία. ||
 à —, μόλις.
 Peloponèse, m. Πελοπόννησος.
 pencher (se), κίπτω.
 pendant, κατὰ (χρον.). || — que, ἐνῶ.
 pendre, κρέμαμαι.
 pensée, f. σκέψις. || γνώμη, φρόνημα, ἰδέα. || διάνοια, νοῦς.
 penser, σκέπτομαι. || νομίζω. || — à, φροντίζω.
 percer, διαπερῶ.
 perdre, χάνω. || καταστρέφω.
 père, m. πατήρ.
 péril, m. κίνδυνος.
 permettre, ἐπιτρέπω.
 permission, f. ἄδεια.
 personnage, m. πρόσωπον.
 personne, f. ἄνθρωπος. || jeu-
 ne —, νεᾶνις. || μετ' ἀρνήσ.
 κανείς.
 pesanteur, f. βάρος.
 pétale, m. πέταλον ἄνθους.
 petit, μικρός.
 peu, ὀλίγον.
 peupler, κατοικίζω. || πληρῶ.
 peur, f. φόβος.
 peut-être, ἴσως.
 philosophe, m. φιλόσοφος.
 philosophie, f. φιλοσοφία.
 pièce, f. νόμισμα.
 pied, m. πούς. || à —, πεζῆ. ||
 ρίζα, βάσις τοῦ δένδρου.
 pieux, εὐσεβής.
 pigeon, m. περιστέρα.
 pillage, m. λεηλασία.
 pin, m. πεῦκον.
 pinson, m. σπίνος.
 piquer, κεντῶ.
 Pirée (Le), ὁ Πειραιεύς.
 pitié, f. οἶκτος, εὐσπλαγχνία.
 place, f. θέσις. || φρούριον.
 placer, θέτω.
 plaindre (se), παραπονοῦμαι.
 plaine, f. πεδιάς.
 plaire, ἀρέσσω.
 plaisant, ἀστεῖος.
 plaisir, m. ἡδονή, χαρά. ||
 τέρψις, εὐχαρίστησις.
 plan, m. (σχε)διάγραμμα. ||
 faire le — de, σκιαγραφῶ.
 plante, f. φυτόν.
 plein, πλήρης.
 pleurer, κλαίω.
 pleurs, m. δάκρυα.
 pluie, f. βροχή.
 plume, f. πτερόν.
 plupart (la), οἱ πλεῖστοι.
 plus, περισσότερον. || πλεόν.
 plusieurs, πολλοί, -αί, -ά.
 plutôt, μᾶλλον.
 roche, f. θυλάκιον.
 poète, m. ποιητής.
 pointe, f. ἄκρα γῆς, γῆ ἐξέχου-
 σα εἰς τὴν θάλασσαν.
 pointu, ὀξύς, αἰχμηρός.
 poli, στιλπνός, ὑλιστερός.
 pont, m. γέφυρα.
 population, f. πληθυσμός.
 porte, f. θύρα.

porter, φέρω, βαστάζω.
 poser, βάλλω.
 poule, f. ὄρνις.
 poulet, m. ὄρνιθιον, κοτόπου-
 λον.
 pour, διά. || —que, ἵνα.
 pourceau, m. χοῖρος.
 pourquoι, διατί.
 roussière, f. κόνις.
 rouvoir, δύναμαι.
 prairie, f. λεμιών.
 pré, m. λεμιών.
 précieux, πολύτιμος. || καλλι-
 τεχν. τελείως ἐξεργασμένος.
 précipiter, κατακορημνίζω. ||
 se—, ἐφορμῶ. || τρέχω.
 préférer, προτιμῶ.
 préjugé, m. πρόληψις.
 premier, πρῶτος.
 prendre, λαμβάνω, παίρνω.
 préparer, ἐτοιμάζω.
 près, πλησίον. || de—, ἐκ τοῦ
 σύνεγγυς. || —de (μετ' ἀριθμ.)
 σχεδόν.
 présent (à), τώρα. || pour le—,
 τώρα, πρὸς τὸ παρόν.
 présenter, προσφέρω. || πα-
 ρουσιάζω. || se—, παρου-
 σιάζομαι, προσέρχομαι, ἐμ-
 φανίζομαι.
 presque, σχεδόν.
 prêt, ἔτοιμος.
 preuve, f. ἀπόδειξις.
 prévenir, προλαμβάνω.
 prier, παρακαλῶ.
 primevère, f. ἡιόανθεμον.
 prince, m. ἡγεμόν, πρίγκιψ.
 printemps, m. ἔαρ.
 prise, f. ἄλωσις.
 prison, f. φυλακή.
 prisonnier, δέσμιος, φυλακι-
 σμένος.
 privé, ἰδιωτικός.

prochain, m. ὁ πλησίον.
 produire, παράγω.
 préférer, προφέρω.
 profiter, ἐπωφελοῦμαι.
 profond, βαθύς.
 profondeur, f. βάθος.
 promenade, f. περίπατος.
 prononcer, προφέρω, ἀπαγ-
 γέλλω.
 propre, καθαρός.
 protéger, προστατεύω.
 prouver, ἀποδεικνύω.
 providence, f. πρόνοια.
 provision, f. προμήθεια.
 prudent, γνωστικός.
 Prusse, f. Πρωσσία.
 public, δημόσιος.
 pudeur, f. αἰδώς.
 puis, ἔπειτα.
 puisque, ἀφοῦ.
 puissance, f. ἰσχύς, δύναμις.
 puissant, ἰσχυρός.

Q

quadrupède, m. τετράποδον.
 qualité, f. ιδιότης. || προτερη-
 μα, ἀρετή. || ἀξίωμα.
 quand, ὅτε, ὅταν.
 quantité, f. ποσότης. || πλῆ-
 θος, ἀφθονία.
 que? τί;
 quel? ποῖος;
 quelque, τις.
 quelqu'un, κάποιος.
 querelle, f. ἔρις.
 queue, f. οὐρά.
 quitter, ἀφίνω.
 quoi? τί;

R

raccommoder, ἐπιδιορθῶ.
 raconter, διηγούμαι.

- radieux, ἀκτινοβόλος. || φαι-
 δρός, περιχαρής.
 rafraîchissant, δροσιστικός.
 raisin, m. σταφυλή.
 ramasser, συλλέγω.
 rameau, m. κλώνος, κλάδος.
 ramper, ἔρπω.
 rapidité, f. ταχύτης.
 rappeler, ἀνακαλῶ. || φέρω
 ὀπίσω. || ὑπενθυμίζω.
 rapprocher, ἐγγίζω.
 rarement, σπανίως.
 ravi, περιχαρής.
 rayonner, ἀκτινοβολῶ.
 recevoir, λαμβάνω.
 recommencer, ἐπαναρχίζω.
 récompense, f. ἀμοιβή.
 récompenser, ανταμείβω.
 reconnaissance, f. εὐγνωμο-
 σύνη.
 reconnaissant, εὐγνώμων.
 reconnaître, ἀναγνωρίζω. ||
 κατασκοπεύω.
 recueillir, δρέπω. || συλλέγω,
 ἀπανθίζω.
 reculer, ὑποχωρῶ.
 redoubler, διπλασιάζω, ἐπαυ-
 ξάνω.
 réellement, πράγματι.
 refléter, ἀντανακλῶ.
 reflorir, ἀναθάλλω, ἀνθῶ πάλιν. || ἀκμαίω πάλιν.
 réflexion, f. σκέψις.
 regard, m. βλέμμα.
 regarder, παρατηρῶ.
 régiment, m. σύνταγμα.
 règle, f. κανών.
 régler, κανονίζω.
 régner, βασιλεύω. || ἐπικρα-
 τῶ.
 regretter, θλίβομαι.
 rejoindre, συναντῶ πάλιν.
 réjouir (se), εὐφραίνομαι.
 remarquer, παρατηρῶ. || κα-
 τανοῶ. || διακρίνω.
 remercier, εὐχαριστῶ.
 remettre, θέτω πάλιν.
 rempart, m. ὀχύρωμα.
 rempli, πλήρης.
 remplir, πληρῶ, γεμίζω.
 remuer, κινῶ. || κινούμαι.
 renaître, ἀναγεννῶμαι.
 rencontrer, συναντῶ.
 rendez-vous, m. συνέντευξις.
 rendre, ἀποδίδω. || καθιστῶ. ||
 se—, παραδίδομαι.
 renfermer, περι(κατα)κλείω. ||
 περιορίζω. || φυλακίζω.
 renoncule, f. βατράχιον (φυ-
 τόν).
 rentrer, ἐπιστρέφω.
 renverser, ἀνατρέπω. || κατα-
 στρέφω.
 répandre, ἐκτείνω, ἔξαπλῶ.
 réparable, ἐπανορθώσιμος, θε-
 ραυέσιμος.
 réparer (se), ἐπιδιορθοῦμαι.
 répartir, διανέμω.
 repartir, ὑπολαβὸν λέγω, ἀπο-
 κρίνομαι (ταχέως).
 repas, m. γεῦμα.
 replier, ἀναδιπλῶ.
 répliquer, ἀντιλέγω.
 répondre, ἀπαντῶ, ἀποκρίνο-
 μαί.
 repos, m. ἀνάπαυσις. || ἠρε-
 μία, ἀταραξία.
 reposer, ἀναπαύω. || οὐδ. κεί-
 νηται, εἶμαι ἀποτεθειμένος ποί-
 || se—, ἀναπαύομαι.
 représenter, παριστῶ.
 reprit (il), ὑπέλαβεν.
 république, f. πολιτεία.
 réserver, φυλάττω, κρατῶ.
 résigner (se), ὑποτάσσομαι. ||
 ὑπομένω.

résistance, f. ἀντίστασις.
 résister, ἀνθίσταμαι.
 résonner, ἰχῶ.
 respect, m. σεβασμός.
 respectable, σεβαστός.
 respecter, σέβομαι.
 respirer, ἀναπνέω.
 ressembler, ὁμοιάζω.
 ressort, m. ἐλατήριο.
 reste, m. ὑπόλοιπον.
 rester, μένω.
 résulter, προέρχομαι.
 retenir, σταματῶ. || ἔμποδίζω.
 retenue, f. συστολή, σεμνότης.
 retirer (se), ἀποσύρομαι.
 retour, m. ἐπάνοδος, ἐπι-
 στροφή.
 retrouver, ἐπανευρίσκω.
 réunion, f. ὁμήγηρις.
 réunir, συνενῶ. || συναθροίζω. ||
 se—, ἐνοῦμαι.
 réveil, m. ἀφύπνισις, ἔγερσις.
 réveiller, ἀφυπνίζω. || se—,
 ἔξυπνῶ.
 revenir, ἐπανερχομαι, ἐπι-
 στρέφω.
 rêver, ρεμβάζω.
 revêtir (se), περιβάλλομαι.
 revoir, ἐπαναβλέπω.
 riant, τερπνός. || χαρίεις.
 riche, πλούσιος.
 rien, rien du tout, τίποτε.
 rigoureux, δριμύς.
 rire, γελῶ. || se—, περιπαίζω,
 καταφρονῶ.
 rivage, m. ἀκτή.
 rive, f. ὄχθη.
 robe, f. ἔσθῆς.
 roi, m. βασιλεύς.
 romain, ρωμαϊκός.
 ronce, f. βάτος.
 roseau, m. κάλαμος.
 rosée, f. δρόσος.

rosier, m. ροδῆ, τριανταφυλλιά.
 rouage, m. οἱ τροχοὶ μηχαν-
 νῆς.
 rouge, ἐρυθρός.
 rouille, f. σκουρία.
 rouler, κυλίω. || τυλίσσω.
 route, f. ὁδός.
 royaume, m. βασίλειον.
 rue, f. ὁδός.
 ruine, f. ἐρείπιον.
 ruiner, κατεδαφίζω.
 ruisseau, m. ρύαξ.

S

sacré, ἱερός.
 sacrifice, m. θυσία.
 sage, σοφός.
 sagesse, f. σύνεσις, φρονη-
 μάδα.
 saint, ἅγιος.
 saisir, ἀρπάζω.
 saison, f. ὥρα τοῦ ἔτους.
 sale, λερωμένος, ἀκάθαρτος.
 salle, f. αἴθουσα.
 Salonique, ἡ Θεσσαλονίκη.
 saluer, χαιρετῶ.
 sanglant, αἱματομένος.
 sangloter, ὀλολύζω.
 sans, ἄνευ, χωρίς.
 santé, f. ὑγεία.
 satisfait, ἱκανοποιημένος.
 sautiller, ὑποπηδῶ, ὑποσκια-
 τῶ.
 sauver, σώζω.
 savoir, γνωρίζω.
 sec, sèche, ξηρός.
 second, δεύτερος.
 secouer, κινῶ.
 secourir, βοηθῶ.
 secours, m. βοήθεια.
 Seigneur, m. ὁ Κύριος, ὁ
 Θεός.

- seize, δεκαέξ.
 séjour, m. κατοικία.
 sel, m. ἄλας.
 selon, πρόθ. κατά.
 semblable, ὅμοιος.
 sembler, φαίνομαι. || il me
 semble, νομίζω.
 sentiment, m. αἶσθημα.
 sentir, αἰσθάνομαι. || ἔννοῶ. || —
 bon, εὐωδιάζω. || se —, αἰ-
 σθάνομαι ἑμαυτόν.
 séparer, χωρίζω. || se —, χω-
 ρίζομαι.
 sérail, m. ἀνάκτορον τοῦ
 Σουλτάνου.
 serein, γαλήνιος· ἕλαρός.
 serpenter, βαίνω ἑλικοειδῶς,
 ἑλίσσομαι.
 serrer, θλίβω περιπτύσσομαι.
 servante, f. ὑπηρέτρια.
 service, m. ὑπηρεσία.
 servir, χρησιμεύω.
 serviteur, m. θεράπων.
 seuil, m. κατώφλιον.
 seul, μόνος.
 seulement, μόνον.
 sève, f. χυμός.
 si, ἐπίθ. τόσον. || ἐπίθ. κατα-
 φατικόν. || σύνδ. ἕάν.
 siècle, m. αἰών.
 siffler, σφυρίζω.
 sifflet, m. σφυρίκτρα.
 signal, m. σημεῖον. || πρόδρο-
 μος.
 silence, m. σιωπή.
 simple, ἀπλοῦς. || ἀπλοῦς, ἀνυ-
 πόκριτος.
 simplicité, f. ἀπλότης, ἀφέ-
 λεια.
 simplifier, ἀπλοποιῶ.
 Sire, μεγαλειότητα.
 situé, κείμενος.
 six, ἕξ.
- sobre, σόφρων. || λιτός.
 socr, m. ὕνκς τοῦ ἀρότρου.
 Socrate, ὁ Σωκράτης.
 sœur, f. ἀδελφή.
 soie, f. μέταξα.
 soif, f. δίψα.
 soigneux, ἐπιμελής, προσε-
 κτικός.
 soin, m. ἐπιμέλεια. || μέριμνα,
 φροντίς.
 soldat, m. στρατιώτης.
 soleil, m. ἥλιος.
 sommeil, m. ὕπνος.
 sommet, m. κορυφή.
 son, m. ἦχος.
 songer, σκέπτομαι.
 sorte, f. εἶδος.
 sortie, f. ἔξοδος.
 sortir, ἔξερχομαι.
 sottise, f. μωρία, ἀνοησία.
 sou, m. πεντάρα.
 souci, m. μέριμνα, φροντίς.
 soucieux, ἔμφροντις.
 souffrance, f. ὀδύνη, πόνος.
 soulever, ἀνεγείρω. || se —,
 ἀνεγείρομαι.
 soulier, m. πέδιλον, ὑπόδημα.
 soumis, εὐπειθής.
 soupçonner, ὑποπτεύω.
 souper, δειπνῶ.
 soupir, m. στεναγμός.
 source, f. πηγή.
 sourire, m. μειδίαμα.
 sourire, μειδιῶ.
 soutien, m. ἔρεισμα. || προ-
 στάτης.
 souvenir, m. ἀνάμνησις.
 souvent, πολλάκις, συχνάκις.
 souverain, m. κυρίαρχος.
 spectacle, m. θέαμα.
 subtilité, f. ἀγχινοία.
 sucer, ἐκμυζῶ, πιπιλίζω.
 suffire, ἀρκῶ.

suite (tout de—), εὐθύς, ἀμέσως.
 suivant, ἀκόλουθος.
 suivant, πρόθ. κατά, συμφώνως.
 suivre, ἀκολουθῶ.
 sultan, σουλτᾶνος.
 superbe, λαμπρός, μεγαλοπρεπής.
 supérieur, ἀνώτερος.
 suppliant, ἱκετευτικός.
 suprême, ὑπέριστατος.
 sûreté, f. ἀσφάλεια.
 surpris, ἐκπλαγείς, ἐκπληκτος.
 surprise, f. ἐκπληξίς.
 surtout, πρὸ πάντων.
 survivre, ἐπιζῶ.
 suspendre, κρεμῶ.
 sympathie, f. συμπάθεια.

T

table, f. τράπεζα.
 tableau, m. εἰκὼν.
 tablette, f. παρ' ἀρχ. πιττάκιον, κηρωμένον σανίδιον, ἔφ' οὗ ἔγραφον διὰ χαραγμοῦ.
 taille, f. ἀνάστημα.
 tailler, κόπτω.
 taillis, m. λόχημη, δάσος πυκνόν.
 taire (se), σιωπῶ.
 tandis que, ἐνφ.
 tant, τόσον. || — que, ἔφ' ὅσον, ὅσον.
 tantôt...tantôt, ὅτε μὲν...ὅτε δέ.
 tapis, m. τάπητος.
 tard, ἀργά.
 tel, τοιοῦτος.
 témoin, m. μάρτυς.
 Tempé, τὰ Τέμπη.
 temps, m. χρόνος, καιρός. || en même—, ταυτοχρόνως.
 tendre, (ἐκ)τείνω.

tendre, τρυφερός. || εὐαίσθητος.
 tendresse, f. στοργή.
 tenir, κρατῶ. || tiens! ὀρίστε! νά! || se—, μένω.
 tenter, κινῶ τὴν ὄρεξιν, παρακινῶ.
 terme, m. τέρμα.
 terminer, ἀποπερατῶ.
 terne, θαμβός.
 terre, f. γῶμα, γῆ. || à—, κατὰ γῆς.
 terreur, f. τρόμος.
 terrible, τρομερός.
 territoire, m. χώρα, ἔκτασις γῆς.
 tête, f. κεφαλή.
 Thomas, ὁ Θωμᾶς.
 tirer, σύρω. || ἔξ' ἄγω. || λαμβάνω, καρποῦμαι. || πυροβολῶ. || se—, σύρομαι.
 tison, m. δαυλός.
 titre, m. τίτλος.
 toi, σύ.
 toile, f. πανίον.
 toit, m. στέγη.
 tomber, πίπτω.
 tonneau, m. πίθος.
 touchant, συγκινητικός.
 touffu, δασύς.
 toujours, πάντοτε.
 tour, m. γῦρος. || — à —, ἀλληλοδιαδόχως.
 tourner, στρέφω. || se—, στρέφομαι.
 tout, πᾶς, ὅλος. || tous deux, ἀμφότεροι. || ἐπίρ. ὅλος. || — à fait, ὅλος διόλου. || du—, οὐδαμῶς, διόλου.
 trace, f. ἕγνος.
 train, m. ἀκολουθία θεραπεύοντων, ἵππων, κλπ.
 traîner (se), σύρομαι. || προχωρῶ βραδέως.

trait, m. ἔργον, προᾶξις.
 traiter, φέρομαι πρὸς τινα. ||
 περιποιούμαι.
 tranquillement, ἀταράχως.
 transporter, μεταφέρω. || οἰ-
 στοηλατῶ.
 travail, m. ἔργασία.
 travailler, ἐργάζομαι.
 travers (à), διὰ μέσου.
 traverser, διέρχομαι.
 trembler, τρέμω.
 trente, τριάκοντα.
 trépigner, κτυπῶ τοὺς πόδας.
 très, λίαν, πολὺ.
 trésor, m. θησαυρός. || πολὺς
 πλοῦτος.
 triste, κατηφής, σκυθρωπός.
 tristement, θλιβερῶς.
 tristesse, f. λύπη.
 tromper, ἀπατῶ. || se—, ἀπα-
 τῶμαι.
 trop, πάρα πολὺ.
 trotter, τρέχω.
 trou, m. ὀπή.
 trouble, m. ταραχή.
 troupe, f. στρατεύμα.
 troupeau, m. ποίμνιον.
 trouver, εὐρίσκω. || se—, εὐ-
 ρίσκομαι.
 turc, τοῦρκος.
 Turquie, f. Τουρκία.

U

uniforme, m. στολή.
 union, f. ἔνωσις, ὁμόνοια.
 unique, μόνος.
 unir (s'), ἐνοῦμαι.
 unité, f. ἐνότης.
 univers, m. τὸ σύμπαν. || ἡ γῆ,
 ἡ οἰκουμένη.
 usage, m. ἔθος, συνήθεια.
 usé, ἐφθαρμένος, πεπαλαιωμέ-

νος.
 utile, χρήσιμος, ὠφέλιμος.
 utilité, f. ὠφέλεια.

V

vache, f. ἀγέλας.
 vaillance, f. ἀνδρεία, γενναϊό-
 της.
 vain (en), ματαίως.
 vainqueur, m. νικητής.
 vaisseau, m. πλοῖον.
 valet, m. ὑπηρέτης.
 valoir, ἀξίζω.
 vanité, f. οἷσις, κενοδοξία.
 vanter (se), καυχῶμαι.
 vapeur, f. ἀτμός. || ἐξάτμισις.
 vaste, ἀγανής.
 végétal, m. φυτόν.
 veille, f. προτεραία.
 veiller, ἀγρυπνῶ. || φροντίζω,
 ἐπιμελοῦμαι.
 velouté, m. τὸ βελούδιον, τὸ
 χνοῶδες.
 vendre, πωλῶ.
 venir, ἔρχομαι. || προέρχομαι.
 || παράγομαι.
 vent, m. ἄνεμος.
 verdure, f. πρασινάδα.
 verger, m. περιόλι.
 véritable, ἀληθής, ἀληθινός,
 πραγματικός.
 vers, m. στίχος.
 vers, πρόθ. πρὸς.
 verser, χέω, χύνω.
 verset, m. Παλ. Γραφ. ἔδα-
 φιον, στίχος.
 vert, πράσινος. || χλωρός.
 vertueux, ἐνάρετος.
 veuve, f. χήρα.
 victoire, f. νίκη.
 vide, κενός.
 vie, f. ζωή.

vieillard, m. γέρον.	ἔμαντόν.
vieux (θηλ. vieille), γηραιός, παλαιός.	voisin, γείτων. γειτονικός.
vif, ζωηρός, ἔξυπνος.	voiture, f. ἄμαξα.
village, m. χωριόν.	voix, f. φωνή.
ville, f. πόλις.	volaille, f. πουλερικά.
violette, f. ἴον, βιολέττα.	voler, ἵπταμαι, πετώ.
visage, m. πρόσωπον.	voleur, m. κλέπτης.
vis-à-vis, ἀπέναντι.	volontiers, εὐχαρίστως, προ- θίμως.
vision, f. ὄραμα, ὄπτασία.	votre, ἰδικός σας.
visite, f. ἐπίσκεψις.	vôtre (le, la), ὁ ἰδικός σας.
visiter, ἐπισκέπτομαι.	vouloir, θέλω.
vivacité, f. ζωηρότης.	voyage, m. ἀποδημία, ταξίδι.
vivant, ζών, ζωντανός.	voyager, ταξιδεύω.
vivre, ζῶ.	voyageur, m. ὁδοιπόρος.
vivres, m. ζωοτροφία.	vrai, ἀληθής, ἀληθινός. προ- σήκων, ἁρμόδιος, κατάλ- ληλος.
vœu, m. εὐχή, δέησις.	
voici, voilà, ἰδού.	
voile, m. καλύπτρα, πέπλος.	
voir, βλέπω. se—, βλέπω	Υ
	y, ἐκεῖ.



ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ

ΤΩΝ ΔΙ' ΑΡΙΘΜΩΝ ΣΗΜΕΙΟΥΜΕΝΩΝ ΕΝ ΤΩ ΚΕΙΜΕΝΩ ΦΡΑΣΕΩΝ

Conseils aux enfants (σελ. 5,6).

1. Normandie, παλαιά ἐπαρχία τῆς Γαλλίας, πρωτ. Rouen.
- 2. Dont tous les enfants peuvent faire leur profit, ἐξ ὧν δύνανται νὰ ὠφεληθῶσιν ὅλα τὰ παῖδια.— 3. Notre mère à tous, τὴν κοινὴν μητέρα ὅλων ἡμῶν.— 4. Et que, καὶ ὅταν.— 5. Que je suis heureux, ὅσον ἐγὼ εἶμ' εὐτυχής.

Le retour de l'école (σελ. 7).

1. A l'horizon, εἰς τὸν ὀρίζοντα, μακράν.— 2. Sa tâche d'écolier à peine terminée, μόλις τελειώσῃ τὸ μαθητικὸν ἔργον του.— 3. Le devoir filial, τὸ υἱικὸν καθήκον.— 4. Résignée, ἐγκαρτεροῦσα.— 5. Et puis cent questions des choses de la classe, καὶ ἔπειτα κάμνει χιλίας (πλείστας) ἐρωτήσεις περὶ τῶν μαθημάτων.— 6. Des bons points mérités fait le compte sincère, λογαριάζει ἐν πάσῃ εὐλικρινείᾳ πόσους καλοὺς βαθμοὺς ἐπῆρεν ἐπαξίως.

La patrie (σελ. 8,9).

1. Sort de chez le tourneur, προέρχεται ἐκ τοῦ τορνευτοῦ, δηλ. εἶναι τορνευτόν, ξύλινον.— 2. Toutes les fois que, ὅσάκις.— 3. Reprit-il, ὑπέλαθεν.— 4. Tu n'as peut-être jamais pensé à ce que c'est que la patrie, οὐδέποτε ἴσως ἐσκέφθης τί εἶναι ἡ πατρίς.— 5. Parmi lesquels tu vis, ἐν μέσῳ τῶν ὀπρίων ζῆς.— 6. J'étais tremblant, ἔτρεμον.— 7. Avec de grosses larmes dans les yeux, μὲ τοὺς ὀφθαλμοὺς πλήρεις δακρύων, μὲ βουρκομένα μάτια.

Le cœur d'une mère (σελ. 11,12).

1. L'enfant se tait, τὸ παιδίον σιωπᾷ.— 2. On l'habille tout de noir, τὸ ἐνδύουν κατάμαυρα.— 3. Me voilà beau, ὡραῖα εἶμαι τώρα.— 4. Dans ses bras, ἐν τῇ ἀγκάλῃ του.— 5. Se remit à battre, ἤρχισε πάλιν νὰ κτυπᾷ.

Ésope et un insolent (σελ. 12,13).

1. Ésope, τὸν Αἴσωπον.—2. Je vais vous montrer, θὰ σοῦ δείξω.—3. Frappez-le aussi, κτύπησε καὶ αὐτόν.—4. Qui vous est due, ἡ ὁποία σοῦ πρέπει.—5. Il fut pris et pendu, συνελήφθη καὶ ἀπηγχονίσθη.

Les épis de blé (σελ. 14).

1. De ce qui a lieu, τῶν συμβαινόντων, τῶν γινομένων.—
2. Ainsi en est-il, τὸ αὐτὸ συμβαίνει.

Le cheval et l'âne (σελ. 15,16).

1. Camarade, φίλε μου.—2. Aller plus loin, νὰ προχωρήσω.—
3. En prendre une partie, νὰ πάρῃς ἐν μέρος ἐξ αὐτοῦ.—
4. Fit la sourde oreille, ἔκαμε τὸν κωφόν.—5. Dit encore, εἶπε πάλιν.—6. Que je vais tomber, ὅτι θὰ πέσω.—7. Pour toute réponse, ἀντὶ πάσης ἀπαντήσεως.

La jeune fille (σελ. 17).

1. Avant tout, πρὸ παντός.—2. Telle qu'elle est, ὁποία εἶναι.—3. Si peu douée qu'elle soit, ὅσον ὀλίγον καὶ ἂν εἶναι ἀεπρουνισμένη ὑπὸ ἔποψιν καλλονῆς.

Jeanne Hachette (σελ. 18).

1. Charles le Téméraire, τελευταῖος δούξ τῆς Βουργουνδίας (1433—1477).—2. Beauvais, πρωτ. τοῦ Oise, 79 χιλίομ. νοτίως τῶν Παρισίων.—3. Pour rouvoir résister, ὥστε δὲν ἠδύναντο ν' ἀντιστῶσιν.

La mère (σελ. 19, 20).

1. Retourna sur ses pas, ἐγύρισεν ὀπίσω.—2. Tout en larmes, κλαίουσα.—3. La femme à genoux devant lui, τὴν πρὸ αὐτοῦ γονατισμένην γυναῖκα.

Fondation de Marseille (σελ. 20, 21).

1. Avant notre ère, πρὸ Χριστοῦ.—2. Jeter l'ancre, ν' ἀγκυροβολήσῃ.—3. A l'est, ἀνατολικῶς.—4. Rhône, Ροδανός, ποταμὸς τῆς Γαλλίας.—5. Tout émue et toute rougissante, λίαν συγκεκνημένη καὶ κατακόκκινη.—6. A mesure qu'elle passait, καθόσον διήρχετο.

Le bon fils (σελ. 24,25).

1. Ne le voyant pas venir, βλέπων ὅτι δὲν ἦρχετο.—2. Il allait, ἔμελλε.—3. Le valet se réveilla en sursaut, ὁ ὑπηρέ-

της ἀνετινάχθη εἰς τὸν ὕπνον του.—4. Il fut très étonné d'y trouver, ἐξεπλάγη μεγάλως εὐρών ἐν αὐτῷ.—5. Il la sortit, τὸ ἐξήγαγε.—6. Fondit en larmes, ἀνελύθη εἰς δάκρυα.—7. J'aurai soin d'elle et de toi, θὰ μεριμνήσω περὶ αὐτῆς καὶ περὶ σοῦ.

Le lierre et le rosier (σελ. 25).

1. J'ai su, ἠδυνήθην.—2. Encore, ἐν τῇ ποιήσει τὸ ε τοῦ encore δύναται ν' ἀποβάλλεται.

Alexandre et Diogène (σελ. 26, 27).

1. Pour lors, τότε.—2. Le Cranée, τὸ Κράνιον, γυμνάσιον ἐν Κορίνθῳ ἔνθα μετέβαινον καὶ οἱ φιλόσοφοι.—3. Les manières libres, τοὺς ἐλευθέρους τρόπους.—4. Je serai bien aise de te secourir, θὰ χαρῶ πολὺ νὰ σὲ βοηθήσω.—5. Tu empêches que je ne jouisse, μ' ἐμποδίζεις (ν' ἀπολαύσω) τὸν ἥλιον.—6. De voir un homme au-dessus de..., ἰδὼν ἄνθρωπον ὀλγωροῦντα ὄλων...—7. De celui qui est content, ἐκεῖνος ὅστις ἀρκεῖται.—8. Afin d'en augmenter les limites, ἵνα αὐξήσῃ τὰ ὅρια αὐτοῦ (τοῦ βασιλείου του).

Dieu prouvé par l'ordre du monde (σελ. 28).

1. N'en porte pas l'empreinte? δὲν φέρει τὴν σφραγιδα αὐτῆς;—2. Nous ravir en admiration, νὰ μᾶς ἐκπλήξωσι, νὰ μᾶς ἐκθαμβώσωσι.

Les hirondelles (σελ. 30).

1. D'aller chercher la rature, νὰ ὑπάγωσι πρὸς εὐρεσιν τῆς τροφῆς.—2. Pas une n'échapperait aux périls, καμμία δὲν θὰ διέφευγε τοὺς κινδύνους.

La campagne (σελ. 31).

1. Au cœur, μετὴν καρδίαν.—2. Que la nature vous soit chère, ἢ φύσις ὅς σᾶς εἶναι προσφιλέης, δηλ. ἀγαπᾶτε τὴν φύσιν.

Le loup et le chien (σελ. 32, 33).

1. Ils firent route ensemble, συνωδοπόρησαν.—2. Dénisèrent, συνδιελέχθησαν οἰκείως.—3. Venait à passer, κατὰ τύχην διήρχετο.

La patience (σελ. 34).

1. En riait, ἐγέλα (διὰ τοῦτο).—2. Qui en diminue le poids, τὸ ὁποῖον ἐλαττώνει τὸ βάρος του.—3. De grâce, σέ παρακαλῶ.

Gratitude envers les maîtres (σελ. 35).

1. Et que nous ne serons plus de ce monde, και ὅταν δὲν θὰ εἴμεθα πλέον εἰς αὐτὸν τὸν κόσμον, δηλ. θὰ ἔχωμεν ἀποθάνει.—2. Te feront de la peine, θὰ σοῦ προξενώσι θλίψιν.—3. Et tu auras honte, και θὰ αἰσχύνεσαι.—4. De t'être mal comporté, ὅτι ἐφέρθης κακῶς.—5. Éparse, τὴν διεσπαρμένην.—6. Des milliers d'enfants, ἄπειρα παιδιά.—7. Que tu me portes, τὴν ὁποίαν τρέφεις πρὸς ἐμέ.—8. Qui te font du bien, οἵτινες σὲ εὐεργετοῦσι.—9. Quand il te semble ne l'être pas, ὅταν σοῦ φαίνεται, ὅταν νομίζης ὅτι δὲν εἶναι (δίκαιος).

Un écolier reconnaissant (σελ. 36).

1. Carnot, διάσημος μαθηματικός, μέλος τῆς ἐπιτροπῆς τῆς κοινῆς Σωτηρίας, ὑπῆρξεν ὁ διοργανωτὴς τῶν νικῶν τῆς Γαλ. Δημοκρατίας (1753—1823).—2. S'arracha à..., ἐγκατέλειψε (μετὰ δυσκολίας) τὰς...—3. En présence des élèves en extase, ἐνώπιον τῶν μαθητῶν ἐκθάμβων.—4. Devant son uniforme chamarré de dorures, πρὸ τῆς καταφορτωμένης μὲ χρυσᾶ γαλόνια στολῆς του.—5. C'est de lui que j'ai appris, παρ' αὐτοῦ ἐδιδάχθην, ἔμαθον.

Les deux voyageurs (σελ. 37,38).

1. Le compère Thomas, ὁ κύρ Θωμᾶς.—2. A la ville prochaine, εἰς τὴν πλησίον πόλιν.—3. Pour nous la bonne aubaine! τί εὖρημα δι' ἡμᾶς!—4. C'est différent, τὸ πρᾶγμα διαφέρει.—5. Ne souffle plus, δὲν λέγει πλέον τίποτε.—6. En quittant la plaine, ὅτε ἀνεχώρησαν ἐκ τῆς πεδιάδος.—7. Et non sans cause, και πολὺ εὐλόγως.—8. C'est autre chose, διαφέρει.—9. Qui ne songe qu'à soi, ὅστις φροντίζει μόνον διὰ τὸν ἑαυτὸν του.

L'enfant grec (σελ. 39).

1. La prise d'Athènes, ἡ ἄλωσις τῶν Ἀθηναίων ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων ἐγένετο τῷ 146.—2. Et la population réduite à l'esclavage, ὁ δὲ πληθυσμὸς ὑπεδουλώθη.—3. Heureux... «τρὶς μάκαρες Δαναοὶ και τετράκις, οἱ τότε ὄλοντο Τροίην ἐν εὐρείῃ...» Ὀδυσσ. Ε. 306.—4. Fit appeler, ἐκάλεσε.—5. Le visage, μὲ τὸ πρόσωπον.—6. Même quand, ἀκόμη και ὅταν.

Deux sœurs (σελ. 40).

1. La main dans la main, χέρι μὲ χέρι.

La grappe de raisin (σελ. 41).

1. Doit être fatigué, θὰ εἶναι κουρασμένος.—2. A son tour, μὲ τὴν σειρὰν του, καὶ αὐτός.—3. C'est ainsi que, οὕτω.

La montre de Rémi (σελ. 42).

1. Une montre à moi, ἐν ὥρολόγιον ἰδικόν μου.—2. Qu'il fût midi, εἰάν ἦτο μεσημβρία.—3. Qu'il fût midi, ὅτι ἦτο μεσημβρία.—4. J'aurais été bien embarrassé de le dire, ἤθελον δυσκολευθῆ πολὺ νὰ τὸ εἶπω.—5. Quelle affaire! τί ὥραϊα!

Le loup et le jeune mouton (σελ. 43).

1. Entra en conversation, ἤρχισε συνομιλίαν.—2. Émail-lée de fleurs, ἀνόσπαρτον.—3. L'un et l'autre, ἀμφοτέρω.—4. Si cela est, εἰάν οὕτως ἔξη.—5. Le mit en pièces, τὸ κατεσπάραξε.—6. Défiez-vous des belles paroles, δυσπιστεῖτε πρὸς τοὺς ὡραίους λόγους.—7. Jugez-en, κρίνετε περὶ αὐτῶν.

Arrivée à Constantinople (σελ. 44, 45).

1. Commandeur des croyants, τίτλος τῶν Καλιφῶν (τῶν Σουλτάνων).—2. Le canal de la mer Noire, τὸ κατάστενον τῆς Κωνσταντινουπόλεως, ὁ Βόσπορος.—3. A l'ancre, ἠγκυροβολημένων.—4. Étagées, τῶν κλιμακιδῶν τεταγμένων.—5. Sa nappe bleue, τὴν κυανὴν ὀθόνην της.—6. D'azur, κυανοῦν.—7. Point de vue, θέαν.

Avis d'une mère à sa fille (σελ. 46).

1. Se fait-on estimer, ἀποκτᾷ ἐκτίμησιν.

Les deux horloges (σελ. 47).

1. Jusqu'à ses aiguilles, ὡς καὶ τοὺς δείκτας του.—2. On a recours à moi, προστρέχουσιν εἰς ἐμέ.—3. Me rendent grâces, μ' εὐχαριστοῦσιν.—4. On passe son chemin, ἀντιπαρέρχεται.

Trait de dévouement conjugal (σελ. 48).

1. Conrad III, αὐτοκράτωρ τῆς Γερμανίας ἀπὸ τοῦ 1138 μέχρι τοῦ 1152.—2. Wurtemberg, κράτος τῆς Γερμανίας, πρωτ. Στουτγάρδη.—3. Le duc soutint le siège, ὁ πολιορκούμενος δούξ ἀντέστη.—4. Ne se rendit qu'à la dernière

extrémité, παρεδόθη μόνον ὅτε περιῆλθεν εἰς τὰ ἔσχατα.—
5. Mettre tout à feu et à sang, νὰ καταστρέψῃ τὰ πάντα
διὰ πυρὸς καὶ σιδήρου.—6. Il fit grâce aux..., συνεχώρησε
τὰς...—7. En firent autant, ἔπραξαν τὸ αὐτό.—8. Il ne put
tenir contre, δὲν ἠδυνήθη ν' ἀνθέξῃ εἰς.

Le chat dans la basse-cour (σελ. 49, 50).

1. Il a chaud, κανσώνει.—2. Que, ἐνῶ.—3. Non en chien,
ὄχι ὡς κύων.

La Grèce (σελ. 51).

1. L'esprit même, αὐτὸ τὸ πνεῦμα.—2. Par les célestes
visions du disciple bien-aimé, ὑπὸ τῶν ὁράσεων τοῦ ἡγα-
πημένου μαθητοῦ (ὁράσεις, ὁράματα: πᾶν ὅ,τι οἱ προφηταί
τῆς Π. Δ. καὶ οἱ ἱεροὶ ἄνδρες τῆς Κ. Δ. τῇ ἐπενεργείᾳ τοῦ Ἁγ.
Πνεύματος ἐν ἐκστάσει διατελοῦντες ἢ κατ' ὄναρ ἔβλεπον·
πρόκειται δὲ ἐνταῦθα περὶ τῶν ὁραμάτων ἅτινα εἶδεν ὁ Ἰωάν-
νης ὁ εὐαγγελιστῆς ἐν Πάτμῳ, ὡς αὐτὸς ὁ ἴδιος λέγει Ἀποκαλ.
Α' 9-11).—3. L'Église de Corinthe, ἡ ἐκκλησία τῆς Κορίν-
θου (κατὰ τὸ ἔτος 52 μ. Χ. ὁ Ἀπόστολος Παῦλος κατήλθεν εἰς
Κόρινθον, κατὰ δὲ τὰς Πράξεις τῶν Ἀποστόλων (Ἠ', 8, 11),
ὁ ἐν Κορίνθῳ κήρυγμα τοῦ Ἀποστόλου ἀπέθη τοσοῦτο καρ-
ποφόρον, ὥστε ἴδρυσεν ἐκεῖ μίαν τῶν πολυαριθμοτέρων ἐκκλη-
σιῶν).—4. S'y fera encore entendre, θ' ἀκουσθῇ πάλιν ἐκεῖ.

La jeune ménagère (σελ. 52).

1. Se tirer d'affaire..., νὰ τὰ καταφέρῃ μὲ τὸ τίποτε.—
2. Bien mise, καλοενδεδυμένη.—3. A tout venant, εἰς ἓνα ἕκα-
στον, εἰς τὸν προστυχόντα.—4. Avec bon sens, μὲ εὐθυκρισίαν.

La fenêtre de la maison paternelle (σελ. 53).

1. Je pleure en y pensant, κλαίω ἐνθυμούμενος αὐτὰ.

Aidez-vous les uns les autres (σελ. 54).

1. Aidez-vous les uns les autres, βοηθεῖτε ἀλλήλους.—
2. L'ardeur de la convoitise, ἡ ἀπληστος ἐπιθυμία.—3. Et
que chacun ne songera qu'à soi, καὶ ἐφόσον ἕκαστος θὰ
φροντίζει μόνον διὰ τὸν ἑαυτὸν του.

Le sifflet (σελ. 55).

1. Chemin faisant, καθ' ὁδόν.—2. Chez moi, εἰς τὴν οἰ-
κίαν μου.—3. Je fatiguai les oreilles de toute la famille,
ἐξέκουφανα ὅλους τοὺς ἐν τῇ οἰκίᾳ.—4. Plus qu'il ne valait,

περισσότερον τῆς ἀξίας της, παρ' ἀξίαν.—5. Il me tournèrent tellement en ridicule, τόσον μὲ ἐγελωτοποίησαν.—6. Par la suite, μετέπειτα.—7. Je disais en moi-même, ἔλεγον κατ' ἑμαυτόν.

Les nids (σελ. 56).

1. Se fait remarquer, παρατηρεῖται.—2. Mille ouvriers, ἄπειροι τεχνῖται, δηλ. πτηνά.—3. Les abîmes de verdure, τὰς γλοερὰς πεδιάδας, αἵτινες ἀπὸ τῆς φωλεᾶς του φαίνονται ὡς βαθέα κοιλάματα.

La promenade (σελ. 58,59,60).

1. Je vais lui en faire, θὰ τοῦ κάμω μὲ αὐτά.—2. Qu'elles sentent bon! τί ὠραῖα ποῦ μυρίζουν!—3. Qu'elles ne venaient, ὅτι δὲν ἐφύοντο.—4. Qui viennent, τὰ ὁποῖα φύονται.—5. De peur qu'il ne se blesse, ἀπὸ φόβον μὴ κτυπήσῃ.—6. Prends garde d'y toucher, πρόσεξε μὴ τὴν ἐγγίσῃς.

Le maréchal Lefèvre (σελ. 61).

1. Lefèvre, στρατάρχης τῆς Γαλλίας (1755–1820).—2. Tu vas descendre, νὰ καταβῆς.—3. Si tu échappes aux balles, ἐὰν γλυτώσῃς ἀπὸ τὰς σφαίρας.—4. C'est comme cela que je l'ai gagné, τοιουτοτρόπως τὰ ἐκέρδησα ἐγώ.

La clef du buffet (σελ. 62).

1. A quoi bon? πρὸς τί;—2. Tu auras aussi faim qu'à présent, θὰ πεινᾶς πάλιν ὅσον πεινᾶς τώρα.

Le paresseux (σελ. 63).

1. Ce qu'il a fait de sa matinée, τί ἔκαμε τὸν πρὸ μεσημέριος χρόνον του.

Souvenirs des jeunes années (σελ. 64).

1. La maison des pauvres, ὁ οἶκος ἔνθα ἐφιλοξενοῦντο οἱ πτωχοί.—2. Plus vite que cela, δηλ. ταχύτερον παρ' ὅσον θέλει τις.—3. Que celui où, (ἡ στιγμή) ἐκείνη καθ' ἣν.

Vœux de l'enfant (σελ. 65, 66).

1. Le pain qu'il pleure, τὸν ἄρτον τὸν ὁποῖον ζητεῖ κλαίων.



ΒΑΣΙΛΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

Ἐν Ἀθήναις, τῆ 28ῃ Σεβρίου 1918

ΤΟ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ
ΤΩΝ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ
ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ

ΤΜΗΜΑ Γ'

Ἀριθμ. { πρωτ. 27966
 { διεκπ.....



Πρὸς

τὸν κ. *Θεόδωρον Γ. Κύπριον*,
καθηγητὴν ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

Γνωρίζομεν ὑμῖν ὅτι, κατ' ἀπόφασιν τοῦ Ἐκπαιδευτικοῦ Συμβουλίου, ἐνεκρίθη ἡ χρῆσις τῆς ὑφ' ὑμῶν υποβληθείσης Γαλλικῆς Χρηστομαθείας, τόμος Α', διὰ τὴν α' τάξιν τῶν τετραταξίων γυμνασίων, τὴν ἀντίστοιχον τάξιν τῶν λοιπῶν σχολείων τῆς Μέσης Ἐκπαιδύσεως, καὶ διὰ τὴν γ' τάξιν τῶν ἀστικῶν σχολείων τῶν ἀθηλέων καὶ διὰ τὸ σχολικὸν ἔτος 1917-1918 καὶ ἐφεξῆς κατὰ τὴν ὑπ' ἀριθμ. 119 πράξιν αὐτοῦ.

Ὁ ὑπουργὸς
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΔΙΓΚΑΣ

ΓΑΛΛΙΚΗ *Κύπριος (Θεός)*

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΑΧΘΕΙΣΑ

*Κατὰ τὸ τελευταῖον ἐπίσημον Πρόγραμμα
τῆς 31^{ης} Ὀκτωβρίου 1914*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

Καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Δ'.

ΔΙΑ ΤΗΝ Δ' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΤΙΜΗΣ ΕΝΕΚΕΝ

ΕΚΔΟΣΙΣ ΔΕΥΤΕΡΑ



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ
ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ «ΕΣΤΙΑΣ» ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ 44

1916

H 9 ΓΛΓ

Κύριος (Ασ. Τ.)

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΣΥΝΤΑΧΘΕΙΣΑ

*Κατὰ τὸ τελευταῖον ἐπίσημον Πρόγραμμα
τῆς 31^{ης} Ὀκτωβρίου 1914*

ΥΠΟ

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ

Καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς ἐν τῷ Δ' Γυμνασίῳ Ἀθηνῶν

ΤΟΜΟΣ Δ'.

ΔΙΑ ΤΗΝ Δ' ΤΑΞΙΝ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΤΙΜΗΣ ΕΝΕΚΕΝ

ΕΚΔΟΣΙΣ ΔΕΥΤΕΡΑ



ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΙΩΑΝΝΗΣ Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΣ

ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ «ΕΣΤΙΑΣ» ΟΔΟΣ ΣΤΑΔΙΟΥ 44

1916

Τὰ γνήσια ἀντίτυπα φέρουσι τὴν κάτωδι ὑπογραφήν
τοῦ συγγραφέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ Βιβλιοπωλείου
τῆς «Ἐστίας».

Σ. Κωστής



ΤΥΠΟΓΡΑΦΕΙΟΝ Π. Α. ΠΕΤΡΑΚΟΥ



UNE MAISON RUSTIQUE

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement.

Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des ornements verts; et quoique une couverture de chaume soit, en toute saison, la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse.

J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée, où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

J. - J. ROUSSEAU

Questions.

1. Où l'auteur irait-il se bâtir une maison rustique ?
2. Quelle couverture préférerait-il ?
3. Que ferait-il pour avoir du laitage et des fruits ?
4. Pourquoi choisirait-il quelque province éloignée ?



Notice biographique.

*J.-J. ROUSSEAU (1712-1778) eut une enfance et une jeunesse très agitées. Il fut tour à tour écolier, commis greffier, apprenti graveur, vagabond, domestique, secrétaire... Il travailla surtout avec ardeur à son instruction. Devenu homme, il se signala par des œuvres qui eurent un retentissement considérable au XVIII^e siècle: *Émile*, *la Nouvelle Héloïse*, *le Contrat social*, *les Confessions*, qui exercèrent une influence profonde sur les hommes de la Révolution, puis sur les écrivains du XIX^e siècle, et que nous lisons encore aujourd'hui avec profit.*



Les écrits de J.-J. Rousseau révèlent des sentiments généreux exprimés dans une langue éloquente et persuasive.



LA BATAILLE DE VALMY

Il était midi. Un brouillard épais, qui jusqu' à ce moment avait enveloppé les deux armées, était dissipé: elles s'apercevaient distinctement, et nos jeunes soldats voyaient les Prussiens s'avancer sur trois co-

lonnes, avec l'assurance de troupes vieilles et aguerries. C'était pour la première fois qu'ils se trouvaient au nombre de cent mille hommes sur le champ de bataille et qu'ils allaient croiser la baïonnette. Ils ne connaissaient encore ni eux ni l'ennemi, et ils se regardaient avec inquiétude. Kellermann entre dans les retranchements, dispose ses troupes par colonnes d'un bataillon de front, et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux à la baïonnette. Puis il élève la voix et s'écrie: *Vive la nation!* On pouvait dans cet instant être brave ou lâche. Le cri de *vive la nation!* ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant le cri de *vive la nation!* À cette vue, Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance et avec une grande crainte du résultat, hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp.

Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment, on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs*, qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience: un général Duval dont la belle taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect; Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment, la révolution française fut jugée, et ce chaos, jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie.

ADOLPHE THIERS

Notice biographique.

VICTOR HUGO (1802 – 1885) est le plus illustre des poètes français du XIX^e siècle.



Son œuvre littéraire est prodigieuse; il a écrit des romans : *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer...*; des drames : *Cromwell*, *Hernani*, *Ruy Blas*, *Le Roi s'amuse...*; et de nombreux recueils de poésies : *Odes et Ballades, Orientales, Feuilles d'automne, Châtiments, Contemplations, Légende des siècles...*

L'œuvre de Victor Hugo est toute pénétrée de sentiments généreux ou élevés. Elle aida puissamment au développement des idées de justice et de liberté.



L'ÉPREUVE

J'étais à la campagne en pension chez un ministre appelé M. Lambercier; j'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin.

Mon grand-cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne qu'il faisait très obscur, il me donna la

clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière: si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il me fallait passer par le cimetière; je le traversai gaillardement; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser



Un soir qu'il faisait très obscur.

les cheveux. Je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien, nommé *Sultan*, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi *Sultan*, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusque-

ment la porte; j'entre dans l'église. À peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche. Je m'embarassai dans les bancs; je ne savais plus où j'étais; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne, comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Près d'entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire; je les prends pour moi d'avance; et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M^{lle} Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. À l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite. Je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élançe en bas; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine; je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

J.-J. ROUSSEAU *

* *Rousseau* : voir la notice biographique, page 4.

Questions.

1. Où se passe cette histoire ?
2. Quelle commission donna-t-on à celui qui conte cette histoire ?
3. Que crut-il entendre en entrant dans le temple ?
4. Qu'est-ce qui lui donna le courage de rentrer ?
5. Pourquoi ne put-il pas trouver la chaire ?
6. Où se dirigea-t-il ?
7. Qu'entendit-il, près d'entrer dans la maison ?
8. Que fit-il alors ?



EXTASE

*J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.*

*Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !*

VICTOR HUGO *

Questions.

1. Où se trouvait le poète, par une nuit d'étoiles ?
2. Que semblait faire toute la nature ?
3. Que répondaient les étoiles et les flots ?

* V. Hugo : voir la notice biographique, page 8.



COMMENT LES ROMAINS PURENT S'AGRANDIR

Comme les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paraît inconcevable. D'ailleurs il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit État sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événements sans les comprendre; et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connaître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en était pas de même dans les anciennes républiques, car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvait être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres: cela seul faisait un peuple puissant, c'est-à-dire une société bien réglée; cela faisait aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étaient plus rigideusement observées, les choses revenaient au point où elles sont à présent parmi nous: l'avarice de quelques particu-

liers, et la prodigalité des autres, faisaient passer les fonds de terre dans peu de mains, et d'abord les arts s'introduisaient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisait qu'il n'y avait presque plus de citoyens ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étaient employés à celui des esclaves et des artisans, instruments du luxe des nouveaux possesseurs: sans quoi l'État, qui malgré son dérèglement doit subsister, aurait péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'État étaient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs: lorsque la République était corrompue, ils passaient d'abord à des hommes riches qui les rendaient aux esclaves et aux artisans, d'où on retirait, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or ces sortes de gens n'étaient guère propres à la guerre: ils étaient lâches, et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même; outre que, comme ils n'avaient point proprement de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie partout, ils avaient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athènes, il se trouva à peu près le même nombre d'habitants: Rome en avait quatre cent quarante mille, Athènes quatre cent trente et un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle était dans la force de son institution, et celui d'Athènes dans un temps où elle était entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisait à Rome le quart

de ses habitants, et qu'il faisait à Athènes un peu moins du vingtième : la puissance de Rome était donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire qu'elle était cinq fois plus grande.

Les rois Agis et Cléomène voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étaient à Sparte du temps de Lycurgue, il n'y en avait plus que sept cents, dont à peine cent possédaient des terres, et que tout le reste n'était qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard ; et Lacédémone reprit sa première puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle était une petite république, lorsque, les Latins ayant refusé le secours des troupes qu'ils étaient obligés de donner, on leva sur-le-champ dix légions dans la ville. « À peine à présent, dit Tite-Live, Rome, que le monde entier ne peut contenir, en pourrait-elle faire autant si un ennemi paraissait tout à coup devant ses murailles : marque certaine que nous ne nous sommes point agrandis, et que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent. »

« Dites-moi, disait Tibérius Gracchus aux nobles, qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel ; un soldat, ou un homme inutile à la guerre ? Voulez-vous, pour avoir quelques arpents de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en dan-

ger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez ? »

MONTESQUIEU

Questions.

1. Quelle différence y a-t-il entre les états modernes et les anciennes républiques ?
2. Quelle est, d'après Montesquieu, la principale cause de la puissance de Rome ?
3. Quels sont les faits qui servent de preuves ?
4. Résumez les idées contenues dans le morceau et montrez leur importance.

Notice biographique.

MONTESQUIEU (1689—1755) est le premier en date des grands écrivains du XVIII^e siècle. Ses principaux ouvrages sont les *Lettres persanes* (1721), les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734), beau livre d'histoire philosophique, et l'*Esprit des lois*, un des ouvrages les plus importants du XVIII^e siècle.

Montesquieu fut un apôtre de la liberté, un défenseur de la tolérance, un ami de l'humanité.



LES VOYAGES A PIED

Je ne connais qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe

tout le pays; on se détourne, à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. À l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

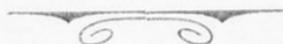
Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue... Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager, sans compter la santé qui s'affermir, et l'humeur qui s'égayé.

J.-J. ROUSSEAU *

Questions.

1. Indiquez les différents plaisirs que Rousseau trouve dans les voyages à pied.
2. Quel est celui qu'il paraît goûter le plus ?

* Rousseau : voir la notice biographique, page 4.



LA POUPÉE DE COSETTE

Cosette est une pauvre petite orpheline de huit ans, que les Thénardier ont accepté d'élever. Ils l'accablent de mauvais traitements et de tâches au-dessus de ses forces. Un voyageur se prend de pitié pour elle et veut faire pénétrer un rayon de joie dans cette pauvre âme douloureuse.

Au moment où commence ce récit, les deux petites Thénardier jouent à la poupée, pendant que Cosette, qui a leur âge à peu près, est assise sous la table, dans un coin sombre, où elle tricote des bas pour les deux sœurs.

... Tout à coup, Cosette s'interrompt. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à terre, à quelques pas de la table de cuisine.

Elle sortit de dessous la table en rampant sur les genoux et sur les mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée et la saisit. Un instant après, elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle!

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie ne dura qu'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée passait et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard d'Azelma qui

dit à Éponine: « Tiens ! ma sœur ! »

Les deux petites filles s'arrêtèrent stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée !

Éponine se leva sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par sa jupe...

« Mère, dit l'enfant, regarde donc ! »

Et elle désignait Cosette.

Cosette, toute entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

La Thénardier cria d'une voix que l'indignation enrouait: « Cosette ! »

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna, et posa doucement la poupée à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir.

Alors sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, se les tordit et éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

« Qu'est-ce donc ? dit-il à la Thénardier.

— Vous ne voyez pas ? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

— Eh bien, quoi ? reprit l'homme.

— Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée de mes enfants !

— Tout ce bruit pour cela ! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée ?

— Elle y a touché avec ses mains sales ! poursuivit la Thénardier, avec ses affreuses mains ! »

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

« Te tairas-tu ! » cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut. Il portait dans ses deux mains une poupée magnifique, fabuleuse !...

Il la posa debout devant Cosette en disant :

« Tiens, c'est pour toi... »

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le



«Tiens, c'est pour toi.»

soleil, elle entendit ces paroles inouïes : « *C'est pour toi.* » Elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus respirer...

« Eh bien, Cosette, dit la Thénardier, d'une voix qui voulait être douce, est-ce que tu ne prends pas ta poupée ? »

Cosette se hasarda à sortir de son trou.

« Ma petite Cosette, reprit la Thénardier d'un air caressant, monsieur te donne une poupée, prends-la. Elle est à toi. »

Cosette considérait la poupée merveilleuse...

Ce qu'elle éprouvait en ce moment-là était pareil à ce qu'elle eût ressenti si on lui eût dit brusquement : « Petite, vous êtes reine de France... »

Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier :

« Est-ce que je peux, madame ? »

— Pardi ! fit la Thénardier, c'est à toi, puisque monsieur te la donne.

— Vrai, monsieur ? reprit Cosette, est-ce que c'est vrai ? C'est à moi la dame ? »

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes... Il fit un signe de tête à Cosette et mit la main de la « dame » dans sa petite main.

« Je l'appellerai Catherine, » dit-elle.

« Madame, reprit-elle, est-ce que je peux la mettre sur une chaise ? »

— Oui, mon enfant, » répondit la Thénardier.

Maintenant, c'était Éponine et Azelma qui regardaient Cosette avec envie.

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre, devant elle et demeura immobile, sans dire

un mot, dans l'attitude de la contemplation.

« Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

— Oh! je joue, » répondit l'enfant.

VICTOR HUGO *

Questions.

1. Que fit Cosette, quand elle aperçut la poupée ?
2. Que lui cria la Thénardier ?
3. Qu'est-ce que l'homme alla chercher dehors ?
4. Que fit Cosette, quand elle eut la poupée ?
5. Pourquoi la Thénardier se radoucit-elle avec le bonhomme ?



LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.

Un loup donc étant de frairie

Se pressa, dit-on, tellement

Qu'il en pensa perdre la vie :

Un os lui demeura bien avant au gosier.

De bonheur pour ce loup qui ne pouvait crier,

Près de là passe une cigogne.

Il lui fait signe ; elle accourt.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.

Elle retira l'os, puis, pour un si bon tour,

* V. Hugo : voir la notice biographique, page 8.

Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ! dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup



Elle retira l'os...

D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

LA FONTAINE

Questions.

1. Que fit le loup ?
2. Où lui demeura l'os ?
3. Qui le retira ?
4. La cigogne avait-elle bien agi ?—Et le loup ?
5. Pensez-vous qu'il trouve vraiment la cigogne ingrate ?
6. Pourquoi lui parle-t-il ainsi ?

Notice biographique.

LA FONTAINE (1621—1695), né à Château-Thierry, illustre poète français. Il donna pendant sa longue carrière littéraire des comédies, des ballets, des odes, des chansons, des épigrammes, etc.; mais ses fables immortelles lui ont donné une popularité sans égale dans les lettres françaises; presque toutes sont des chefs-d'œuvre.

La Fontaine vécut dans l'intimité des grands seigneurs et fut lié d'une étroite amitié avec les plus grands génies du siècle.



FAIBLESSE ET GRANDEUR DE L'HOMME

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

PASCAL

Questions.

1. Montrez que le morceau est la démonstration ou le développement de l'idée exprimée dans la première phrase.
2. Par quelles images Pascal représente-t-il la faiblesse et la grandeur de l'homme ?



Notice biographique.

*BLAISE PASCAL (1623—1662) est à la fois un grand savant et l'un des plus grands écrivains français. Très jeune encore, il prit place parmi les grands mathématiciens. Mais sa santé précaire tourna toutes ses facultés vers la religion, pour laquelle il abandonna les sciences : il se retira à Port-Royal et se consacra tout entier aux exercices de piété. C'est dans cette retraite qu'il composa ses *Lettres provinciales* (1656), écrites pour défendre les religieux de Port-Royal contre leurs adversaires.*

*Pascal travaillait à un grand ouvrage sur le christianisme, lorsque la mort le surprit à l'âge de trente-neuf ans. Les fragments de cet ouvrage trouvés dans ses papiers ont été publiés plus tard sous le titre de *Pensées*.*



LA MANIÈRE DE DONNER

Un jour, je me trouvais à une fête de village, dans un château aux environs de Paris. Après dîner, la compagnie alla se promener à la foire et s'amusa à

jeter aux paysans des pièces de monnaie, pour le plaisir de les voir se battre en les ramassant.

Pour moi, suivant mon humeur solitaire, j'allai me promener tout seul de mon côté. J'aperçus une petite fille qui vendait des pommes sur un éventaire qu'elle portait devant elle. Elle avait beau vanter sa marchandise, elle ne trouvait pas de chalands.

« Combien toutes vos pommes ? lui dis-je.

— Toutes mes pommes ? Six sous, monsieur, dit-elle.

— Je les prends pour ce prix, à condition que vous irez les distribuer à ces petits Savoyards que vous voyez là-bas. »

Ce qu'elle fit aussitôt. Ces enfants furent au comble de la joie de se voir régaler, ainsi que la petite fille de s'être défaite de sa marchandise. Tout le monde fut content, et personne ne fut humilié.

J.-J. ROUSSEAU *

Questions.

1. Où se trouvait Rousseau, un jour ?
2. Où alla la compagnie ?
3. Où alla Rousseau ?
4. Qu'acheta-t-il ? ... Dans quel but ?
5. Quelle conclusion morale peut-on tirer de ce récit ?

* *Rousseau* : voir la notice biographique, page 4.



NOVEMBRE

Voilà les feuilles sans sève
 Qui tombent sur le gazon ;
 Voilà le vent qui s'élève
 Et gémit dans le vallon ;
 Voilà l'errante hirondelle
 Qui rase du bout de l'aile
 L'eau dormante des marais ;
 Voilà l'enfant des chaumières
 Qui glane sur les bruyères
 Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
 Dont elle enchantait les bois ;
 Sous des rameaux sans verdure
 Les oiseaux n'ont plus de voix.
 Le soir est près de l'aurore ;
 L'astre à peine vient d'éclorre
 Qu'il va terminer son tour :
 Il jette, par intervalle,
 Une lueur, clarté pâle
 Qu'on appelle encore un jour.

La brebis sur les collines
 Ne trouve plus le gazon ;
 Son agneau laisse aux épines
 Les débris de sa toison.
 La flûte aux accords champêtres
 Ne réjouit plus les hêtres
 Des airs de joie et d'amours ;
 Toute herbe aux champs est glanée :
 Ainsi finit une année,
 Ainsi finissent nos jours !

LAMARTINE

Questions.

1. De quelle époque de l'année parle-t-on ?
2. Qu'est-ce que novembre voit disparaître ?
3. Quelle impression produit la lecture de ce tableau ?
4. Quels sont les vers qui semblent résumer toute cette poésie ?

Notice biographique.

ALPHONSE DE LAMARTINE (1790 – 1869) est un des plus grands écrivains français du XIX^e siècle. Il publia plusieurs livres de poésie: *Méditations poétiques*, *Harmonies poétiques*, *Jocelyn*, qui eurent un succès immense, et de nombreux ouvrages en prose: *L'Histoire des Girondins*, *Graziella*, *le Tailleur de pierre de Saint-Point*...



Tous les ouvrages de Lamartine portent la marque de l'élevation naturelle et de la générosité de son caractère.



PASSAGE DU SAINT-BERNARD PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

I. Préparatifs et départ de l'avant-garde.

Toutes ces dispositions étaient achevées; les troupes commençaient à paraître. Le général Bonaparte, établi à Lausanne, les inspectait toutes, leur parlait, les animait du feu dont il était plein, et les préparait

à l'immortelle entreprise qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal. Il avait eu soin d'ordonner deux inspections: une première à Lausanne, une seconde à Villeneuve. Là, on passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier; et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car, malgré toutes les peines qu'il s'était données, le premier consul voyait souvent arriver de vieux soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service. Il s'en plaignait vivement, et faisait réparer les omissions dont la précipitation ou la négligence des agents, toujours inévitable à un certain degré, était la cause. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers, pour réparer les harnais de l'artillerie. Il avait écrit lui-même plusieurs lettres sur ce sujet, en apparence si vulgaire; et nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats, n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard, pour éviter l'encombrement. Le premier consul était à Martigny, dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République. Il fit donner enfin l'ordre

du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-Bernard, pour correspondre le plus longtemps possible avec le gouvernement et pour tout expédier lui-même au delà des monts. Berthier, au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard, pour recevoir les divisions et le matériel que le premier consul allait lui envoyer.

Lannes passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai. Il commandait six régiments de troupes d'élite, parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaîment cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantasins, la peine était moins grande que pour les cava-

liers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride; c'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là, une surprise, ménagée par le premier consul, ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, pourvus d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions et particulièrement le matériel.

Questions.

1. Où était le général Bonaparte ?
2. Quelles précautions prit-il avant de donner l'ordre du passage ?
3. Qui passa le premier ?
4. À quelle heure se mit-on en route ?... Pourquoi ?
5. Comment surmonta-t-on les difficultés de la route ?
6. Arriva-t-il des accidents ?
7. Quelle surprise avait-on ménagée aux troupes, à l'hospice ?

II. Passage du matériel et de l'artillerie.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs

jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée, et avec le secours des soldats, on s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit: ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile: on ne pouvait l'opérer qu'à force

de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer; les muletiers sur-tout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faite des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard; on prenait quelque repos pour recom-

mencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie; et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement, le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

Questions.

1. Pourquoi le passage des divisions dura-t-il plusieurs jours ?
2. Que fit-on d'abord voyager ?
3. Comment s'y prit-on pour transporter le matériel ?
4. Quel moyen imagina-t-on pour les pièces de canon elles-mêmes ?
5. Qu'offrit-on aux paysans des environs ?
6. Que firent les paysans ?
7. Que demanda-t-on aux soldats ?
8. Acceptèrent-ils l'argent qu'on leur promit ?... Pourquoi ?
9. Racontez comment ils surmontèrent les obstacles.

III. Bonaparte au Saint-Bernard.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col le 20, avant le jour. L'aide de camp Duroc, et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par

un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le reçurent avec empressement. À peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière ; de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

terre ; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des desirs ardents, est portée à la bonté, elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

THIERS *

Questions.

1. Quand Bonaparte se mit-il en marche pour traverser le Saint-Bernard ?
2. De qui était-il accompagné ?
3. Comment gravit-il le Saint-Bernard ?
4. Que lui raconta son guide, en route ?
5. Que fit Bonaparte pour lui ?
6. Que prouve cet acte de bienfaisance ?



LE PRÉSENT

Nous ne nous tenons jamais au temps présent ; nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste.

C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse : nous

* *Thiers* : voir la notice biographique, page 6.

le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige. Et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper; nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées: il les trouvera toujours occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

PASCAL *

Questions.

1. À quoi nos pensées sont-elles toujours occupées ?
2. Pourquoi ne pensons-nous presque point au présent ?
3. Pourquoi n'est-on jamais heureux ?



PREMIÈRE DISTRIBUTION DES CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR A L'ARMÉE AU CAMP DE BOULOGNE

Napoléon voulut distribuer lui-même à l'armée les croix qui devaient être données en échange

* *Pascal*: voir la notice biographique, page 24.

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

des armes d'honneur supprimées, et célébrer cette cérémonie le jour anniversaire de sa naissance, au bord même de l'Océan, en présence des escadres anglaises.

Il fit choisir un emplacement situé à la droite de Boulogne, le long de la mer, non loin de la colonne qu'on a depuis érigée en ces lieux. Cet emplacement, ayant la forme d'un amphithéâtre demi-circulaire qu'on aurait construit à dessein au bord du rivage, semblait avoir été préparé par la nature pour quelque grand spectacle national. L'espace fut calculé de manière à pouvoir y placer toute l'armée. Au centre de cet amphithéâtre fut élevé un trône pour l'Empereur, adossé à la mer, et faisant face à la terre. À droite et à gauche, des gradins avaient été construits pour recevoir les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux. En prolongement sur les deux ailes devaient se déployer les détachements de la garde impériale. En face, sur le sol incliné de cet amphithéâtre naturel, devaient se ranger, comme autrefois le peuple romain dans ses vastes arènes, les divers corps de l'armée, formés en colonnes serrées, et disposés en rayons qui aboutissaient au trône de l'Empereur comme à un centre.

Le 16 août, lendemain de la Saint-Napoléon, les troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. Cent mille hommes, presque tous vétérans de la République, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis

des rangs et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent: *Nous le jurons!* Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir les uns après les autres cette croix, qui allait remplacer la noblesse du sang. D'anciens gentilshommes montaient avec de simples paysans les marches de ce trône, également ravis d'obtenir les distinctions décernées à la bravoure, et tous se promettant de verser leur sang sur la côte d'Angleterre, pour assurer à leur patrie, et à l'homme qui la gouvernait, l'empire incontesté du monde.

THIERS *

Questions.

1. Quand eut lieu la première distribution des croix à l'armée ?
2. Quel emplacement choisit Napoléon ?
3. Faites-en la description.
4. Où fut élevé le trône de l'Empereur ?
5. Où se rangèrent les divers corps de l'armée ?
6. Racontez la cérémonie en la résumant.



L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

*Un jour, deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent.
A l'égard de la dent il fallut contester.*

* Thiers : voir la notice biographique, page 6.

*L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,*



«La cour vous donne à chacun une écaille.»

*Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci !
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Hé bien ! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.»
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.»*

LA FONTAINE *

* La Fontaine : voir la notice biographique, page 23.

Questions.

1. Qu'est-ce qu'un pèlerin ?
2. Pourquoi les pèlerins se disputèrent-ils ?
3. Que fit Perrin Dandin ?
4. Quelle est la morale de cette fable ?



LE RUBAN ROSE

L'anecdote ci-dessous se rapporte à l'époque où Rousseau était domestique dans une famille noble.

Une des filles de M^{me} Pontal perdit un petit ruban de couleur rose et argent déjà vieux. Ce ruban me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant : « C'est Marion qui me l'a donné. »

Marion était une bonne fille, sage et d'une probité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. . . On la fit venir. Elle arrive, on lui montre le ruban : je l'accuse effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons et auquel mon cœur barbare résiste.

Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement ; elle me supplie de ne pas déshonorer une fille innocente ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se

mit à pleurer et ne me dit que ces mots : « Ah ! Rousseau, je ne voudrais pas être à votre place. »

On nous renvoya tous deux...

J'ignore ce que devint cette pauvre victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à bien se placer.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier.

J.-J. ROUSSEAU *

Questions.

1. Comment Rousseau avait-il eu ce petit ruban ?
2. Que dit-il quand on le lui vit entre les mains ?
3. Comment Marion essaie-t-elle de se justifier ?
4. Pourquoi ne voudrait-elle pas être à la place de Rousseau ?
5. Quelle fut la conséquence du mensonge de Rousseau ?
6. Qu'aurait-il dû faire tout d'abord ?



LA CHARGE DES CUIRASSIERS

(Épisode de la bataille de Waterloo).

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six

* Rousseau : voir la notice biographique, page 4.

escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde et les lanciers de la garde. Ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse

cavalerie; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirassés, comme les écailles sur l'hydre.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frapement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant: Vive l'Empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des An-

glais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain.

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer; toute la colonne n'était plus qu'un projectile; la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français; le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé; cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

VICTOR HUGO *

Questions.

1. Où se déploya la cavalerie ?
2. Qu'ordonna l'Empereur ?
3. Comment la cavalerie traversa-t-elle la bataille ?
4. Où attendait l'infanterie anglaise ?
5. Comment la colonne des cuirassiers déboucha-t-elle sur le plateau ?
6. Pourquoi roula-t-elle dans le ravin ?

* V. Hugo : voir la notice biographique, page 8.



LE BUCHERON ET LA MORT

*Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la Mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin : « Que veux-tu ? cria-t-elle.
— Qui ? moi ! dit-il alors, prompt à se corriger :
Que tu m'aides à me charger. »*

BOILEAU

Questions.

1. Comment marchait le bûcheron ?
2. Pourquoi appelait-il la Mort ?
3. Que lui demanda celle-ci ?
4. Que répondit le bûcheron ?
5. Quelle est la morale de cette fable ?

Notice biographique.

BOILEAU DESPRÉAUX (1636—1711) est né à Paris. En 1666 il débuta par des *Satires*. Puis il écrivit successivement ses *Épîtres*, le *Lutrin*, poème héroï-comique, et l'*Art poétique*.

Dans ses *Satires*, Boileau défend le bon sens, le bon goût, les écrivains de mérite et leurs œuvres contre les mauvais poètes qui étaient alors à la mode. Dans ses *Épîtres*, il exprime souvent avec force d'utiles vérités morales. Dans l'*Art poétique*, il explique ce que sont les chefs-d'œuvre des grands écrivains du XVII^e siècle et il donne à tous les écrivains d'utiles conseils.

La critique de Boileau, aussi exacte que sévère, exerça la plus heureuse influence sur les écrivains contemporains.



LA VÉRITÉ FINIT PAR TRIOMPHER DE LA VIOLENCE

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage : toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même.

PASCAL*

Questions.

1. De quelle guerre est-il question dans le morceau ci-dessus ?
2. Que peut la violence sur la vérité ?
3. Pourquoi la vérité finit-elle par triompher de la violence ?

* *Pascal* : voir la notice biographique, page 24.



AUX RUINES DE LA GRÈCE PAIENNE

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
 De la sombre Tempé vallons silencieux,
 O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée,
 Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
 Doux pays, que de fois ma muse en espérance
 Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
 De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
 Tantôt du haut des monts je contempiais l'azur,
 Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
 Sous tes bosquets hospitaliers,
 J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
 Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
 Berger, quelle déesse habite ces fontaines ?
 Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
 Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
 Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
 Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
 Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
 Est-ce le tombeau d'Eurydice ? »

Des champs du Sunium, des bois du Cithéron,
 Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
 Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards ;
 Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
 Là fut l'autel de la Fortune.
 Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
 Ce rocher portait la tribune ;
 Sa base encor debout parle encor aux héros
 Qui peuplent la nouvelle Athènes,
 Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots

Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !

Du haut de son tombeau Thémistocle domine

Sur ce port qui l'a vu si grand ;

Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant

Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon

Qui des Perses jadis a glacé le courage !

Sortez par ce portique, il est d'heureux présage.

Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;

C'est là que de son père on suspendit l'image !

Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,

C'est le chemin de Marathon.

O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,

O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?

La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,

La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

CASIMIR DELAVIGNE

Questions.

1. Où le poète se sent-il transporté ?
2. Quelle est l'idée qu'il exprime dans cette poésie ?
3. Quels sentiments éprouve-t-il ?
4. Quelle impression vous a produite cette poésie ?



Notice biographique.

CASIMIR DELAVIGNE (1793–1843), poète lyrique et dramatique, naquit au Havre. Il fut dans les *Messéniennes* le chantre du deuil et des malheurs de la France. Il réussit également au théâtre. Ses tragédies les plus estimées sont les *Vêpres Siciliennes* et *Louis XI*. La meilleure de ses comédies est *l'École des Vieillards*.





MORT DE NAPOLEÓN I^{er}

Le 3 mai 1821, le délire commença, et, à travers ses paroles entrecoupées on saisit ces mots: *Mon fils... l'armée... Desaix...* On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix.

Le 4, l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée.

Le temps était horrible; car c'était la mauvaise saison de Saint-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés.

Enfin, le 5 mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement, ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques apprenaient des progrès de l'agonie.

Vers la fin du jour la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus, et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux,

et Marchand, qui avait emporté à Saint-Hélène le manteau que le premier Consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

THIERS *

Questions.

1. Combien de jours dura le délire de Napoléon ?
2. Qui se trouvait auprès de son lit ?
3. Quand la mort s'empara-t-elle de lui ?
4. Que firent les témoins qui l'observaient ?
5. Que fit Marchand ?



LE VOYAGE IMAGINAIRE

*L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaité je vois pâlir les fleurs.*

* Thiers : voir la notice biographique, page 6.

*Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;
Sous un beau ciel mes yeux devraient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.*

*En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles ;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.*

*Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
La liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons ! partons ! la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr ;
Laisse ma Muse aborder au Pirée :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.*

*Il est bien doux, le ciel de l'Italie ;
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
La tyrannie expire sur la plage :
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.*

*Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène ; encouragez ma voix.*

*Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.*

BÉRANGER

Questions.

1. Où le poète s'imagine-t-il voyager ?
2. Pourquoi voudrait-il mourir en Grèce ?
3. Par quoi y est-il attiré ?
4. Quelle impression vous a produite cette poésie ?
5. Quels sont les vers qui vous ont le plus frappé ?



Notice biographique.

BÉRANGER (1780—1857), d'abord ouvrier imprimeur, puis fixé douze ans dans des fonctions subalternes de bureaucratie ministérielle, ne voulut rien être que chansonnier, et ses chansons lui ont fait une place à part et assez haute dans la littérature du XIX^e siècle et lui ont conquis des amitiés parmi les plus illustres de ses contemporains.

Béranger est par excellence le chansonnier de la France, comme La Fontaine en est le fabuliste.



Scènes de L'AVARE

PAR MOLIÈRE

Notice biographique.

MOLIÈRE (1622—1673).— Fils d'un tapissier de Louis XIV, Molière fut entraîné vers le théâtre par une vocation irrésistible. Après avoir parcouru la France avec une troupe de comédiens dont il était le directeur et pour laquelle il composa ses premiers essais de comédies, en 1658, il se fixa à Paris où son talent d'auteur comique le plaça bientôt au premier rang parmi les plus grands écrivains de cette époque. Ses principales comédies sont: *les Précieuses ridicules*, *Tartuffe*, *le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Médecin malgré lui*, *les Femmes Savantes*, *le Malade imaginaire*.



Les caractères que Molière a su peindre dans ses comédies sont d'une ressemblance achevée. En même temps que les travers de son temps, il a représenté au vif les ridicules ou les vices de l'humanité; aussi son œuvre restera-t-elle à jamais jeune et vraie.

Analyse de la pièce

Acte premier.—L'avare Harpagon a une fille du nom d'Élise. Un jeune homme de condition, qui l'a sauvée de l'eau, n'ose la demander en mariage: un naufrage l'a séparé de sa famille à l'âge de 7 ans. Il est entré, à titre d'intendant, dans la maison d'Harpagon, dont il a gagné la confiance par ses flatteries, et il y est resté sous le nom de Valère. Valère et Élise se sont signé

réciiproquement, à l'insu d'Harpagon, et devant une servante, une promesse de mariage.

Au moment où commence l'action de l'*Avare*, Élise a des inquiétudes à ce sujet. Valère la rassure, et lui annonce qu'il fait activement rechercher ses parents, qui, il le sait déjà, ont échappé au naufrage. Il lui conseille, en attendant, de chercher à mettre dans leurs intérêts son frère Cléante, de peur que la servante ne révèle le secret.

Cléante arrive; il aime lui-même, dit-il, une jeune fille, nommée Mariane; il va sonder son père, et si, comme il le craint, il le trouve contraire à son projet de mariage, il quittera la maison paternelle pour aller s'établir ailleurs. Il fait, à ce dessein, chercher de l'argent à emprunter.

Tout à coup, furieux, menaçant, brutal, apparaît Harpagon; il chasse un domestique, dont il suspecte la probité. C'est que, hier, il a reçu dix mille écus, qu'il a renfermés dans une cassette. Apercevant ses enfants, il annonce à Cléante qu'il épouse lui-même Mariane, une fille d'économie; et à Élise qu'il la donne au seigneur Anselme, âgé il est vrai de 50 ans, mais très riche. Puis, en faisant valoir les avantages de marier une fille sans dot, il justifie ce placement devant Valère, qui y donne une approbation hyperbolique, sans que le vieil avare sente l'ironie.

À la fin de ce premier acte, nous connaissons les principaux fils de l'action: amour d'Harpagon pour sa cassette, amour d'Harpagon pour Mariane, amour de Cléante pour Mariane.

Acte deuxième.— Cléante, qui avait chargé La Flèche de lui chercher de l'argent, apprend de lui qu'il a trouvé un prêteur inconnu, par le moyen d'un intermédiaire, mais à des conditions très dures; pendant qu'il s'indigne, le prêteur arrive, et il reconnaît son père: reprochés de part et d'autre.

Harpagon, qui a chargé Frosine, une entremetteuse, de faire connaître ses sentiments à Mariane, et de l'inviter à souper le soir même, apprend d'elle que Mariane accepte, et qu'elle viendra voir Élise avant d'aller à la foire.

Acte troisième.— Harpagon organise fortement ses divers ministères pour résister à l'ennemi, c'est-à-dire aux gens qui viennent souper. Maître Jacques, son cuisinier-cocher, qui ne peut promettre à son Maître qui le lui demande avec l'approbation de l'intendant Valère, de lui «faire bonne chère avec peu d'argent,» et qui se plaint «des jeunes trop rigoureux qu'on fait observer à ses chevaux,» maître Jacques se fait battre. Il sort en jurant de se venger de Valère.

Cependant Mariane arrive chez Harpagon, qui la reçoit avec des compliments ridicules. Elle reconnaît en Cléante le jeune homme qui lui fait des avances depuis quelque temps, et elle

lui marque ses sentiments à mots couverts. Cléante lui offre une collation, et lui fait accepter une bague qu'il ôte du doigt de son père. Celui-ci «enrage,» mais n'ose le laisser voir.

Acte quatrième.— Dans le jardin, où la collation doit être servie, Harpagon voit son fils baiser la main de sa «prétendue» belle-mère; ses soupçons s'éveillent: il apprend l'amour de son fils pour Mariane. Harpagon demande un bâton. Maître Jacques intervient qui les réconcilie, grâce à un malentendu. Le malentendu se dissipe et l'entente avec lui.

La Flèche a dérobé la cassette d'Harpagon, et l'apporte à Cléante. Harpagon reparait sur la scène, qu'il remplit de ses cris de désespoir.

L'action a fait un pas décisif: Cléante tient en main, avec la cassette où son père a mis son trésor et son cœur, le moyen de dénouer à son profit la situation.

Acte cinquième.— Harpagon a fait venir le commissaire, qui interroge maître Jacques. Celui-ci accuse Valère, pour se venger. Valère, à qui Harpagon reproche à mots couverts «un crime, une trahison,» croit qu'il s'agit de la promesse de mariage signée la veille, et s'avoue coupable. Mais s'il a ravi ce «trésor,» c'est «l'amour, le pouvoir de beaux yeux» qui l'y a porté. L'amour, les beaux yeux d'une cassette? Harpagon n'y comprend rien. Valère précise alors; et Harpagon veut le faire pendre «comme larron et comme suborneur.»

Élise implore à genoux la grâce de son sauveur. Harpagon ne veut rien entendre, lorsqu'arrive le seigneur Anselme. On reconnaît qu'il est le père de Mariane et de Valère. Harpagon le prend aussitôt à partie pour les 10,000 écus qu'on lui a volés. Cléante arrive: «Vous aurez votre cassette, dit-il à son père, si vous me laissez Mariane.» Harpagon oublie son amour pour Mariane et consent au double mariage de ses enfants, à condition toutefois qu'il reverra sa cassette, et qu'Anselme fera les frais des noces, et lui paiera un habit.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Harpagon veut donner une réception à Mariane, qu'il désire épouser, et à son père. Mais si son amour l'engage à une telle prodigalité, son avarice exige qu'il en coûte le moins possible. Après avoir donné des ordres en conséquence à

toute la maisonnée, il interpelle maître Jacques, qui cumule les fonctions de cuisinier et de cocher. Valère, aimant en secret la fille d'Harpagon, s'est introduit auprès de lui en qualité d'intendant et flatte son avarice pour se faire bien venir.

**Harpagon, Valère, Dame Claude, Maître Jacques,
Brindavoine, la Merlucie¹.**

HARPAGON.—Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (Elle tient un balai). Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES.—Châtiment politique.

HARPAGON.—Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES.—Oui: le vin pur monte à la tête.

¹ Dame Claude, servante d'Harpagon.—La Merluche, Brindavoine, laquais d'Harpagon.

LA MERLUCHE.— Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

HARPAGON.— Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

.

HARPAGON.— Ho ça! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES.— Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.— C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES.— Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.— Au cuisinier.

MAITRE JACQUES.— Attendez donc, s'il vous plaît. (Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier).

HARPAGON.— Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES.— Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.— Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES.— Grande merveille!

HARPAGON.— Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.— Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.— Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: «De l'argent, de l'argent, de l'argent!» Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche: «De l'argent!» Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VALÈRE.— Je n'ai jamais vu de réponse plus

impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent: c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES.— Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE.— Oui.

MAITRE JACQUES.— Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier: aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON.— Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAITRE JACQUES.— Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.— Haye! je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES.— Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.— Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit: quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.— Cela s'entend.

MAITRE JACQUES.— Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.— Que diable! Voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES.— Rôt...

HARPAGON, en lui mettant la main sur la bouche.— Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAITRE JACQUES. — Entremets...

HARPAGON. — Encore?

VALÈRE. — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. — *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques. — Oui. Entends-tu? (A Valère). Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre

soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire: je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.— Fais donc.

MAITRE JACQUES.— Tant mieux: j'en aurai moins de peine.

HARPAGON.— Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord: quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.— Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.— Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES.— Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Il remet sa casaque). Vous dites...

HARPAGON.— Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES.— Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.— Les voilà bien malades: ils ne font rien.

MAITRE JACQUES.— Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que

c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.— Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.— Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE.— Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire: aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

MAITRE JACQUES.— Soit: J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.— Maître Jacques fait bien le raisonnable!

MAITRE JACQUES.— Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON.— Paix!

MAITRE JACQUES.— Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.— Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES.— Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.— Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.— Pardonnez-moi: je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON.— Point du tout: au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.— Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en le battant. — Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAITRE JACQUES. — Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire; je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. — Apprenez à parler.

~~~~~

ACTE IV

SCÈNE VI

La Flèche a dérobé la cassette d'Harpagon, et l'apporte à Cléante.

La Flèche, Cléante.

LA FLÈCHE, sortant du jardin, avec une cassette. — Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE. — Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE. — Suivez-moi, vous dis-je: nous sommes bien.

CLÉANTE. — Comment?

LA FLÈCHE. — Voici votre affaire.

CLÉANTE. — Quoi?

LA FLÈCHE. — J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE. — Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE. — Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE. — Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE. — Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

## SCÈNE VII

Harpagon reparaît sur la scène, qu'il remplit de ses cris de désespoir.

HARPAGON (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau).—Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même le bras). Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami! on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde: sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison: à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? de

celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

~~~~~

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Harpagon fait venir le commissaire qui l'interroge sur le vol.

Harpagon, Le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.— Laissez-moi faire: je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.— Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.— Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

HARPAGON.— Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.— Dix mille écus!

HARPAGON.— Dix mille écus!

LE COMMISSAIRE.— Le vol est considérable.

HARPAGON.— Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.— En quelles espèces était cette somme?

HARPAGON.— En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.— Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.— Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.— Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.



SCÈNE II

Le commissaire interroge maître Jacques. Celui-ci accuse Valère, pour se venger.

Maître Jacques, Harpagon, Le Commissaire.

MAITRE JACQUES, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.— Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON.— Qui? celui qui m'a dérobé?

MAITRE JACQUES.— Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.— Il n'est pas question de cela; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE.— Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES.— Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE.— Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES.— Ma foi! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.— Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES.— Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.— Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES.— On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.— Oui, coquin; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE.— Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut

par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, à part. — Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant; depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. — Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE. — Laissez-le faire: il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAITRE JACQUES. — Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. — Valère?

MAITRE JACQUES. — Oui.

HARPAGON. — Lui, qui me paraît si fidèle?

MAITRE JACQUES. — Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. — Et sur quoi le crois-tu?

MAITRE JACQUES. — Sur quoi?

HARPAGON. — Oui.

MAITRE JACQUES. — Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. — Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. — L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAITRE JACQUES. — Oui vraiment... Où était-il votre argent?

HARPAGON. — Dans le jardin.

MAITRE JACQUES.— Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON.— Dans une cassette.

MAITRE JACQUES.— Voilà l'affaire; je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.— Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES.— Comment elle est faite?

HARPAGON.— Oui.

MAITRE JACQUES.— Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.— Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES.— C'est une grande cassette.

HARPAGON.— Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES.— Eh! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.— Et de quelle couleur est-elle?

MAITRE JACQUES.— De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.— Oui.

MAITRE JACQUES.— Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.— Euh?

MAITRE JACQUES.— N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.— Non, grise.

MAITRE JACQUES.— Eh! oui, gris-rouge: c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON.— Il n'y a point de doute: c'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer

de rien; et je crois après cela que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES.— Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.



SCÈNE V

Le seigneur Anselme arrive. On reconnaît qu'il est le père de Mariane et de Valère. Harpagon le prend aussitôt à partie pour les 10,000 écus qu'on lui a volés.

Anselme, Harpagon, Mariane, Valère, Maître Jacques.

ANSELME.— Qu'est-ce, Seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.— Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour épouser ma fille.

VALÈRE.— Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.— Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.— Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.— Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.— Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.— Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.— Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.— Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau.— Je ne suis point homme rien à craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était Dom Thomas d'Alburcy.

ANSELME.— Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.— Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin.

ANSELME.— De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.— Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.— Lui ?

VALÈRE.— Oui.

ANSELME.— Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE.— Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; et je n'avance rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.— Quoi ? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburey ?

VALÈRE.— Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.— L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.— Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol ; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle ; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent

mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.—Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.—Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui était à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.—Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.—Vous, ma sœur?

MARIANE.—Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pou-

voir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.— O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.— Vous êtes notre père?

MARIANE.— C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.— Oui, ma fille, oui, mon fils; je suis Dom Thomas d'Alburey que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON.— C'est là votre fils?

ANSELME.— Oui.

HARPAGON.— Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.— Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.— Lui-même.

VALÈRE.— Qui vous dit cela?

HARPAGON.— Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques.— C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES.— Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.— Oui. Voilà monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE.— Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.— Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

~~~~~

SCÈNE VI

Cléante arrive: «Vous aurez votre cassette, dit-il à son père, si vous me laissez épouser Mariane. Harpagon consent au double mariage de ses enfants.

**Cléante, Valère, Mariane, Harpagon, Anselme,  
Maître Jacques, Le Commissaire.**

CLÉANTE.— Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.— Où est-il?

CLÉANTE.— Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.— N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.— Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE.— Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.— Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double huménée.

HARPAGON.— Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.— Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.— Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.— Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.— Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.— Oui. Je m'y oblige : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.— Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.— D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.— Holà ! Messieurs, holà ! Tout

doucement, s'il vous plaît: qui me payera mes écritures?

HARPAGON.— Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.— Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques.— Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAITRE JACQUES.— Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.— Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.— Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.— Soit. Allons vite faire part de notre joie à notre mère.

HARPAGON.— Et moi, voir ma chère cassette.



## Scène du MISANTHROPE

PAR MOLIERE

Alceste, le misanthrope, est un homme de qualité qui porte dans le monde une vertu austère et chagrine, une franchise outrée et une humeur un peu farouche. On va voir se développer ce caractère dans la scène que nous transcrivons, et qui se joue entre lui et Philinte, son ami.

Alceste a un procès qu'il n'a pas encore perdu. Son ami lui

donne de sages conseils pour son procès, mais Alceste ne consent pas à solliciter juges, ses bien que ce fût alors la coutume; il veut perdre son procès et déclare avoir conçu pour le genre humain une effroyable haine.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

**Alceste, Philinte.**

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...?

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,  
 Rien de ce que je dis ne me peut détourner;  
 Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,  
 Et je veux me tirer du commerce des hommes.  
 Quoi? contre ma partie on voit tout à la fois  
 L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;  
 On publie en tous lieux l'équité de ma cause;  
 Sur la foi de mon droit mon âme se repose:  
 Cependant je me vois trompé par le succès;  
 J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!  
 Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,  
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!  
 Toute la bonne foi cède à sa trahison!  
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!  
 Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,  
 Renverse le bon droit et tourne la justice!  
 Il fait par un arrêt couronner son forfait!  
 Et, non content encor du tort que l'on me fait,

Ψηφιοποιήθηκε από το Ινστιτούτο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

Il court parmi le monde un livre abominable,  
 Et de qui la lecture est même condamnable,  
 Un livre à mériter la dernière rigueur,  
 Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!  
 Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,  
 Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!  
 Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,  
 A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,  
 Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,  
 Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;  
 Et parce que j'en use avec honnêteté,  
 Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,  
 Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!  
 Le voilà devenu mon plus grand adversaire!  
 Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,  
 Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!  
 Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!  
 C'est à ces actions que la gloire les porte!  
 Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,  
 La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!  
 Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge;  
 Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.  
 Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,  
 Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

## PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,  
 Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites:  
 Ce que votre partie ose vous imputer  
 N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;  
 On voit son faux rapport lui-même se détruire,  
 Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

## ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclat;  
 Il a permission d'être franc scélérat;  
 Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,  
 On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné  
 Au bruit que contre vous sa malice a tourné:  
 De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;  
 Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,  
 Il vous est en justice aisé d'y revenir,  
 Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non: je veux m'y tenir.  
 Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,  
 Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse:  
 On y voit trop à plein le bon droit maltraité,  
 Et je veux qu'il demeure à la postérité  
 Comme une marque insigne, un fameux témoignage  
 De la méchanceté des hommes de notre âge.  
 Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;  
 Mais pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester  
 Contre l'iniquité de la nature humaine,  
 Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus:  
 Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?  
 Aurez-vous bien le front de me vouloir en face  
 Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non: je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît:  
 Tout marche par cabale et par pur intérêt;  
 Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,  
 Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.  
 Mais est-ce une raison que leur peu d'équité  
 Pour vouloir se tirer de leur société?

Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie  
Des moyens d'exercer notre philosophie :  
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;  
Et si de probité tout était revêtu,  
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,  
La plupart des vertus nous seraient inutiles,  
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,  
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui ;  
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

## ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde ;  
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;  
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.  
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :  
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;  
De ce que je dirais je ne répondrais pas,  
Et je me jetterais cent choses sur les bras.  
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène :  
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;  
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,  
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

## PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

## ALCESTE.

Non, de trop de souci je me sens l'âme émue.  
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin  
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

## PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,  
Et je vais obliger Éliante à descendre.



## ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

### Une maison rustique.

Σελ. 3. Les Tuileries, ὁ Κεραμεικός, ἀνάκτορον περιβαλλόμενον ὑπὸ κήπων, ἐν Παρισίοις. Parce qu'elle a l'air plus propre, διότι φαίνεται καθαρότερος.

### La bataille de Valmy.

Σελ. 4. La bataille de Valmy, ἣτις καλεῖται καὶ canonnade de Valmy, διότι κατ' αὐτὴν ἐρριφθήσαν πλέον τῶν 20,000 κανονιοβολισμῶν, συνεζωστήθη τῇ 20ῃ Σεπτεμβρίου 1792, ὑπῆρξε δὲ ἡ πρώτη ἐκ παρατάξεως μάχη καθ' ἣν ἐνίκησαν οἱ στρατιῶται τῆς Δημοκρατίας. Elles s'apercevaient, (αἱ στρατιαὶ) διέκρινον ἀλλήλας. Sur trois colonnes, κατὰ τρεῖς φάλαγγας.

Σελ. 5. Croiser la baïonnette, νὰ προτείνωσι λόγχην. Kellermann, δοῦξ τοῦ Valmy, στρατάρχης τῆς Γαλλίας (1735—1820). De courir au-devant d'eux, νὰ τρέξωσιν εἰς προὔλانتησιν αὐτῶν. Brunswick, ἀρχηγὸς τῶν συνησπισμένων στρατῶν κατὰ τῆς Γαλλίας τῷ 1792 (1735—1806). Et finit par ordonner, καὶ ἐπὶ τέλος διατάσσει. D'après les émigrés, ὡς ἔβλεπον οἱ μετακλιπόμενοι.

émigrés ἐλέγοντο οἱ ἐκ Γαλλίας εἰς τὴν ἀλλοδαπὴν ἀπελθόντες. Γάλλοι ἀριστοκράται ἢ μᾶλλον ὀπαδοὶ τοῦ ἀρχαίου πολιτεύματος. Dumouriez, γάλλος στρατηγός. νικήσας ἐν Valmy καὶ Jemmapes (1739—1824).

### Un orage.

Σελ. 6. Cantonnier, ὁδοστάτης. Σελ. 7. Claiie, πλέγμα λύγιων, καλαμοτή. Nous allons avoir de l'eau, θὰ ἔχωμεν βροχὴν. Les ciguës en fleurs, τὰ ἀνθισμένα κώνεια. Tombait à verse, ἐπιπέτα ραγδαία.

### L'épreuve.

Σελ. 8. En pension, οἰκότροφος. Ministre, ἱερεὺς διαμαρτυρούμενος. Je me moquai tant de sa frayeur, κατεγέλασα, ἔσκωψα τοσοῦτον τὸν φόβον του. Ennuyé de mes vanteries, βαρυνθεὶς τὰς κομπορημοσύνας μου. Voulu mettre mon courage à l'épreuve, ἠθέλησε νὰ λάβῃ πείραν τῆς γενναιότητός μου. Qu'il faisait très obscur, καθ' ἣν ἦτο πολὺ σκότος.

Σελ. 9. Temple, ναός· ὄνομα διδόνον εἰς τὸν ἀνακτορικὸν ναὸν τῆς Γαλλίας τῶν

διαμαρτυρομένων. D'aller chercher dans la chaire, να υπάγω να πάρω από τόν ἄμβωνα. Pour me piquer d'honneur, ἵνα διεγείρω, κεντήσω τὴν φιλοτιμίαν μου. Qui me mirent dans l'impuissance de reculer, αἴτινες κατέστησαν ἀδύνατον τὴν ὑποχώρησίν μου. Ç'aurait peut-être été pis encore, ἢ θελεν ἴσως εἶσθαι ἔτι χειρόν. Gaillardement, γενναίως, θαρραλέως. Tant que je me sentais, ἐφ' ὅσον ἠσθανόμην ἐμμαντόν. Ma fermeté romaine, τὴν ρωμαϊκὴν μου σταθερότητα, καρτερίαν· οἱ ἀρχαῖοι Ρωμαῖοι ἐφημίζοντο ἐπὶ καρτερίᾳ. La porte ouverte, τῆς θύρας ἀνοικθείσης. Je fus saisi d'une terreur, κατελήφθην ὑπὸ τρόμου. Qui me fit dresser les cheveux, ὅστις ἔκαμε τὰς τρίχας μου ν' ἀνορθωθῶσιν. Je me mets à fuir, τρέπομαι εἰς φυγὴν. Je revins sur mes pas, ἐγύρισα ὀπίσω.

Σελ. 10. Sans m'en apercevoir, χωρὶς να τὸ ἀντιληφθῶ. Je m'embarraissai, περιπλάκη. Je viens à bout de sortir, κατορθώνω να ἐξελθῶ. Éclats de rire, γαγχασμοί. Je les prends, ἐκλαμβάνω αὐτούς. Confus de m'y voir exposé, αισχυνθεὶς να ἐκτεθῶ εἰς αὐτούς. Dans cet intervalle, ἐν τῷ μεταξύ. Et ne me laissent que celle, καὶ μοῦ ἀφίνον μόνον τὸν φόβον. D'être surpris, μήπως φωραθῶ. Hors d'haleine, πνευστιῶν. D'avoir prévenu, ὅτι ἐπρόλαβα.

### Extase.

Σελ. 11. Par une nuit d'étoiles, κατὰ τινα ἀστερόεσσας

νόκτια. Pas un nuage, κανὲν νέφος δὲν ὑπήρχε. Les feux du ciel, τοὺς ἀστέρας.

### Comment les Romains purent s'agrandir.

Σελ. 12. Comme les peuples de l'Europe, ἐπειδὴ οἱ Εὐρωπαϊκοὶ λαοί. Ceci demande qu'on y réfléchisse, τοῦτο χρῆζει σκέψεως. Sans quoi, ἢς ἄνευ. Ne sentant pas bien, μὴ ἐννοοῦντες δὲ καλῶς. Nous croirions voir, θὰ ἐνομίζομεν ὅτι βλέπομεν ἄλλους ἄνδρας ἢ ἡμεῖς. Il n'en était pas de même, δὲν συνέβαιναν ὁμοίως. Au reste du peuple, πρὸς τὸν ἄλλον λαόν. Un à cent, εἰς πρὸς ἑκατόν. Les choses revenaient..., τὰ πράγματα ἐπανήρχοντο εἰς ὃ σημεῖον εἶνε σήμερον παρ' ἡμῖν. L'avarice, ἡ φιλοχρηματία, ἡ πλεονεξία.

Σελ. 13. Les fonds de terre, οἱ ἀγροί, αἱ γαῖαι. Possesseurs, κατόχους καλεῖ τοὺς ἐκμισθωτάς. Dérèglement, ἡ περιφρόνησις τῶν νόμων. D'où on retirait, ἐξ ὧν εἰσέπραττον. Une partie pour l'entretien des soldats, ποσὸν χρηματικὸν πρὸς συντήρησιν τῶν στρατιωτῶν. Ces sortes de gens, οἱ τοιοῦτου εἶδους ἄνθρωποι. Propres à la guerre, ἱκανοὶ πολεμεῖν. Dans un dénombrement, κατὰ τινα ἀπογραφὴν. Et dans celui que..., καὶ κατὰ τὴν ἐν Ἀθήναις ὑπὸ Δημητρίου τοῦ Φαληρέως γενομένην. Tombe dans un temps où, συμπίπτει πρὸς τὸν χρόνον καθ' ὃν. Des citoyens pubères, τῶν ἐφήβων πολιτῶν.

Σελ. 14. Et qu'il faisait, ὅτι δ' ἀπετέλει. À celle d'Athènes,

παραβαλλομένη πρὸς τὴν τῶν Ἀθηναίων. Une populace sans courage, ὄχλος, συρφετός ἀνανδρος. À cet égard, ὡς πρὸς τοῦτο. On leva sur-le-champ, ἐστρατολόγησαν πάραυτα. Τοῦτο ἐγένετο χρόνον τινὰ μετὰ τὴν ἄλωση τῆς Ρώμης, ἐπὶ τῆς ὑπατείας τοῦ Ἀ. Φουρίου Καμίλλου καὶ τοῦ Ἀπ. Κλαυδίου Κράσσου. Nous n'avons fait qu'augmenter, μόνον δὲ ἠϋξήσαμεν. Qui nous travaillent, ἄτινα μᾶς κατατούχουσιν. Qui vaut mieux, τίς πλειονός ἄξιος. Renoncer à l'espérance, ν' ἀποβάλητε τὴν ἐλπίδα. Ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres, ἢ νὰ κινδυνεύσητε νὰ ἴδητε ἀφαιρουμένας ἀφ' ὑμῶν ὑπὸ τῶν πολεμίων τὰς γαίας ταύτας.

### Les voyages à pied.

Σελ. 15. On part à son moment, ἀναχωρεῖ τις εἰς οἰανδήποτε στιγμήν θέλει.

Σελ. 16. On se détourne, ἐκτρέπεται, ἐξέρχεται τῆς ὁδοῦ αὐτοῦ. Je la côtoie, παραπορεύομαι, πορεύομαι κατὰ μῆκος αὐτοῦ. Des chemins tout faits, δρόμους ἐτοίμους. J'ai peine à comprendre, δυσκολεύομαι νὰ ἐννοήσω. Et s'arracher à l'examen, καὶ νὰ ἐγκαταλείπη τὴν ἐξέτασιν, νὰ παραιτῆται τῆς ἐξετάσεως. Et l'homme qui s'égayé, καὶ τὴν διαθέσειν ἧς φαιδρύνεται.

### La poupée de Cosette.

Σελ. 17. Elle venait de se retourner, ἐπιστρέφεται ἀπὸ τοῦ ποιοῦτος.

Pour le chat, χάριν τῆς γαλῆς, διὰ νὰ πάρουν τὴν γαλῆν. Azelma, Ἐρονίνη, εἶνε τὰ ὀνόματα τῶν δύο ἀδελφῶν.

Σελ. 18. Tiens! κύτταξε! Toute entière aux..., παραδεδομένη ἐξ ὀλοκλήρου εἰς τὴν... Le corps du délit, τὸ σῶμα τοῦ ἐγκλήματος, δηλ. τὴν κοῦκλαν. S'est permis de toucher à..., ἐτόλμησε νὰ ἐγγίση τὴν... Quand elle jouerait..., (τί θὰ ἐγένετο) ἐάν ἔπαιζε... Mains sales..., affreuses mains: αἱ λέξεις αὗται ἀποδίδουσιν ὅλην τὴν περιφρόνησιν καὶ τὸ μῖσος, τὰ ὁποῖα ἡ Θεναρδιέρου αἰσθάνεται πρὸς τὴν Κοζέταν. Te tairas-tu! θὰ σιωπήσης!

Σελ. 19. Pour allonger un grand coup de pied, διὰ νὰ δώσῃ ἓν ἰσχυρὸν λάκτισμα. Fabuleuse, μυθώδη, οἷαν μόνον εἰς τοὺς μύθους βλέπομεν.

Σελ. 20. Elle avait l'air de ne plus respirer, ἐφαίνετο ὅτι δὲν ἀνέπνεε πλέον. Eh bien, Cosette, ἀφ' ἧς στιγμῆς κύριος πλούσιος ἐνδιαφέρεται διὰ τὴν Κοζέταν, ἡ Θεναρδιέρου προσπαθεῖ νὰ φανῇ περιποιητικὴ πρὸς αὐτήν. L'emporta, ὑπερίσχυσεν. Elle finit par s'approcher, ἐπλησίασεν ἐπὶ τέλους. La dame, ἐννοεῖ τὴν κοῦκλαν.

Σελ. 21. Je joue: ἡ δυστυχὴς παιδίσκη αἰσθάνεται τόσον μεγάλην εὐτυχίαν παρατηροῦσα τὴν κοῦκλάν της, ὥστε νομίζει ὅτι παίζει μετ' αὐτῆν.

### Le loup et la cigogne.

Σελ. 21. Gloutonnement, λαμάργως. De frairie, ἐν εὐωχίᾳ, pensa

perdre la vie, ὥστε ὀλίγον ἔλειψε ἐνεκα τούτου ν' ἀποθάνῃ. Pour un si bon tour, διὰ τόσον ἐπιδειξίαν ἐργασίαν.

### Faiblesse et grandeur de l'homme.

Σελ. 23. Il ne faut pas, δὲν εἶνε ἀνάγκη. Et l'avantage, δηλ. et parce qu'il sait l'avantage. Que nous ne saurions, ἄτινα δὲν δυνάμεθα.

### La manière de donner.

Σελ. 25. Sur un éventaire, ἐπὶ ἐνὸς κανίστρου. Elle avait beau vanter, εἰς μάτην ἐξύμνει, ἐγκωμιάζει. Savoyard, κάτοικος τῆς Σαβοΐας, ἐπαρχίας Γαλλικῆς σήμερον, ἧς οἱ κάτοικοι μεταναστεύουσι κατ' ἔτος, περὶ τὰ τέλη τοῦ φθινοπώρου, μεταβαίνοντες εἰς ἄλλα μέρη ἵνα κερδήσωσι τὰ πρὸς τὸ ζῆν κατὰ τὸν χειμῶνα. De s'être défaite de... , ὅτι ἐπώλησε, κοιν. ἐξεπούλησε τὸ...

### Novembre.

Σελ. 26. Qui rase, ἦτις ψάσει. L'astre, ὁ ἥλιος. Des airs de joie, μὲ τοὺς χαρμοσύνους ἤχους, οχοπούς.

### Passage du Saint - Bernard par l'armée française.

Σελ. 27. Toutes ces dispositions, ὅλαι αὗται αἱ παρασκευαί, αἱ προηγουμένως δηλ. ὑπὸ τοῦ συγγραφέως ἀναφερόμεναι. Les animaux du feu, ἐνεψύχου αὐτὰ διὰ τοῦ πυρός, τῆς ὀρμῆς, τῆς ζέσεως.

Σελ. 28. De la grande expédition d'Annibal, τῆς μεγάλης ἐκστρατείας τοῦ Ἀννίβα. On passait en revue, ἐπεθεώρουν. Au moyen de magasins improvisés, δι' αὐτοσχεδίων, προχειρῶν ἀποθηκῶν. Malgré toutes les peines qu'il s'était données, παρ' ὅλους τοὺς κόπους οὓς εἶχε καταβάλει. Hors de service, ἄχρηστα. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à... , εἶχε φθάσει εἰς τοσαύτην προνοητικότητα ὥστε... Ἐταίαν ἐchelonnées, ἦσαν κλιμακῆδὸν τεταγμένα.

Σελ. 29. Quant à lui, ὡς πρὸς αὐτόν, ὅσον δ' ἀφορᾷ αὐτόν. Devait se transporter, ἔμελλε νὰ πορευθῆ, νὰ ὑπάγῃ. Six régiments de troupes d'élite, ἕξ συντάγματα ἐπιλέκτων, ἐκλεκτῶν στρατευμάτων. On se mit en route, ἐξεκίνησαν. Pour devancer l'instant où... , ἵνα προλάβωσι τὴν στιγμήν καθ' ἣν... Qui s'engageaient, οἵτινες εἰσῆρχοντο, ἐπρωχώρουν. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, ἀνερχιῶντο, ἀνήρχοντο τὰς ἀποκρήμινους ἐκείνας ἀτραπούς.

Σελ. 30. Leur monture, τὸν ἵππον αὐτῶν. Un faux pas, ὀλισθημα. Il arriva en effet quelques accidents, συνέβησαν πραγματικῶς δυστηχημάτα τινα. Ménagée par... , παρασκευασθεῖσα ὑπὸ... La bonne humeur, τὴν εὐθυμίαν. Et fit toutes les dispositions nécessaires, καὶ ἔλαβε πάσας τὰς ἀναγκαίας διατάξεις.

Σελ. 31. On se mit à l'œuvre, ἤρξαντο τοῦ ἔργου. Pendant que les troupes se succédaient, ἐνῶ τὰ στρατεύματα διεδέχοντο ἀλλήλα, συνηκολουθοῦντο. Malgré

l'argent prodigué à pleines mains, παρὰ τὸ δαυιλῶς, ἀφειδῶς δαπανηθὲν χρῆμα. Les affûts, οἱ κιλλίβαντες. Avaient été démontés, εἶχον λυθῆ, ἀποσυντεθῆ εἰς τὰ διάφορα αὐτῶν μέρη. Les pièces de canon, τὰ τηλεβόλα. Pour les obusiers, διὰ τὰ ὀβιδοβόλα. Les traîneaux à roulettes, τὰ ὑποτροχίλια ἔλκηθρα. Une pièce d'artillerie, ἐν τηλεβόλον. Le long des ravins, κατὰ μῆκος τῶν φαράγγων, τῶν χαράδρων. À force de bras, διὰ τῶν χειρῶν.

Σελ. 32. Et on courait, διέτρεχον δέ. Mais l'appât même du gain, ἀλλ' οὐδ' αὐτὸ τὸ δέλεαρ τοῦ κέρδους. Il fallut y renoncer, ἐδέησε νὰ παραιτηθῶσι τούτου. À surmonter ces obstacles, νὰ ὑπερνικήσωσι τὰ ἐμπόδια ταῦτα. Au faite, εἰς τὴν κορυφὴν.

Σελ. 33. Elles aimèrent mieux bivoaquer, ἐπροτίμησαν νὰ καταυλισθῶσιν. Serein, αἶθριος. On n'eut pas à braver, δὲν εἶχον νὰ περιφρονήσωσι, ν' ἀψηφήσωσι. Qu'il n'eût assisté de ses propres yeux, ἂν δὲν συμπαρεστάτει ἰδίους ὄμμασιν. L'ont dépeint, ἀπεικόνισαν, παρέστησαν αὐτόν' ὑπαινίσσεται τὴν εἰκόνα τοῦ Γάλλου ζωγράφου David (1748-1825) παριστῶσαν τὸν Ναπολέοντα ἔφιππον ἐν μέσῳ τῶν βράχων. Sur un cheval fougueux, ἐπὶ θυμοειδοῦς ἵππου. De cette enveloppe grise, διὰ τοῦ φαιοῦ ἐκείνου μανδύου.

Σελ. 34. D'un esprit occupé ailleurs, πνεύματος ἀτησχολημένου. Entretenant les officiers, συνομιλῶν μετὰ τῶν ἀξιωματικῶν. Par intervalles, ἐκ διαλειμμά-

των, κατὰ διαλειμμάτα. Se faisait conter, ἔκαμνε νὰ τῷ διηγηθῆ, ἐζήτει παρ' αὐτοῦ νὰ τῷ διηγηθῆ. Vient de mourir de nos jours, ἀπέθανεν ἐπὶ τῶν ἡμερῶν ἡμῶν. Au hasard, κατὰ τύχην, εἰκῆ. Ne serait-ce que... , ἔστω καὶ...

Σελ. 35. Est portée à la bonté, ὀρμᾶται, φέρεται, ῥέπει πρὸς τὴν καλοκαγαθίαν.

### Le présent.

Σελ. 35. Nous ne nous tenons jamais au temps présent, δὲν ἀρκοῦμεθα, δὲν ἐμμένομεν ποτὲ εἰς τὸ παρόν. Nous anticipons, προλαμβάνομεν. Pour hâter, ἵνα ἐπιταχύνωμεν. Si imprudents, τοσοῦτον ἄφρονες εἴμεθα. Et échappons sans réflexion le seul qui subsiste, καὶ παραβλέπομεν ἀπερισκέπτως τὸ μόνον ὅπερ ὑφίσταται. D'ordinaire, ὡς ἐπὶ τὸ πλείστον, συνήθως. Nous blesse, μᾶς λυτεῖ, μᾶς δυσαρρεστεῖ.

Σελ. 36. Que chacun examine ses pensées, ἃς ἐξετάσῃ ἕκαστος τὰς σκέψεις του. Nous disposant toujours à être heureux, προπαρασκευαζόμενοι πάντοτε νὰ γίνωμεν εὐτυχεῖς.

### Première distribution des croix de la Légion d'honneur.

Σελ. 37. Des armes d'honneur, ἐν Γαλλίᾳ κατὰ τὴν Ἐπανάστασιν, τὸ Διευθυντήριο καὶ τὴν Ὑπατικὴν Κυβέρνησιν, οἱ τῇ Δημοκρατίᾳ πλείστως ὑπηρεσίας παρασχόντες πολεμισταὶ ἐλάμβανον ὡς ἀμοιβὴν τιμητικὰ ὄπλα: πυροβόλα, σπάθας, μουσκέτα, καρβίνας, πελέκεις, σάλπιγγας, κλπ.

Le jour anniversaire de sa naissance, κατά τὴν ἐπέτειον τῶν γενεθλίων αὐτοῦ. Le long de la mer, κατά μῆκος τῆς θαλάσσης. De manière à pouvoir, οὕτως ὥστε νὰ δυνηθῶσι. Faisant face à la terre, ἐστραμμένος πρὸς τὴν ξηράν. Arènes, ἀμφιθέατρα. En colonnes serrées, εἰς πυκνάς φάλαγγας. Vétérans, παλαίμαχοι. Le prix, τὸ ἔπαθλον.

Σελ. 38. Jusqu'au pied, μέχρι τῆς βάσεως. Les distinctions discernées à la bravoure, τὰς εἰς τὴν ἀνδρείαν ἀπονεμομένας τιμὰς. Sur la côte d'Angleterre, ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Ἀγγλίας ὁ Γαλλικὸς στρατὸς ἦτο τότε συνηθροισμένος ἐπὶ τῶν ἀκτῶν τῆς Μάγχης διὰ τὴν ὑπὸ τοῦ Ναπολέοντος μελετωμένην ἀπόβασιν εἰς τὴν Ἀγγλίαν. Ἡ ἀπόβασις ἐκείνη ἐματαιώθη ἔνεκα τοῦ πολέμου ὃν ἡ Αὐστρία ἐκήρυξε κατά τῆς Γαλλίας τῷ 1805.

### L'huître et les plaideurs.

Σελ. 38. Deux pèlerins, δύο ὁδοιπόροι. Y venait d'apporter, πρὸ ὀλίγου εἶχε φέρει ἐκεῖ. À l'égard de la dent, προκειμένου νὰ μάθωσι ποῖος θὰ τὸ ἔρωγε.

Σελ. 39. En sera le gobeur, ἐκείνος θὰ τὸ χάψη, θὰ τὸ φάγη. Perrin Dandin, ὄνομα διδόμενον εἰς τὸν προσωποποιημένον δικαστήν, ὅστις πλουτεῖ εἰς βάρος ἄλλου. Et la gruge, καὶ τὸ τρώγει (χωρὶς ν' ἀφήσῃ τίποτε). La cour, τὸ δικαστήριον. Sans dépens, εἰρωνικῶς χωρὶς νὰ ἔχητε νὰ πληρώσητε τίποτε δι' ἔξοδα τῆς δίκης.

### Le ruban rose.

Σελ. 40. Et comme, ἐπειδὴ δέ. D'une probité à toute épreuve, δεδοκιμασμένης τιμιότητος. On la fit venir, τὴν ἐκάλεσαν.

Σελ. 41. Il n'y a pas d'apparence, δὲν ὑπάρχει πιθανότης, εἶνε ὀλίγον πιθανόν. À bien se placer, καλὴν θέσιν.

### La charge des cuirassiers.

Σελ. 41. Waterloo, χωρίον τοῦ Βελγίου οὕτως ὀνομάσθη ἡ μάχη καθ' ἣν Ναπολέον ὁ Α' ἠττήθη ὑπὸ τῶν Ἀγγλων καὶ τῶν Πρώσων τῇ 18ῃ Ἰουνίου 1815.

Σελ. 42. Pour les appuyer, πρὸς ἐνίσχυσιν. Lefebvre-Desnouettes, Γάλλος στρατηγὸς (1773—1822). Une de leurs batteries, μὲ τὴν μίαν πυρβολοαρχίαν αὐτῶν. La chaussée, ἡ ὁδός. Ney, στρατάρχης τῆς Γαλλίας, ἐπονομασθεὶς ὑπὸ τοῦ Ναπολέοντος *Γενναῖος τῶν Γενναίων* (1769—1815). Un spectacle formidable, τρομερὸν θέαμα. Bélier, κριός, πολιορκητικὴ μηχανή. Une brèche, ρωγμὴν, ρήγμα. Toujours compacte et serrée, πάντοτε συμπαγὲς καὶ πυκνόν. Au grand trot, μὲ ταχὺν καλπασμόν. À travers un nuage de mitraille crevant sur elle, διὰ μέσου νεφέλης μύδρων διασρηγνυμένων ἐπ' αὐτοῦ. Le piétinement, ἡ ἀδιάκοπος κροῦσις τῶν ποδῶν. Deux immenses coulevres d'acier, δύο πελωρίους χαλυβδίνους ὄφεις. Redoute, περιβολή, περιφρακτὸν ὀχύρωμα συνήθως τετράγωνον. La Moskowa, ποταμὸς τῆς κεντρικῆς Ρωσσίας, εἰς οὗ τὰς ὄχθας

οἱ Γάλλοι ἤσαντο περιφανῆ νίκην κατὰ τῶν Ρώσων τῷ 1812. Par la grosse cavalerie, ὑπὸ τοῦ βαρέος ἱππικοῦ.

Σελ. 43. Murat, γαμβρὸς Ναπολέοντος τοῦ Α', γενναῖος Γάλλος στρατηγὸς (1771—1815). Ondulait et se gonflait, ἐκνεῖτο κυματοειδῶς καὶ ἐξωγκοῦτο. Comme un anneau du polyure, ὡς δακτύλιος τοῦ πολύποδος. Pêle-mêle de casques, κυκεῶν κρανῶν. Comme les écailles sur l'hydre, ὡς τὰ λέπια ἐπὶ τῆς ὕδρας. La crosse à l'épaule, μετὴν ἀκτηρίδα ἐπ' ὤμου. Couchant en joue, σκοπεῦον. Elle écoutait monter, ἤκουεν ἀνερχομένην. Le grossissement, τὴν μεγέθυνσιν, τὴν αὔξησιν. Des sabots, τῶν ὀπλῶν τῶν ἵππων. Le cliquetis des sabres, τὴν κλαγγὴν τῶν σπαθῶν. Brandissant des sabres, κραδαινουσῶν σπάθας. Déboucha sur le plateau, ἐξεχύθη ἐπὶ τοῦ ὄροπεδίου.

Σελ. 44. Parvenus au point culminant, φθάσαντες εἰς τὸ ὑψιστον σημεῖον. Effrénés, ἀκάθεκτοι. À pic, ἀπορροῶς, ἀπόκρημνος. Profond de deux toises, βάθους δύο ὀργυιῶν. Υ, ἐκεῖ, ἐν αὐτῇ, τῇ φάραγγι. Se dressaient, ἠνωρθοῦντο. Sur la croupe, ἐπὶ τῶν ὀπισθίων. La force acquise, ἡ κτηθεῖσα δύναμις. Le ravin inexorable, ἡ ἀδυσώπητος φάραγξ. Pêle-mêle, φύρδην μίγδην.

### Le bûcheron et la Mort.

Σελ. 45. Le dos chargé..., μετὴν ράχιν φορτωμένην, φορτωμένος ξύλα. Tout en eau, κάθιδρος. Las de souffrir, βαρυνθεῖς

νὰ ὑποφέρει. Que de s'en voir accablé de nouveau, παρὰ νὰ ἴδῃ ἑαυτὸν καταπονούμενον πάλιν ὑπ' αὐτοῦ (τοῦ φορτίου).

### La vérité finit par triompher de la violence.

Σελ. 46. C'est une longue guerre que celle où..., εἶνε μακρὸς ὁ πόλεμος καθ' ὄν... Ne servent qu'à la relever davantage, συντελοῦσι δὲ μόνον ἵν' ἀναδείξωσιν αὐτὴν ἔτι μᾶλλον. Ne peuvent rien, οὐδόλως ἰσχύουσιν. Ne font que l'irriter encore plus, καὶ μόνον ἐρεθίζουσι, παροξύνουσιν αὐτὴν ἔτι μᾶλλον. Couvaincants, πειστικοί. Confondent, ἀνατρέπουσι, μηδενίζουσι. Borné, περιοριζομένην. En (conduit) ταύτης, τῆς βίας.

### Aux ruines de la Grèce païenne.

Σελ. 47. De la sombre Tempé, τῶν σκιερῶν Τεμπῶν. D'Athènes, τὸ τελικὸν s τοῦ Athènes ἐν τῇ ποιήσει δύναται ν' ἀποβάλληται. Que de fois, ποσάκις. Où Vénus prit naissance, ἐν ἣ ἡ Ἀφροδίτη ἐγεννήθη. Du haut des monts, ἀπὸ τῆς κορυφῆς τῶν ὀρέων, ἀπὸ τῶν ὑψηλῶν ὀρέων. Sous tes bosquets hospitaliers, ὑπὸ τὰ φιλόξενα ἄλση σου. Relevez les murs, ἀνεγείρατε τὰ τείχη.

Σελ. 48. Des harangues de Démosthènes, ἐκ τῶν δημηγοριῶν, ἐκ τῶν λόγων τοῦ Δημοσθένους. Domine sur ce port, ἄρχει, δεσπόζει τοῦ λιμένος τούτου. Jadis, πάλαι. Il est d'heureux présage, εἶνε εὐοίωνος.

Mort de Napoléon I<sup>er</sup>

Σελ. 49. Desaix, Γάλλος στρατηγός, πεσών ήρωϊκῶς ἐν Marengo (1768—1800). La bataille de Marengo, ή μάχη τοῦ Μαρέγγου, ἐν Ἰταλίᾳ, καθ' ήν οἱ Γάλλοι, ὑπὸ τήν ήγεσίαν τοῦ Βοναπάρτου, ἐνίκησαν τοὺς Αὐστριακοὺς τῇ 14ῃ Ἰουνίου 1800. Ἡ ἀφίξις τῶν στρατευμάτων τοῦ Desaix συνετέλεσε τὰ μέγιστα εἰς τήν νίκην. Ne fût arrivé, (ὅτι) εἶχε φθάσει. Sembla s'emparer de..., ἐφάνη ὅτι κατελάμβανε τό...

Σελ. 50. Marchand, θαλαμηπόλος τοῦ Ναπολέοντος. Aux convulsions... avait succédé, τοὺς σπασμούς... εἶχε διαδεχθῆ.

## Le voyage imaginaire.

Σελ. 51. Lutèce, Λουτεκία, ἀρχαῖον ὄνομα τῆς πρωτευούσης τῆς κελτικῆς Γαλατίας, σήμερον Παρίσιοι. Thrasybule, οἱ νέοι Θρασύβουλοι, οἱ ἐφάμιλλοι τοῦ Θρασύβουλου. Un barbare, λέγει ἑαυτὸν ὡς Κελτὸν βάρβαρον, κατὰ τήν ἀρχαίαν θεωρίαν: «Πᾶς μὴ Ἕλλην ἐστὶ βάρβαρος».

Σελ. 52. Un ciel avare, φιλάργυρος οὐρανός, ὡς μὴ παρέχων φῶς: ἔννοεῖ τὸν οὐρανὸν τῆς Γαλιτίας.

## Scènes de L'AVARE.

Σελ. 56. Venez ça tous, ἐλάτε ἐδῶ ὅλοι. Que je vous distribue, ἡ σὰς διανείμω. Pour tantôt, διὰ τήν ἐσπέραν ταύτην, δι' ἀπόψε. Et règle à chacun son emploi, καὶ νὰ κανονίσω εἰς ἕκαστον τήν ὑπηρεσίαν του. Les armes à la main, μετὰ τὰ ὄπλα εἰς τήν χεῖρα, ἔννοεῖ

τὸ σάρωθρον. Je vous commets au soin de..., σοῦ ἀναθέτω τὴν φροντίδα τοῦ νὰ... De peur de les user, (ἐκ φόβου) μήπως τὰ φθειρῆς. Je vous constitue au..., σοῦ ἀναθέτω τὴν... Et qu'il se casse, καὶ ἂν σπάσῃ. Je m'en prendrai à vous, θὰ ἐπιρρίψω τὸ σφάλμα εἰς σέ, κοιν. θὰ τὰ βάλω μαζί σου. Et le rabattrai sur vos gages, καὶ θὰ τὸ κόψω ἀπὸ τὸν μισθὸν σου. Châtiment politique, ὀρθή, δικαία τιμωρία. De rincer les verres, νὰ πλύνῃς τὰ ποτήρια.

Σελ. 57. Siquenilles, ἐπειδύτης μακρὸς ἐκ λινοῦ ὑφάσματος, ὃν ἐφόρουν οἱ θεράποντες ἵνα προφυλάττωσι καὶ κρύπτωσι τὰ ἐνδύματα αὐτῶν ἐλέγετο προσέτι souquenilles καὶ chiquenilles. Est-ce à votre cocher ou bien à votre cuisinier, πρὸς τὸν ἀμαξηλάτην σας ἢ πρὸς τὸν μάγειρόν σας... Quelle diantre de cérémonie est-ce là? τί διάβολο τελετὴ εἶνε αὕτη; ἔννοεῖ τὴν μεταμφίσειν τοῦ Maître Jacques ὡς μαγείρου. Dis-moi un peu, γαῖα πέ μου. Érée de chevet, ξίφος τιθέμενον τὴν νύκτα ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον ἵνα ἦνε πάντοτε πρόχειρον, μεταφορικῶς δέ: ἐπιχείρημα, λόγος ὃν ἔχει τις πάντοτε εἰς τὸ στόμα δι' ὅλας τὰς περιστάσεις.

Σελ. 58. Par ma foi, μὰ τὴν ἀλήθειαν. Mon office de cuisinier, τὸ ἔργον μου ὡς μαγείρου. Céans, ἐδῶ, ἐν τῇ οἰκίᾳ. Le factotum, σήμερον γράφεται factotum, σημαίνει δέ: ἄνθρωπος ἐμπιστος ἀναμινγνύμενος εἰς πάντα ἐν τινι οἰκίᾳ, κοιν. ὅστις εἶνε εἰς τὰ μέσα καὶ εἰς τὰ ἔξω. Voilà pour traiter, μετὰ αὐτὰ δύναται τις νὰ δειπνίσῃ, νὰ ἐστιάσῃ. Rôt... ψητόν.

Σελ. 59. De faire crever tout le monde, να κάμης όλους να σκάσουν. À force de mangeaille, από την πολυφαγίαν. C'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes, τράπεζα πλήρης πολλῶν φαγητῶν εἶνε ἀνδροτομείον. Ἐνταῦθα viandes ἔννοεῖ παντὸς εἴδους τροφάς. Sentence, ἀπόφθεγμα.

Σελ. 60. Quelque bon haricot, ἔδεσμα ἐκ τεμαζίων προβείου κρέατος, γεωμῆλων καὶ γογγυλῶν. Reposez-vous sur moi, ἐπαναπαυθῆτε εἰς ἐμέ. Tous prêts, ἀντι tout prêts. Qu'ils sont sur la litière, ὅτι εἶνε ἀσθενεῖς, ἀνάπηροι, ὥστε να μὴ δύνανται να ἐξέλθωσιν ἐκ τοῦ σταύλου. Des façons de chevaux, ὁμοιώματα ἵππων. Cela me fend le cœur, αὐτὸ μοῦ σχίζει τὴν καρδίαν. J'ai une tendresse, ὑπονοεῖται telle.

Σελ. 61. Que c'est moi-même... , ὅτι ἐγὼ ὁ ἴδιος (ὑποφέρω) ὅταν βλέπω αὐτοὺς ὑποφέροντας, πάσχοντας. Je m'ôte pour eux les choses de la bouche, κόπτω χάριν αὐτῶν ἀπὸ τὸ φαγητὸν μου. De son prochain, τοῦ πλησίον αὐτοῦ· ἢ πρὸς τοὺς ἵππους ἀγάπη τοῦ Maître Jacques φθάνει μέχρι τοῦ ν' ἀποκαλῆ αὐτοὺς **πλησίον αὐτοῦ**. Je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, θὰ ἐθεώρουν, θεωρῶ ἄδικον, σκληρὸν να τοὺς μαστιγῶν. Qu'ils ne peuvent pas, ἀντι quand ils ne... , ἐνῶ δὲν δύνανται. Nous fera-t-il ici besoin, θὰ μᾶς χρειασθῆ ἔδῶ, θὰ ἔχωμεν ἔδῶ ἀνάγκην αὐτοῦ. Le raisonnable, ἐνταῦθα ἐπὶ τῆς σημασίας τοῦ raisonneur ἀντιλόγος. Fait bien le nécessaire, πολυπραγμονεῖ,

ἀναμιγνύεται εἰς ὅλα. Paix! ἦσυχία! Je ne saurais souffrir, δὲν δύναμαι ν' ἀνεχθῶ. Pour vous gratter, διὰ να σᾶς κολακεύῃ. Vous faire sa cour, να σᾶς περιποιηται. J'enrage, εἶμαι να σκάσω ἀπὸ τὸ κακὸν μου. En dépit que j'en aie, ἄκων, καίτοι ἔχω λόγους οἱ ὅποιοι μὲ ἀποτρέπουσι τούτου.

Σελ. 62. Je vous mettrais en colère, θὰ σᾶς ἐξώργιζον. C'est me faire plaisir, θὰ μ' εὐχαριστήσης. Brocards, χλευασμοὺς, δηκτικὸς λόγους. De votre lézine, τῆς ρυπαροφιλαργυρίας σας. Des almanachs, ἡμερολόγια. Quatre-temps, νηστεῖαι τριήμεροι παρὰ Καθολικοῖς κατὰ τὰς ἁρχὰς ἐκάστης τῶν τεσσάρων ὡρῶν τοῦ ἔτους. Les vigiles, τὰς παραμονὰς τῶν ἑορτῶν ἢ ἐκκλησία παραγγέλλει ἐπίσης νηστείας κατὰ τὰς παραμονὰς. Votre monde, τοὺς ὑπηρέτας σας. Étrennes, ἐπινομῖς, ἀγιοβασιλειάτικα. De leur sortie d'avec vous, κατὰ τὴν ἀποχώρησιν αὐτῶν ἀπὸ τῆς ὑπηρεσίας σας. Vous fites assigner, ἐνηγάγετε, ἐκινήσατε ἀγωγὴν κατὰ. Un reste de gigot de mouton, ἐν ὑπόλοιπον, ἀπομεινὰρι προβείου μηροῦ. Qu'on vous surprit, ὅτι σᾶς συνέλαβον. Où l'on ne vous entend ac-commoder de toutes pièces, ὅπου να μὴ ἀκούσῃ να σᾶς περιγελοῦν, να ἐπικρίνουν τὴν διαγωγὴν σας, να λέγουν ἐναντίον σας μυρία ὅσα. Vous êtes la fable et la risée, εἶσθε ὁ περιγελῶς. Fesse-mathieu, ἐξηνταβελόνης.

Σελ. 63. Un maraud, ἀχρεῖος. Un coquin, κάθαγμα. À propos, ἐν δέοντι, εὐκαιρῶς, ἐπάνω εἰς τὴν ὄραν. J'ai guigné, παρεφύλαξα.

Sauvons-nous, ἄς φύγωμεν.

Σελ. 64. Au voleur ! πιάστε τὸν κλέπτην ! Puisque tu m'es enlevé, ἀφοῦ σέ ἤρπασαν ἀπ' ἐμοῦ. C'en est fait, τετέλεστοι. Ou en m'apprenant, ἢ πληροφοροῦν με. Qui que ce soit qui ait fait, ὅποιοςδήποτε ἔκαμε. Qu'on ait épié l'heure, νὰ ἐκαιροφυλάκτησαν. À mon traître de fils, πρὸς τὸν ἄθλιον υἱὸν μου. Qu'égrir la justice, νὰ φέρω τὴν δικαιοσύνην. Et faire donner la question à toute la maison, καὶ νὰ ὑποβάλω εἰς βασάνους, εἰς βασανισμοὺς ὅλους τοὺς ἐν τῇ οἰκίᾳ. Que de gens assemblés ! τοὺς θεατὰς παρατηρεῖ καὶ δεικνύει ὁ Harpagon.

Σελ. 65. De grâce, πρὸς θεοῦ. Et se mettent à rire, καὶ ἀρχίζουσι νὰ γελοῦν. Des archers, ἀστυνομικοὶ ὑπάλληλοι ἄλλοτε, ζωροφύλακες. Des prénôts, πρεβότοι, ὑπαξιωματικοὶ ἐκτελοῦντες ἀστυνομικὰ χρῆμα ἄλλοτε. Des gènes, στρέβλαι. Des potences et des bourreaux, ἀγχόνας καὶ δῆμοι. Que j'ai fait pendre de personnes, ὅσους ἀνθρώπους ἐκρέμασα. À prendre cette affaire en main, νὰ ἐπιληφθῶσι ταύτης τῆς ὑποθέσεως. Requises, ἀπαιτούμεναι. Bien comptés, σωστά σωστά.

Σελ. 66. Pour l'énormité du crime, ὡς πρὸς τὸ μέγεθος τοῦ ἐγκλήματος. S'il demeure impuni, ἐὰν μείνῃ ἀτιμώρητος. En quelles espèces, εἰς τί εἶδους νομίσματα. Louis d'or, χρυσοὺ λουδοβίκεια. Pistoles, πιστόλαι, νόμισμα ἀξίας 10 λιβρῶν. Trébuchantes, βαρυσταθμοὶ, πρόσβαθοι, δηλ. οὔτε κίβδηλοι, οὔτε τε-

τριμμένα, ἐκ τοῦ trébuchet, μικρὰ τροπάνη, δι' ἧς ἐβεβαιοῦντο ἐὰν τὰ νομίσματα εἶχον τὸ νόμιμον βάρος. Je m'en vais revenir, θὰ ἐπιστρέψω (μετ' ὀλίγον). Qu'on me l'égorge tout à l'heure, ἄς μοῦ τὸ σφάζουν ἀμέσως, ἐννοεῖ τὸ χοιριδίον. Qu'on me lui fasse griller les pieds, ἄς μοῦ τσουρουφλίσουν τὰ πόδια του. Qu'on me le pendre, ἄς μοῦ τὸ κρεμάσουν.

Σελ. 67. Me vient d'envoyer, πρὸ ὀλίγον μοῦ ἔστειλε. Vous l'accommoder, νὰ σᾶς τὸ μαγειρεύσω. Il n'est pas question de cela, δὲν πρόκειται περὶ τούτου. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, δὲν εἶμαι ἀνθρώπος νὰ σέ δυσφημήσω προξενῶν σκάνδαλον. Dans la douceur, μετὰ τὸ καλόν. Monsieur est de votre soupé, ὁ κύριος ἀπ' ἐδῶ, δηλ. ὁ ἀστυνόμος, θὰ μετὰσχῃ τοῦ δειπνοῦ σας; Je montrerai tout ce que je sais faire, θὰ δεῖξω πᾶν ὅ,τι δύναμαι νὰ κάμω, ὅλην τὴν τέχνην μου. Je vous traiterai, θὰ σᾶς δειπνίσω, θὰ σᾶς ἐστιάσω. Ce n'est pas là l'affaire, δὲν πρόκειται περὶ τούτου. Qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie, ὁ ὁποῖος περιέκοψε τὰ πτερά μου μετὰ τὸ ψαλίδι τῆς οἰκονομίας του. À sa mine, ἐκ τοῦ ἐξωτερικοῦ του, ἐκ τῆς μορφῆς του. Honnête homme, οὐχὶ χρηστὸς ἀνθρώπος, ἀλλ' ἀνθρώπος εὐτράπελος, ἀστείος, ὅστις θὰ ὁμολογήσῃ τὰ πάντα μετὰ τὸ καλόν, πρὸς ἀποφυγὴν σκανδάλου. Sans se faire mettre en prison, χωρὶς νὰ φυλακισθῇ.

Σελ. 68. Il n'est pas que vous ne sachiez, καὶ δὲν εἶνε δυνατὸν σὺ νὰ μὴ ἤξεύρης, καὶ σὺ θὰ ἤξεύ-

ρης βεβαίως. J'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt, ἔχω προσέτι πάθος ἐναντίον του διὰ τοὺς ραβδισμούς, τοὺς ὁποίους μοῦ ἔδωκε πρὸ ὀλίγου. Qui a fait le coup, ὁ ὁποῖος διέπραξε τὴν κλοπὴν. Sur quoi le crois-tu? ἀπὸ τί τὸ νομίζεις; L'as-tu vu rôder, τὸν εἶδες περιφερόμενον.

Σελ. 69. Je lui ai vu, εἶδον νὰ κρατῆ, νὰ ἔχη. Déréglez-la un peu, γειὰ περιγράψέ την. Pour ce qu'elle contient, ὡς πρὸς τὸ περιεχόμενον αὐτῆς. Ne sauriez-vous m'aider, μήπως δύνασθε νὰ μὲ βοηθήσετε.

Σελ. 70. Ne lui allez pas dire, μὴ τοῦ εἰπῆτε. Bien du trouble et du désordre, πολλὴ ταραχὴ καὶ σύγχυσις. Au contrat que vous venez faire, εἰς τὸ προικοσύμφωνον τὸ ὁποῖον ἔρχεσθε νὰ κάμετε (ὁ Anselme ἔμελλε νὰ νυμφευθῆ τὴν Ἐλίξαν, θυγατέρα τοῦ Harpagon). Qui s'est coulé chez moi, ὅστις παρεισέδυσεν εἰς τὴν οἰκίαν μου. Qui songe à votre argent, ποῖος λογαριάζει τὰ χρήματά σας. Un galimatias, γριφος, λόγος συγκεχυμένος. Ils se sont donné l'un à l'autre..., ἔδωκαν ἀμοιβαίαν ὑπόσχεσιν γάμου, ἐννοεῖ τὸν Βαλέριον καὶ τὴν Ἐλίξαν. Vous rendre partie contre lui, νὰ γίνετε ἀντιδικὸς του, νὰ τὸν ἐνάξητε.

Σελ. 71. De me faire épouser, νὰ νυμφευθῶ. Et de rien prétendre à un cœur, καὶ ν' ἀπατήσω τίποτε ἀπὸ μίαν καρδίαν, ἐννοεῖ τὴν τῆς Ἐλίξης. Qui se serait donné, ἦτις, κατὰ τὸ λέγειν σας, ὡς φαίνεται, ἔδόθη εἰς ἄλλον, δηλ. εἰς τὸν Βαλέριον.

Mais pour vos intérêts, ὅσον ἀφορᾷ τὰ συμφέροντά σας ὅμως. Ainsi que les miens propres, ὡς τὰ ἴδιά μου συμφέροντα. De ces larrons de noblesse, τῶν κλεπτῶν τούτων τῆς εὐγενείας. De ces imposteurs, τῶν ἀπατεῶνων, τῶν ἀγυρτῶν τούτων. Qui tirent avantage, οἵτινες ἐπωφελοῦνται. Obscurité, ταπεινὴ καταγωγὴ ἀφάνεια, εὐτέλεια γένους. S'habillent, περιβάλλονται. Qu'ils s'avisent de prendre, τὸ ὁποῖον φαντάζονται (κοιν. τοῖς καταβῆ) νὰ πάρουν. Le cœur trop bon, δηλ. πάρα πολὺ ὑπερήφανον. Tout beau! ἀγάλια! Plus que vous ne pensez, περισσότερον παρ' ὅσον νομίζετε. Voir clair dans l'histoire, νὰ ἐννοήσῃ καλῶς τὴν ἱστορίαν.

Σελ. 72. Je ne me soucie, δὲν μὲ μέλει. Qui m'a donné le jour, ὅστις μὲ ἐγέννησεν, ὁ γεννήτωρ μου. Je n'avance rien ici, δὲν ἀναφέρω, δὲν λέγω τίποτε ἐδῶ. En voulant dérober leur vie aux..., θέλων ν' ἀπαλλάξῃ, νὰ λυτρώσῃ τὴν ζωὴν αὐτῶν ἐκ τῶν... Les désordres de Naples, τὰς ταραχὰς τῆς Νεαπόλεως, ὑπανίσταται τὰς ταραχὰς τοῦ Masaniello (1647—1648). En, ἐκ ταύτης, δηλ. τῆς Νεαπόλεως. Prit amitié pour moi, σήμερον θὰ ἐλέγετο με prit en amitié.

Σελ. 73. Pour l'aller chercher, ἵνα μεταβῶ πρὸς ἀναζητήσιν του. Par le ciel concertée, ὑπὸ τοῦ οὐρανοῦ παρασκευασθέν. À la quête, εἰς ἀναζήτησιν. Que vous ayez bâtie, τὸν ὁποῖον ἐπρωκοδομήσατε. Un cachet de rubis, σφραγὶς ἐκ ρουβινίου. Qui était à mou père, ἦτις ἀνῆκεν εἰς τὸν

πατέρα μου. Un bracelet d'agate, βραχιόνιον ἔξ ἀγάτου. À vos paroles, ἐκ τῶν λόγων σας. Que vous n'imposez point, ὅτι δὲν μᾶς ἀπατάτε. Aussi périr, τὸ αὐτὸ ἐνταῦθα ἀντὶ non plus οὐτὲ ἡμᾶς. Les corsaires, οἱ πειραταί.

Σελ. 74. Déchirée, διασκορπίσει. Les traits, τὰ ἔργα. Tous deux, ἀμφοτέρω. Vos transports, τὰς παραφορὰς τῆς χαρᾶς σας. D'une douce et sage personne, ζωριέσεως καὶ φρονίμου νέας (ἐννοεῖ τὴν Ἑλίξαν). M'a fait y renoncer... , με ἠνάγκασε νὰ παραιτηθῶ διὰ παντὸς τούτου, δηλ. τῆς εἰς τὴν Νεάπολιν ἐπανόδου μου. Je me suis habitué ici, ἐγκατεστάθην ἐνταῦθα. M'éloigner les chagrins, δηλ. éloigner de moi les chagrins. Tant de traverses, τόσας θλίψεις, συμφορὰς, τόσα δεινά. Je vous prends à partie, σὰς ἐνάγω.

Σελ. 75. Sa déposition, τὴν κατάθεσίν του. Ravoir mon argent, νὰ πάρω ὀπίσω τὰ χρήματά μου. Votre argent vous sera rendu, τὰ χρήματά σας θ' ἀποδοθῶσιν εἰς ὑμᾶς. Ne vous en mettez point en peine, μὴ ἀνησυχητε διόλου δι' αὐτό. Dont je répons, περὶ τοῦ ὁποίου ἐγγυώμαι. C'est à vous de me dire, εἰς ὑμᾶς ἀπόκειται νὰ μοι εἴπητε. À quoi vous vous déterminez, τί ἀποφασίζετε.

Σελ. 76. De souscrire à..., νὰ συγκατατεθῆτε εἰς... . À celui de sa mère, με τὴν (συγκατάθεσιν) τῆς μητρὸς αὐτῆς, τῆς Μαριάνας. Que ce n'est pas assez que ce consentement, ὅτι δὲν ἀρκεῖ μόνον αὕτη ἡ συγκατάθεσις. Dont vous avez à m'obtenir, παρὰ

τοῦ ὁποίου πρέπει νὰ με ζητήσητε, οὕτως πρέπει νὰ ζητήσητε τὴν συγκατάθεσιν ἵνα με νυμφευθῆτε. Pour me donner conseil, ἵν' ἀποφασίσω.

Σελ. 77. Mes écritures, τὰ ἔξοδα τῆς ἀναγκίσεως. Nous n'avons que faire de vos écritures, δὲν μᾶς χρειάζονται αἱ... . Pour dire vrai, διότι εἶπον τὴν ἀλήθειαν. Pour mentir, διότι ἐψεύσθην.

### Scène du MISANTHROPE.

Σελ. 78. La résolution en est prise, ἡ πρὸς τοῦτο ἀπόφασις ἐλήφθη. 'Ο Alceste, ὁ μισάνθρωπος, ἐκφράζει ἐνταῦθα πρὸς τὸν φίλον αὐτοῦ Philinte τὴν ἀπόφασιν τὴν ὁποίαν ἔχει ὅπως ἀποσυρθῆ ἐκ τῆς κοινωνίας. Quel que soit ce coup, ὅποιονδήποτε καὶ ἂν εἴνε τὸ πρᾶγμα τούτου. Faut-il qu'il vous oblige... ? πρέπει νὰ σὰς ἀναγκάσῃ... ; ἐννοεῖται : ν' ἀποσυρθῆτε ἐκ τῆς κοινωνίας. Vous avez beau faire, ὅ,τι καὶ νὰ κάμῃς εἴνε εἰς μάτην. Rien de ce que je dis ne me peut détourner, τίποτε δὲν δύναται νὰ με ἀποτρέψῃ ἀπὸ τοῦ νὰ κάμω ὅ,τι λέγω. La perversité, ἡ κακοήθεια. Me tirer, ν' ἀποσυρθῶ, ν' ἀπομακρυνθῶ. Contre ma partie on voit, κατὰ τοῦ ἀντιδίκου μου βλέπουσι, δηλ. βλέπουσιν ὅτι ὁ ἀντίδικός μου ἔχει κατ' αὐτοῦ. On publie en tous lieux, διαδίδουσι πανταχοῦ. Par le succès, ἐκ τῆς ἐκβάσεως. J'ai pour moi, ἔχω ὑπὲρ ἐμοῦ. Dont on sait la scandaleuse histoire, οὗ εἴνε γνωστὴ ἡ σκανδαλώδης ἱστορία. D'une fausseté noire, διὰ συγγεροῦ,

μιαροῦ ψεύδους. À sa trahison, εἰς τὴν ἐπιβουλὴν του. En m'égorgeant, καταστρέφω με, ἐνῶ μὲ καταστρέφει. Le poids de sa grimace, τὸ μέγεθος τῆς ὑποκρισίας του. Oὐ brille l'artifice, ἐν ἧ καταφαίνεται ἡ πανουργία, ὁ δόλος. Tourne la justice, διαστρέφει τὴν δικαιοσύνην. Il fait par un arrêt couronner son forfait, διὰ μιᾶς δικαστικῆς ἀποφάσεως ἐπιθέτει τὴν κορωνίδα εἰς τὸ κακούργημά του. Et non content encor, μὴ ἀρκούμενος δ' ἀκόμη.

Σελ. 79. Il court, κυκλοφορεῖ. Un livre abominable, βδελυρὸν βιβλίον. Οἱ ὑποκριταὶ τοσοῦτον εἶχον ἐξοργισθῆ ἐκ τοῦ **Ταρτούφου**, ὥστε ἐκυκλοφόρησαν ἐν Παρισίοις βδελυρὸν βιβλίον, ὅπερ ἀπέδιδον εἰς τὸν Μολιέρον, ἵνα τὸν καταστρέψωσιν. Οἱ σίτχοι οὗτοι εἶνε διαμαρτυρία τοῦ ποιητοῦ. À mériter... ἀξίον τῆς... Le fourbe, ὁ ἀπατεών. A le front de me faire l'auteur, ἔχει τὴν ἀναίδειαν νὰ λέγῃ ὅτι ἐγὼ εἶμαι ὁ συγγραφεύς. D'appuyer l'imposture, νὰ ὑποστηρίξῃ τὴν συκοφαντίαν. D'un honnête homme tient le rang, θεωρεῖται τίμιος ἄνθρωπος. Qui me vient, ὅστις ἔρχεται πρὸς ἐμέ. Ma pensée, τὴν γνώμην μου. Et parce que j'en use, καὶ ἐπειδὴ φέρομαι. Il aide à m'accabler, συμπράττει εἰς τὸ νὰ μὲ ἐπιβαρύνωσι. Pour n'avoir pas trouvé, ἐπειδὴ δὲν εἶρον. Sonnet, συννέτον, δεκατετράστιχον ποίημα. De cette sorte, οὕτω. La gloire, ἐνταῦθα: ἡ κενοδοξία. Les porte, προτρέπει, παροτρύνει αὐτούς. De ce bois et de ce coupe-gorge, ἐκ τοῦ ξύλου τοῦτοῦ καὶ τοῦτοῦ ἀποκοπίου, εἰ

νοεῖ τὴν κοινωνίαν. De ma vie, ἐφ' ὅσον ζῶ. Ose vous imputer, τολμᾷ νὰ προσάψῃ, ν' ἀποδώσῃ εἰς ὑμᾶς. N'a point eu le crédit... δὲν ἴσχυσε νὰ σᾶς συλλάβωσιν. Lui-même se détruire, ἀφ' ἐαυτῆς ἀναιρουμένην. L'éclat, ἐνταῦθα: τὸ σκάνδαλον. Il a permission, ἔχει δικαίωμα, τῶ ἐπιτρέπεται. Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure, καὶ οὐ μόνον τὴν ὑπόληψίν του, τὴν τιμὴν του δὲν θὰ βλάβῃ τὸ συμβάν τοῦτο, ἀλλὰ καὶ... En meilleure posture, εἰς καλλιτέραν θέσιν κοινωνικὴν.

Σελ. 80. Il est constant, εἶνε βέβαιον, πρόδηλον. Qu'on n'a point trop donné..., ὅτι δὲν ἤπατήθησαν πολὺ εὐκόλως ἐκ τῶν συκοφαντιῶν ἅς διέδωκεν ἐναντίον σας. Pour votre procès, ὅσον δ' ἀφορᾷ τὴν δίκην σας. D'y revenir, ν' ἀναζήσητε αὐτήν. Je veux m'y tenir, θέλω ν' ἀρκεσθῶ εἰς αὐτήν. Qu'on le casse, νὰ γείνη ἀνάρεσις. À plein, ἐντελῶς, τελείως. Qu'il demeure à la postérité, νὰ μείνῃ εἰς τοὺς μεταγενεστέρους. Comme une marque insigne, ὡς περιφανὲς δεῖγμα. Pour vingt mille francs, ἀντὶ 20,000 φράγκων. J'aurai droit de pester contre l'iniquité, θὰ ἔχω τὸ δικαίωμα νὰ καταρῶμαι, ν' ἀναθεματίζω τὴν ἀδικίαν. En face, κατὰ πρόσωπον. Je tombe d'accord, εἶμαι σύμφωνος, συμφωνῶ. Par cabale, διὰ ραδιουργίας. Qui l'emporte, ὅστις ὑπερτερεῖ, ὑπερῖσχύει. D'autre sorte, ἄλλως. Σελ. 81. Puisqu'on en met, τὸ ἐν ἀναφέρεται εἰς τὸ vertus. Le mieux du monde, ἄριστα, οὐδὲν ἀλλοῦ, εἰς τὸν καλύτερον κόσμον, ἔχετε

ἀφθονίαν, πλῆθος ὠραίων... Je  
me jetterais sur les bras, θὰ  
ἐφορτωνόμην, θὰ ἐπεβαρυνόμην  
μὲ... Célimène, ἐρωμένη τοῦ

Alceste. M'en faire foi, νὰ μοῦ  
ἀποδείξῃ τοῦτο. Éliante, ἔξα-  
δέλφη τῆς Célimène. Attendant,  
ἀντὶ en attendant.



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                            | Page |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Une maison rustique.— <i>J.-J. Rousseau</i> . . . . .                                      | 3    |
| La bataille de Valmy.— <i>Thiers</i> . . . . .                                             | 4    |
| Un orage.— <i>V. Hugo</i> . . . . .                                                        | 6    |
| L'épreuve.— <i>J.-J. Rousseau</i> . . . . .                                                | 8    |
| Extase.— <i>V. Hugo</i> . . . . .                                                          | 11   |
| Comment les Romains purent s'agrandir.— <i>Montesquieu</i> . . . . .                       | 12   |
| Les voyages à pied.— <i>J.-J. Rousseau</i> . . . . .                                       | 15   |
| La poupée de Cosette.— <i>V. Hugo</i> . . . . .                                            | 17   |
| Le loup et la cigogne.— <i>La Fontaine</i> . . . . .                                       | 21   |
| Faiblesse et grandeur de l'homme.— <i>Pascal</i> . . . . .                                 | 23   |
| La manière de donner.— <i>J.-J. Rousseau</i> . . . . .                                     | 24   |
| Novembre.— <i>Lamartine</i> . . . . .                                                      | 26   |
| Passage du Saint-Bernard par l'armée française.—<br><i>Thiers</i> . . . . .                | 27   |
| Le présent.— <i>Pascal</i> . . . . .                                                       | 35   |
| Première distribution des croix de la légion d'honneur à l'armée.— <i>Thiers</i> . . . . . | 36   |
| L'huître et les plaideurs.— <i>La Fontaine</i> . . . . .                                   | 38   |
| Le ruban rose.— <i>J.-J. Rousseau</i> . . . . .                                            | 40   |
| La charge des cuirassiers.— <i>V. Hugo</i> . . . . .                                       | 41   |
| Le bûcheron et la Mort.— <i>Boileau</i> . . . . .                                          | 45   |
| La vérité finit par triompher de la violence.—<br><i>Pascal</i> . . . . .                  | 46   |
| Aux ruines de la Grèce païenne.— <i>Delavigne</i> . . . . .                                | 47   |
| Mort de Napoléon I <sup>er</sup> .— <i>Thiers</i> . . . . .                                | 49   |
| Le voyage imaginaire.— <i>Béranger</i> . . . . .                                           | 50   |
| Scènes de L'AVARE.— <i>Molière</i> . . . . .                                               | 53   |
| Scène du MISANTHROPE.— <i>Molière</i> . . . . .                                            | 77   |



ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΝ ΤΗΣ "ΕΣΤΙΑΣ,, ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ  
ΙΩΑΝ. Δ. ΚΟΛΛΑΡΟΥ

ΕΡΓΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ

- ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ, τόμος Α', δια την Α' τάξιν του Γυμνασίου και δια την Β' και Γ' τάξιν των Ἀστικῶν Σχολείων Ἐθλέων. Τιμᾶται ..... δρ. 1.80
- ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ, τόμος Β', δια την Β' τάξιν του Γυμνασίου, ἔκδοσις δευτέρα. Τιμᾶται ..... δρ. 1.50
- ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ, τόμος Γ', δια την Γ' τάξιν του Γυμνασίου, ἔκδοσις δευτέρα. Τιμᾶται ..... δρ. 1.50
- ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ, τόμος Δ', δια την Δ' τάξιν του Γυμνασίου, ἔκδοσις δευτέρα. Τιμᾶται ..... δρ. 1.50
- Ἡ ΓΑΛΛΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ, 3 ὀγκώδεις τόμοι ἐκ 208 σελίδων ἑκαστος. Πλουσιώταται ἐγκυκλοπαιδεῖαι, δι' ὧν δύναται τις νὰ τελεσθῆ ποιηθῆ θαυμασίως εἰς τὴν Γαλλικὴν γλῶσσαν. Ἐκαστος τόμος τιμᾶται ..... δρ. 4.00
- ΕΜΠΟΡΙΚΗ ΜΕΘΟΔΟΣ τῆς Γαλλικῆς γλώσσης (le Français commercial), πρωτότυπον σύστημα πρὸς ἐκμάθησιν τῆς ἐν τῷ Ἐμπορίῳ ὀμιλουμένης καὶ γραφομένης Γαλλικῆς γλώσσης. Τιμᾶται μετὰ τῆς Κλειδὸς δρ. 3, ἄνευ τῆς Κλειδὸς ..... δρ. 2.00
- ΕΚΛΕΚΤΑ ΔΙΗΓΗΜΑΤΑ Anatole France κλπ., πρὸς χρῆσιν τῶν μαθητῶν τῆς Γ' καὶ Δ' τάξεως του Γυμνασίου, ἐκλογὴ γενομένη κατὰ τὸ τελευταῖον πρόγραμμα τῆς 31ης Ὀκτωβρίου 1914. Τιμᾶται ..... δρ. 1.00

ΤΙΜΑΤΑΙ ΔΡΑΧΜ. 1.80





Ψηφιοποίηση από το Υπουργείο Εκπαιδευτικής Πολιτικής

0020584872



